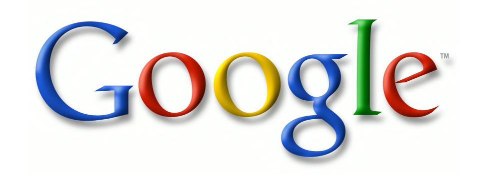
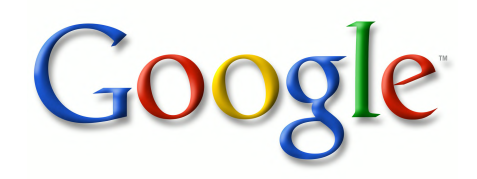
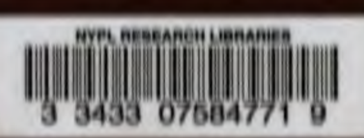
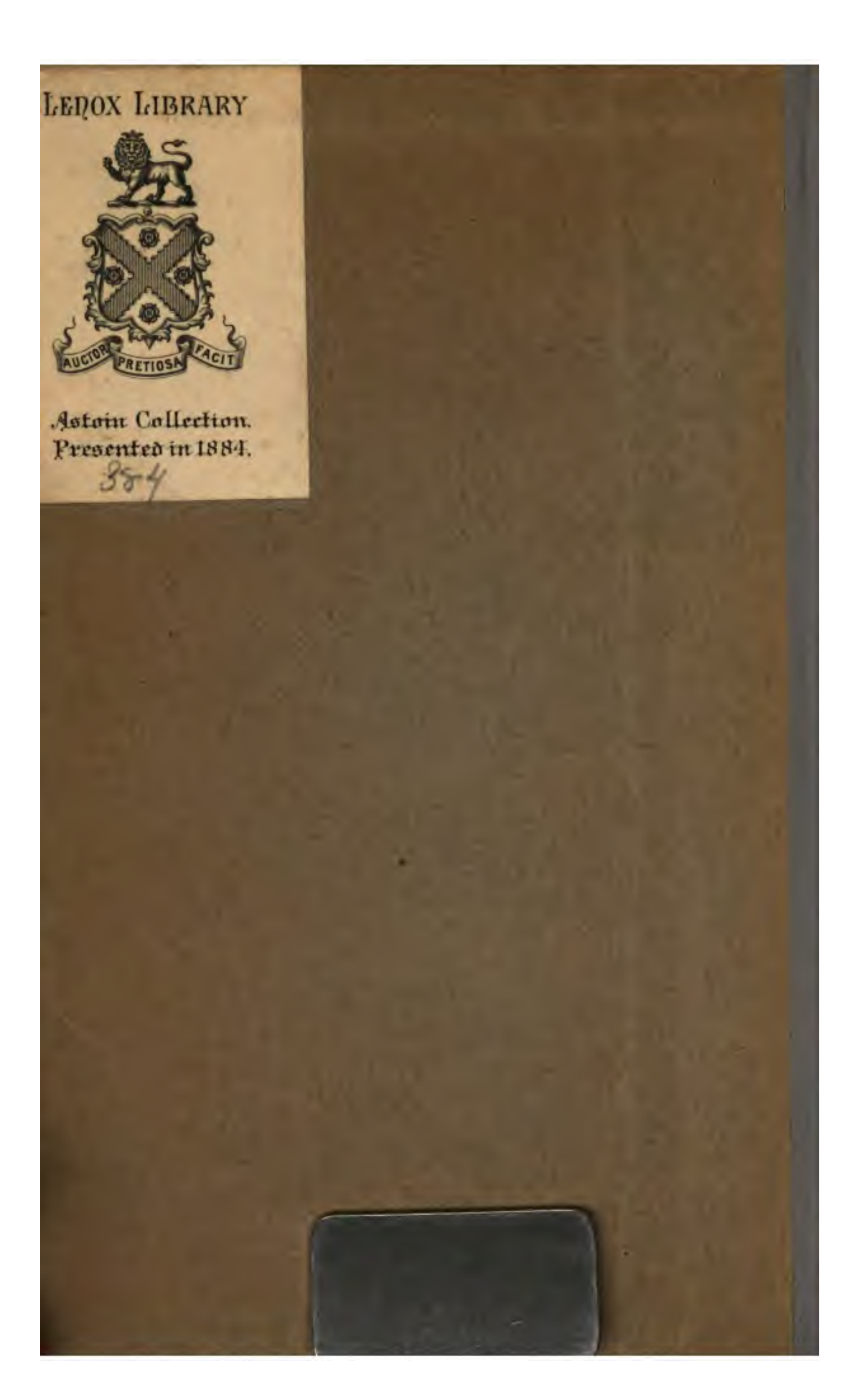
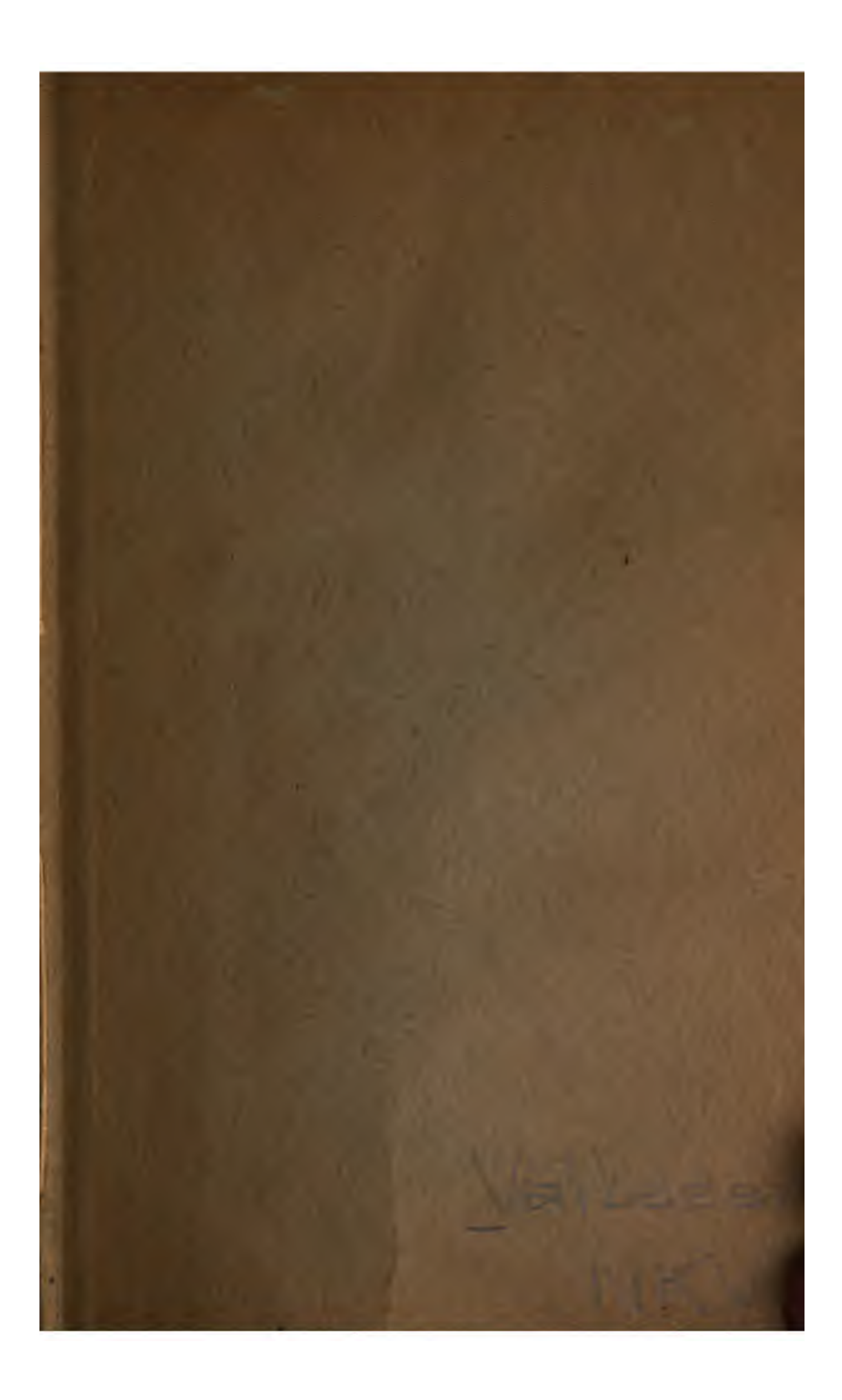







LENOX LIBRARY
AUCTOR PRETIOSA FACIT
Astoin Collection.
Presented in 1884.
384



RÉCITS

D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

PARIS. — TYPOGRAPHIE MORRIS ET COMP.
Rue Amelot, 64.

RÉCITS

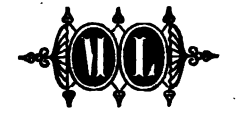
D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

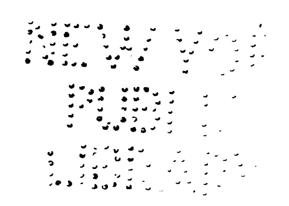
PAR

A. DE VALBEZEN

(LE MAJOR FRIDOLIN)

LA QUEUE DU CHIEN D'ALCIBIADE
LA RETRAITE DES DIX MILLE
LA VEILLÉE AU CHATEAU





PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1855

LE
CHIEN D'ALCIBIADE

I

UN BAL

Dans le mois de février de l'année 1842, vers dix heures du soir, un grand mouvement de voitures se faisait remarquer à l'extrémité de la rue de la Pépinière, qui avoisine le faubourg Saint-Honoré. Quatre lampions et deux gardes municipaux, ces symboles de toute réjouissance parisienne, placés en vedette à la porte d'un hôtel d'assez belle apparence, indiquaient une de ces assemblées nombreuses et étouffantes qui, imitées de la mode anglaise, lui ont emprunté le nom de rout. Une tente avait été disposée dans la cour de l'hôtel, et les invités arrivaient sous son abri jusqu'à un péristyle vitré encombré de fleurs et d'arbustes verts. Ce péristyle était suivi d'une vaste galerie chauffée à une température équitable, où une livrée nombreuse, assise sur des banquettes, attendait patiemment que l'heure de la retraite eût sonné pour ses maîtres.

Venait ensuite une magnifique enfilade d'appartements, éclairés *al giorno*, dans lesquels s'agitait une cohue magnifique, ruisselante d'or et de soie, de fleurs et de pierreries. Malheureusement pour les derniers arrivants, cet Éden était de l'accès le plus difficile, et il fallait être décidé à braver à la fois une température torride et les étreintes d'un laminoir humain pour se décider à franchir la porte du second salon. Au reste, la majeure partie des invités n'hésitaient pas à s'engager et à disparaître dans ce tourbillon, laissant la première pièce au pouvoir d'un petit nombre de personnages de l'aspect le plus vénérable, rassemblés en cet endroit comme pour réaliser le contraste philosophique qui faisait placer aux anciens une tête de mort sur la table du festin. A vrai dire, l'on comprenait facilement que la jeunesse, amie du plaisir, s'empressât de fuir ce salon réservé à la vie sérieuse, aux conversations politiques et au whist, et dont les douairières et les hommes graves avaient pris possession.

Cependant, un observateur aurait pu trouver matière à quelques remarques divertissantes dans les turbans et les panaches dont les douairières avaient rehaussé leurs attraits surannés, et surtout dans l'étude des émotions et des physionomies des joueurs de whist. Assurément, l'observateur aurait été amené, en peu de temps, à concentrer toute son attention sur une table de whist, placée dans l'un des angles du salon, et autour de laquelle l'attrait du jeu avait réuni quatre personnages..

Il y avait peu de chose à dire sur les joueurs placés dans la direction de la fenêtre; mais que d'observations physiologiques dans l'étude de la figure et de la conversation des deux autres joueurs! L'un de ces personnages était une douairière du bon temps, dont le nez proéminent surchargé de lunettes d'or, le turban ponceau et la robe de soie jaune, formaient une trilogie digne d'attirer les re-

gards. Le partenaire de cette dame était un homme de quarante ans au plus, qui, sans être obèse, présentait cette apparence de force et de santé que l'on ne trouve que dans les hommes de la campagne; sa figure pleine et colorée, brunie par le hâle des champs, ne manquait ni de distinction ni de finesse; ses yeux bleus, remarquablement beaux et intelligents, annonçaient une nature forte et vivace aux prises avec le bien-être de la vie matérielle et les plaisirs champêtres. Il portait toute sa barbe. Ses cheveux, taillés en brosse, étaient épais, mais gros et durs. La mise de ce personnage décelait un homme du meilleur monde. Son linge était de la plus exquise blancheur. La coupe de son habit accusait la main savante de Blain ou de Chevreuil.

Appuyé sur le dossier de la chaise du joueur, un troisième personnage eût paru suivre le jeu avec attention, si de temps à autre il n'eût coulé à l'oreille de son voisin quelques mots de plaisanterie, car immédiatement ce dernier se laissait aller à sourire, au mépris, comme chacun sait, des règles les plus élémentaires du noble jeu. Ce jeune homme, car il n'avait pas vingt-cinq ans, était petit, trapu, carré sur sa base. Ses jambes, courtes et vigoureuses, supportaient résolument un abdomen qui commençait à saillir; la figure de ce personnage, tout hérissée de poils, était illuminée par deux petits yeux vifs et brillants comme ceux d'un renard. L'édifice d'une frisure inaccoutumée commençait à crouler sur sa tête; le nœud de sa cravate convergeait sensiblement vers sa nuque; un habit noir, tout battant neuf, donnait une certaine raideur à sa tournure; enfin, à une dernière phrase lancée par ce personnage à l'oreille du joueur, la douairière, qui s'était contentée jusque-là d'exprimer son mécontentement en levant les yeux au ciel, perdit patience et dit d'une voix très-aigre :

— Monsieur de Kersent, il est vraiment impossible de jouer ainsi; M. de Marsanne n'est déjà pas trop à son jeu, et si, par votre conversation, vous venez encore distraire son attention, nous perdrons la partie sans aucun doute.

— Je me retire, madame la baronne, dit Kersent avec une respectueuse humilité; et immédiatement, pour ne point s'exposer à une nouvelle mercuriale, il quitta son poste d'observation. Le départ de son voisin ne modifia pas sensiblement l'allure du joueur; aussi l'attitude et la physionomie des deux partenaires continuèrent-elles à former un contraste parfait. Tandis que le joueur jetait ses cartes avec irréflexion, et semblait beaucoup plus préoccupé de suivre les motifs des contredanses que les finesses de son partenaire, la douairière, tout entière au jeu, avait peine à réprimer l'indignation que cette nonchalance provoquait en elle... Les émotions qui se reflétaient tour à tour sur sa figure n'étaient nullement flatteuses pour son acolyte. Enfin la bonne dame ne put se contenir, et dit avec amertume :

— Nous perdons la levée... nous perdons la levée... une seule manière de jouer pouvait nous la faire perdre, vous l'avez choisie, comme de raison. Au lieu de votre pique, Monsieur, si vous rentriez dans mon invite, je restais maîtresse en atout, et nous faisions deux levées, trois levées peut-être. Ah! monsieur de Marsanne, il est dur de perdre par votre faute... par votre faute.

Cette mercuriale, toute vive qu'elle était, ne réveilla point l'attention de M. de Marsanne, et bientôt une nouvelle faute qu'il commit fit déborder le vase de la mansuétude de la respectable aïeule.

— Mais mon valet était roi! s'écria-t-elle en apostrophant son partenaire d'un ton plus élevé que ne le comportait la stricte bienséance, et vous le coupez! Vous pouvez vous vanter d'avoir donné la partie. Votre ser-

vante très-humble, j'en demeurerai là. Double et simple et quatre de consolation, font sept fiches ou quatorze francs, continua la vieille dame en tirant trois pièces de cent sous d'un ridicule de velours nacarat, rehaussé d'une chaîne d'acier.

M. de Marsanne jeta de son côté un louis sur le tapis, et les deux autres joueurs s'étant partagé ces dépouilles opimes, la douairière remit dans son sac les débris du naufrage de sa fortune, représentés par une pièce de vingt sous, et s'éloigna avec une démarche de Junon irritée, en lançant à travers le cristal de ses lunettes des regards foudroyants à son ignorant partenaire.

Cette sortie tragique inspira à M. de Marsanne peu de remords pour ses méfaits, et sa figure revêtit même un air de satisfaction lorsque, quittant la table de jeu, il s'approcha de la porte d'entrée pour respirer un peu d'air frais. En effet, quoique dans ce salon la température fût beaucoup moins élevée que dans les autres pièces, c'était toutefois une étuve digne d'abriter des ananas ou des vers à soie. Campé sur ses jambes à la porte d'entrée, Marsanne fut bientôt accosté en cet endroit par un jeune homme de vingt-huit ans environ, d'une tournure élégante et de la plus aimable figure. La politesse exquise de ce nouveau personnage, la simplicité pleine de goût de son costume, annonçaient un homme de la meilleure compagnie, à qui l'on aurait dû attribuer le titre de lion, si, par le temps de léonisme qui court, cette épithète n'avait perdu son acception primitive.

— Eh bien ! mon cher Vassigny, dit Marsanne en respirant péniblement, avez-vous jamais essuyé pareille température? Pour moi, je n'ai eu de ma vie aussi chaud; pas même en Afrique, quand nos soldats se brûlaient la cervelle pour échapper aux ardeurs du soleil. Et puis les rafraîchissements sont rares au whist, nous n'avons pas

vu un verre d'eau. Aussi, mon ami, j'étais si peu à mon jeu, que, par ma faute, par ma très-grande faute, nous avons perdu le robre. La baronne de Pibrac, mon infortunée partenaire, a aussi eu quelques moments d'indignation du plus haut tragique. Ah! elle m'en voudra longtemps! Voilà quatorze francs qui peuvent me coûter cher, si le ciel a quelques égards pour les malédictions d'une douairière.

— Madame de Marsanne est ici? dit le jeune homme.

— Oui!... oui!... Vous me connaissez assez pour savoir que je ne resterais pas par goût dans une pareille fournaise. J'aime peu le bal par inclination; mais celui-ci est mon dernier de la saison : ainsi donc, encore une heure de patience, et j'en aurai pour un an avant de revenir à pareille fête. Demain notre rendez-vous tient toujours pour sept heures du matin, heure militaire. Kersent vient avec nous à Rambouillet. Enfin je vais donc retrouver mes chiens, mes chevaux, mes bois, de l'air, du mouvement... Tonton, tontaine, tonton... fredonna à voix basse le chasseur dont, à cette seule pensée, la figure rayonna de plaisir.

— Certainement, je serai exact... Mais puisque vous êtes ici depuis longtemps, vous allez être assez bon pour m'indiquer M. Robinson, le maître de céans; aucun de mes amis n'a encore pu me le montrer, et je serais cependant curieux de lui faire une révérence.

— Ma foi, mon ami, reprit Marsanne, ceci est difficile : je crois bien que c'est ce petit monsieur en habit noir tout plié en deux, et qui a l'air d'un accent circonflexe; à moins pourtant que ce ne soit ce gros bel homme en habit bleu que vous voyez là-bas auprès de la porte. Toute réflexion faite, je penche pour le bel homme dont la bonne graisse annonce l'alimentation substantielle et raisonnée des Anglo-Américains. En résumé, je suis aussi ignorant

que vous. A notre entrée, nous avons trouvé à cette porte la marquise de Presle, qui, comme vous le savez, a fait les invitations pour M. Robinson, et une fois nos hommages rendus à la marquise, madame de Marsanne m'a entraîné jusque dans le troisième salon, ce qui fait que je ne connais pas plus l'amphitryon que vous... Mais voici le petit Movillez qui va nous tirer d'embarras.

Le nouveau personnage dont Marsanne annonçait la venue ne devait qu'à son âge l'épithète de petit dont il avait été gratifié, car il était d'une taille plus qu'ordinaire. Il pouvait avoir vingt et un ans : un parfait contentement de soi-même brillait sur sa figure d'un galbe insignifiant et moutonnier. Une chemise brodée à jour, et un gilet de satin blanc pailleté d'or, auraient pu faire supposer dans ce jeune homme un grand penchant pour les frivolités de la toilette, si une fleur blanche qu'il portait à la boutonnière de son habit n'eût révélé en lui de sérieuses préoccupations politiques et un attachement immuable à la branche déchue.

— Movillez, indiquez donc le maître de la maison à Vassigny; il voudrait aller le saluer, dit Marsanne au nouvel arrivant.

— Pourquoi faire donc? reprit le jeune homme avec une adorable impertinence.

— Mais pour ne pas être grossier, répliqua Vassigny d'un ton assez sec.

— Allons donc, répondit Movillez, vous n'y pensez pas : si vous connaissiez M. Robinson, il vous saluerait dans la rue, et ce serait très-embarrassant pour vous.

— Il y a plaisir à vous donner des fêtes, vous n'avez pas même la reconnaissance de l'estomac.

— C'est vrai, et je vous dirai même que je considère M. Robinson comme mon obligé. Ces gens-là sont trop heureux que, nous autres gens comme il faut, nous vou-

lions bien aller à leurs fêtes et les aider à manger leurs dollars. Mais nous ne devenons pas de leur monde par ce fait ; voilà qui serait, parbleu ! trop commode ; Dieu merci, malgré le temps d'égalité qui court, nous n'en sommes pas encore là. Un particulier inconnu arrive à Paris, c'est très-bien ; il a fait fortune aux Indes, au Pérou, au Chili, dans la traite, dans les cotons, dans les suifs, à merveille ! Je n'ai point à y voir. Je vais à ses bals, je mange à ses soupers, mais je ne le connais pas pour cela.

— Vous avez votre théorie, j'ai la mienne, reprit Vassigny : nous croyons chacun avoir la bonne, je le suppose.

— Allons, avouez franchement que vous voulez faire de l'excentricité, reprit Movillez. Eh bien ! apprenez pour votre gouverne que le Robinson est le petit monsieur en habit noir que vous voyez adossé contre la cheminée. Il est fort laid. Je regrette vivement que la marquise de Presle ne lui ait pas insinué l'idée d'adopter le costume de son patron : la culotte de feuilles de palmier et le bonnet pointu lui siéraient à ravir. Le bal est d'ailleurs brillant : il y a beaucoup de faubourg Saint-Germain, de faubourg Saint-Honoré ; eh dame ! un peu de finance, des élégantes de la cour citoyenne, des précieuses du bal Rambuteau. La compagnie est mêlée, il faut l'avouer ; mais il est encore étonnant que cet exotique ait pu réunir tant de beau monde. Vous savez que l'on dit tout haut, qu'*il signor* Robinson a été enfermé dix ans à Philadelphie ? Oui, c'est une intéressante victime de l'injustice des hommes ; un de mes amis m'a assuré qu'il raisonnait fort proprement sur le système pénitentiaire.

Les deux personnages auxquels étaient débitées ces sottes et calomnieuses plaisanteries parurent ne les goûter que médiocrement, et Vassigny reprit avec un sang-froid glacial :

« La caisse de monsieur votre père est toujours rue Lepelletier? Je désirerais avoir du papier sur Londres, et j'aime mieux lui donner ma pratique que de la donner à tout autre banquier. »

Ces paroles firent monter une vive rougeur au front du jeune merveilleux; il se contenta de répondre par un signe de tête affirmatif, et quitta les deux amis pour regagner le théâtre du bal.

— Savez-vous, Gaston, dit Marsanne, que le petit Movillez n'a été nullement satisfait que vous lui promissiez votre pratique pour son père?

— Je le crois comme vous, et j'en suis charmé : ce petit drôle, en parlant des élégantes de la cour citoyenne, a oublié que ma sœur faisait partie de la maison de la duchesse de ***. J'ai été bien aise de lui rappeler que M. son père est banquier, ni plus, ni moins, et qu'il ne suffit pas de mettre une fleur blanche à sa boutonnière pour être un Montmorency ou un Biron. Mais je vous quitte. »

Ce disant, Vassigny serra la main de son ami, vint saluer le maître de la maison, qui parut aussi touché que surpris de cette démonstration inaccoutumée, et franchit résolûment la porte du second salon.

Le bal était dans tout son éclat; les toilettes n'avaient rien perdu de leur fraîcheur. Les visages des femmes, animés par le plaisir, ne trahissaient point encore une nuit d'insomnie et de fatigue. L'orchestre, conduit par Tolbecque, jetait aux échos du salon une musique pleine de verve et d'harmonie. Tout dans cette splendide réunion était fait pour exciter l'indignation de ces réformateurs à idées étroites, qui ne comprennent pas que le luxe du riche donne du pain au pauvre. Vassigny serpenta quelque temps à travers la foule, distribuant des poignées de main à ses amis, et s'inclinant respectueusement devant les femmes de sa connaissance; mais il était facile de com-

prendre, à l'irrégularité de ses mouvements, aux regards qu'il lançait de droite et de gauche, qu'il n'avait point entrepris sans but cette pérégrination. Enfin il arriva à la porte d'un petit boudoir, ravissant et mystérieux asile, tendu de soie, garni de fleurs. Quelques personnes d'élite s'étaient réfugiées dans ce sanctuaire, où le murmure du bal, les éclats de l'orchestre n'arrivaient que comme des sons expirants. Une fois à la porte de cette enceinte, Vassigny sembla arrivé au but de ses recherches, et ses regards se portèrent sur une jeune femme plongée gracieusement dans un petit fauteuil, et qui causait en douce et intime familiarité avec M. de Kersent. Il faudrait emprunter à Dorat, de galante mémoire, sa plume de cygne pour tracer un portrait fidèle de cette jeune femme dans toute la fleur de son âge et de sa beauté. Nous qui malheureusement nous piquons d'être de notre siècle, et par suite fort peu galant, nous dirons simplement qu'il était impossible d'imaginer une figure exprimant à un plus haut degré la douceur et la bonté. L'ensemble de ses traits, sans avoir la régularité de la statuaire antique, était plein de charme. Ses paupières, bordées de cils longs et recourbés, recouvraient des yeux humides et langoureux qui, brillant par intervalles du plus vif éclat, révélaient une organisation forte et puissante. L'arc de ses sourcils était net et bien dessiné; l'on n'osait se plaindre que sa bouche fût grande et courût d'une oreille à l'autre, suivant l'expression de Bussy-Rabutin, tant son sourire était affable, et laissait voir des dents blanches et bien rangées. Son cou et ses épaules, d'un parfait modèle et d'une éblouissante blancheur, auraient pu servir de modèle à un statuaire. Sa toilette, des plus simples, se composait d'une robe blanche de point d'Angleterre; une couronne de bluets naturels était posée sur sa tête, et la pauvre fleur des champs semblait fière d'avoir pris place au milieu

d'une magnifique forêt de cheveux blonds à reflets dorés, dignes de porter un diadème. Une botte de bluets qu'elle tenait à la main complétait la parure de cette jeune femme, parure dont la simplicité ne manquait pas d'élégance.

Quelques instants avant que Vassigny parût à la porte du boudoir, M. de Kersent s'était approché de la jeune femme, et lui avait dit d'un ton goguenard :

— Eh bien ! ma cousine, qu'en dites-vous? Avez-vous perdu votre pari, oui ou non?

— Ah ! c'est vous, Maxime, reprit la jeune femme que ces paroles semblèrent arracher à une profonde méditation.

— Oui, c'est moi... moi-même et en personne ; mais ce n'est pas là la question : avez-vous perdu votre pari, oui ou non?

— Notre pari... notre pari? dit-elle, cherchant à rassembler ses souvenirs.

— Oui, madame de Marsanne, cherchez bien, et vous trouverez dans votre mémoire qu'il y a deux mois, un beau soir, au Plessy, vous plaisantiez votre bon cousin Maxime sur ses goûts rustiques, sa vie de sauvage, son penchant à devenir un ours, un ours très-mal léché, ajoutiez-vous encore; or, ce soir-là, toujours si je m'en souviens bien, vous avez parié une discrétion, avec ledit bon Maxime, qu'il ne pourrait vous rencontrer dans un seul bal cet hiver.

— Ah ! votre mémoire est bonne, mon cousin, reprit la comtesse ; mais avouez aussi que vous y avez mis de la méchanceté à mon endroit; qu'il ne vous a fallu rien moins que le désir de me faire perdre un pari pour vous entraîner dans le monde.

— Oui... oui... oui, et je dirai plus, c'est que ce seul désir m'a induit en de folles dépenses. Voici un habit noir,

véritable elbeuf, d'un assez bel effet, acheté à votre intention, ajouta le campagnard en regardant amoureusement la manche droite de son habit, et coupé à la dernière mode, je vous prie de le remarquer. Oui, pour vous plaire, je deviens lion, très-lion, archi-lion. L'on ne me reprochera plus maintenant de n'avoir dans ma garde-robe que des vestes en peau de bique et mon habit de première communion.

— Certainement non.

— L'on ne me reprochera plus de fuir la bonne compagnie, car je vais au bal, pour un rien je danserais ; ah ! il ne faut pas m'en défier.

— Et valseriez-vous ? interrompit la comtesse avec un sourire ironique.

— Peut-être, répliqua l'homme rustique d'un ton plein de mystère.

— Est-ce aux chasses de Rambouillet que vous avez pris tous ces beaux talents-là ?

— Ah ! voilà ce qui vous tourmente, ce que vous voudriez bien savoir. Un jour, si je suis satisfait du présent que vous m'offrirez, je consentirai à vous donner des preuves de mon talent en fait de valse.

— Dieu m'en préserve ! s'écria la jeune femme avec une vivacité qui témoignait de sa juste horreur pour les valseurs novices.

— Tra la la... la la la... Voilà comme l'on parle à Paris ; mais au Plessy l'on changera de ton. Quand le bon cousin Kersent, au lieu de s'endormir sur la bergère au coin de la cheminée, pour former le pendant de son respectable parent Marsanne, viendra offrir un tour de valse à sa jolie cousine, il sera un peu mieux reçu qu'il ne l'est aujourd'hui.

— Pouvez-vous en douter ?

— J'aime votre franchise ; elle pique mon amour-

propre, et je vous demande humblement de m'accorder une valse, dit Kersent en s'inclinant avec un respect moqueur.

— Me répondez-vous de mes pauvres pieds? dit la jeune femme avec une naïveté charmante.

— Bien; continuez votre système de dénigrement; récompensez-moi par vos sarcasmes des efforts que j'ai faits pour vous plaire : dites que j'ai un talent de province, que je suis un valseur de campagne, tout cela sans avoir la moindre notion sur mes talents. Ingrate! Mais voici Vassigny; il sera sans doute plus heureux que moi.

Le vicomte de Vassigny venait en effet de quitter son poste d'observation, et s'étant approché de madame de Marsanne, s'inclina respectueusement devant elle.

A la vue du vicomte, un sourire radieux parcourut le visage de la jeune femme, et elle lui tendit amicalement la main.

« Vous venez bien tard, monsieur de Vassigny, dit-elle, et je désespérais de vous rencontrer. Il faut vraiment que M. de Marsanne ait trouvé au whist des jouissances inaccoutumées, pour que je ne l'aie point vu apparaître à mes côtés, résigné même à passer la nuit si tel était mon bon plaisir, mais dans une attitude si morose, si désespérée, que, comme à l'ordinaire, j'aurais sacrifié mes amusements à son repos et quitté le bal avant minuit.

— Ah! ma cousine, vous attendiez Vassigny, ce prince de la valse, ce roi du cotillon! interrompit Kersent; il fallait donc me le dire. Quel que soit mon amour-propre, il n'est pas déraisonnable, et je baisse pavillon devant lui. Allons, Gaston, mon ami, l'on t'attendait.

— Je suis, comme toujours, aux ordres de madame de Marsanne, reprit le vicomte évidemment embarrassé du tour familier que son interlocuteur donnait à la conversation.

— Eh bien ! oui, monsieur mon cousin, reprit la comtesse, M. de Vassigny aura la bonté de me faire faire un tour de valse ; regardez et instruisez-vous ! Ce disant, madame de Marsanne prit le bras du vicomte et regagna la salle de bal. Tolbecque venait de frapper avec sa baguette magique un léger coup sur son pupitre, et une valse au rhythme doux et mélancolique avait été lancée de l'orchestre aux échos du salon.

M. de Buffon a dit : Le style, c'est l'homme ; nous n'oserons modifier cet aphorisme en disant : La valse, c'est l'homme. Et pourtant que de curieux enseignements ne recueille-t-on pas sur les hommes, leurs instincts, leur position sociale, rien qu'en observant leur manière de valser ! Voyez ce valseur qui ondule en périodes à trois temps : observateur judicieux de la mesure, la pointe de ses pieds seule pose à terre ; ses mouvements sont arrondis, souples et gracieux ; au moindre choc, il se confond en excuses, et recommence sa course tourbillonnante. Ces remarques suffisent pour déclarer que le monsieur appartient à l'école de l'empire ; qu'il a reçu les traditions du beau Trénis ; qu'il porte un pantalon collant, des escarpins et des bas de soie ; qu'en un mot, ce monsieur est général, préfet, ou l'un des gros bonnets d'une administration financière. Jetez les yeux sur le petit jeune homme qui entraîne dans sa course dévorante une valseuse épanouie. Sa face est crispée, son œil flamboyant ; plus terrible que l'avalanche des montagnes, il renverse sans merci tout ce qui s'oppose à son passage. C'est un torrent indompté, c'est la mer en courroux. Vous pouvez affirmer sous serment que le valseur tempêtueux porte la moustache retroussée, la crinière au vent, qu'il rentre dans la catégorie des hommes méchants, appartient à la bourse ou à la littérature ; par impossible, il peut être officier de hussards. Vous remarquerez bien encore ce cavalier, dont la valse à deux temps

semble narguer le bâton du chef d'orchestre. Voyez, il coule sur le parquet, sans effort, sans bruit, tout d'une pièce; l'automate de Vaucanson valserait ainsi. Reconnaissez à ces signes un jeune homme à carrière, la joie de sa famille, l'espoir du barreau ou de la diplomatie. Si nous ne redoutions d'être accusé de prolixité, nous pourrions multiplier ces exemples à l'infini. L'aspect d'un salon sillonné de valseurs est un livre ouvert dans lequel l'œil de l'observateur peut lire couramment les mystères du monde, les secrets de la vie privée. Mais finissons ces divagations qui sont peu de notre goût, et probablement encore moins du goût du lecteur.

Conduite par Vassigny, madame de Marsanne avait entrepris de passer dans la salle du buffet. Cette salle, encombrée de monde encore plus que les autres, présentait un aspect culinaire fort satisfaisant. Un vaste buffet s'élevait contre la muraille, chargé de viandes froides et de pâtisseries de toutes sortes. Une splendide corbeille de fleurs et de fruits artistement entremêlés dominait ce musée gastronomique, desservi par des maîtres d'hôtel en habit noir, dragons vigilants, mais hospitaliers, préposés à la garde du nouveau jardin des Hespérides. Le jeune Movillez venait de fendre la foule qui se pressait autour du buffet avec une ardeur famélique, et, à l'instar du tigre qui se retire dans son antre pour y dévorer sa proie, s'était replié dans l'embrasure d'une croisée, emportant avec lui une assiette assez bien remplie et une tasse de thé fumant.

— Intrigant et fluet, l'on arrive à tout, dit Kersent en abordant le jeune homme. Vous pouvez vous vanter d'avoir une chance ! Voilà une heure que je fais queue, et je n'ai pu attraper pour me réconforter qu'une sandwich ; c'est peu désaltérant. Qu'est-ce que vous avez donc sur votre assiette?

— De la gelée au marasquin, de la mayonnaise de homard et un peu de pâté de foie gras : du gras, du maigre, du doux et du salé, un véritable arlequin, mais pas d'*eau d'aff* à *pitancher*, » ajouta le jeune homme, enchanté de cette citation empruntée à un ouvrage fort en vogue. Il continua d'un ton dédaigneux : « Décidément, je croyais que l'exotique ferait mieux les choses. On meurt de faim et de soif ici. Ce buffet est un trompe-l'œil; toutes ces belles nourritures que vous voyez là-bas, sont en carton-pierre ou en caoutchouc. Je l'avoue avec franchise, l'Amérique perd mes sympathies. Et puis! mon cher, savez-vous bien que c'est mêlé! Je viens de tomber sur une collection vraiment curieuse de têtes primitives, d'habitants du lac Ontario, de personnages retrouvés par Cooper. Oui, oui, c'est aussi par trop mêlé! Le Robinson ne s'est-il pas arrogé le droit de faire une vingtaine d'invitations à sa famille et à ses amis! La marquise de Presle est indignée, et déclare formellement qu'elle ne prendra plus désormais sous son patronage de pareils tohu-bohu.

— Voilà qui est grave, interrompit Kersent.

— Oui, il y a là toute une manifestation politique, continua le dandy en humant à petites gorgées sa tasse de thé. Mais il avait porté à ses lèvres la coupe pleine de fiel et d'absinthe, car une grimace expressive parcourut son visage, et il s'écria avec emportement : « Pouah... mais c'est du thé suisse, du suc d'herbes aromatiques et émollientes cueillies sur le Jungfrau. Ah! parbleu! je devine le commerce que faisait le Robinson en Amérique, il débitait du vulnéraire. Je ne lui en veux pas pour cela, mais il ne devrait pas nous condamner à boire son fonds.

— Eh bien! mon ami, buvez toujours, reprit Kersent avec un sang-froid railleur; vous chassez, je crois, demain avec nous à Rambouillet; l'on ne sait pas ce qui peut arriver, et... et le vulnéraire n'est jamais perdu.

— Mauvais plaisant, parce que je suis tombé deux petites fois à la dernière chasse.

— Je n'avais pas l'intention de vous les reprocher.

— J'aurais voulu vous y voir avec une bête comme *Matamore*, habituée aux airs du manége, rompue à tous les exercices de la nouvelle méthode, et qui, une fois au milieu des bois, s'est prise à bondir comme une panthère. Voyez-vous, moi, je ne m'en cache pas, je suis l'homme de la nouvelle méthode; hors la nouvelle méthode, point de salut. Il n'y a pas plus de deux ans que l'art de l'équitation a été révélé au monde, poursuivit le jeune homme d'un ton tranchant qui ne souffrait point de réplique.

— Je m'étais pourtant laissé dire par mon père que le manége de Versailles jouissait de quelque renommée avant la révolution, réputation usurpée probablement.

La discussion n'en serait pas demeurée là, si, en cet instant, les yeux de Movillez ne fussent tombés sur un spectacle assez curieux. Assis sur une chaise adossée contre le mur, M. de Marsanne, abîmé de fatigue, s'était laissé aller aux douceurs d'un premier sommeil. Sa tête, tombée sur sa poitrine, s'agitait par secousses convulsives; son nez émettait par intervalles des ronflements sonores et antiharmonieux. De petits jeunes gens se pâmaient d'aise autour du dormeur, et le criblaient de quolibets plus ou moins spirituels.

Movillez ne put résister au désir d'exercer sa faconde, et, prenant Kersent par le bras, s'approcha du groupe.

— Est-il possible de s'endormir dans un si beau bal! Quel blasphème! disait un petit jeune homme à la figure rosée, chérubin de vingt ans, qui ne comprenait pas que l'on pût fermer les yeux au milieu de femmes jeunes et brillantes.

— Sommeil de minotaure chasseur, la variété la plus cornue de l'espèce, interrompit son voisin, jeune poëte,

auteur de romances désillusionnées et de sonnets sataniques et dantesques.

— O triomphe des mœurs champêtres, des habitudes patriarcales! Messieurs, voilà l'état auquel six années de mariage peuvent amener un galant homme! Notre tour viendra! exclama Movillez du ton haut et affecté d'un homme pleinement satisfait de son esprit, et qui ne veut pas que ses mots soient perdus pour la postérité.

Ce fut au milieu de cet épisode réjouissant, sans contredit, pour la galerie, que la comtesse de Marsanne arriva dans la salle du buffet. Les regards de son guide eurent bientôt démêlé la cause des chuchotements et des rires étouffés qui éclataient dans un coin de la pièce. Curieux d'épargner à sa compagne un spectacle fait pour humilier au dernier degré son amour-propre, Vassigny l'engagea à rebrousser chemin, ce qu'elle fit immédiatement; car Vassigny n'avait pas seul aperçu M. de Marsanne, étendu sans façon sur une chaise, et dormant d'un sommeil fait pour défier les trompettes du jugement dernier.

Lorsque le jeune couple eut regagné l'avant-dernier salon, madame de Marsanne, dont le visage coloré trahissait un vif dépit, quitta le bras de Vassigny, et lui dit :

— Soyez maintenant assez bon pour m'amener M. de Marsanne; je suis fatiguée, et désire quitter le bal le plus promptement possible.

— Il faut que vous soyez bien certaine de mon obéissance pour me donner un pareil ordre?

— Je vous en prie... Et elle ajouta tout bas et timidement une phrase anglaise qui fut loin d'être inintelligible pour le jeune homme, car sa figure exprima un sentiment de bonheur; il s'inclina respectueusement devant la comtesse, et partit à la recherche de Marsanne.

Lorsque Vassigny rentra dans la salle du buffet, un grand colloque avait lieu entre Kersent et Marsanne.

Jaloux de mettre fin aux railleries lancées contre son cousin, Kersent lui avait frappé résolûment sur l'épaule, en disant :

— Tu dors, Marsanne, et ta femme danse.

— Pas le moins du monde ; j'ai les yeux fermés, mais je ne dors pas, reprit Marsanne avec cette intrépidité particulière aux dormeurs surpris en flagrant délit.

— Je ne te fais pas un crime de dormir ; mais tu dormais, reprit Kersent en souriant, comme un homme qui s'attendait à ces dénégations.

— Comme tu voudras, répondit Marsanne d'un ton piqué ; tu le sais mieux que moi sans doute. C'est une chose singulière que l'on ne puisse rester tranquillement assis sur une chaise, à méditer de choses et d'autres, sans que l'on soit immédiatement accusé de dormir du sommeil de la belle au bois dormant. Non, il est fâcheux que ma femme ne soit pas là pour faire chorus avec toi.

— Je confesse mes torts, tu ne dormais pas, reprit Kersent d'un ton narquois.

— Si fait... si fait... je dormais, je ronflais même. Mes ronflements ébranlaient les vitres, écrasaient l'orchestre : je métonne que tu n'aies pas émis cette belle plaisanterie... Comme s'il est admissible qu'un homme qui n'est ni un somnambule ni une marmotte de profession puisse trouver le sommeil au milieu d'un pareil bruit !

— *Meâ culpâ*... répéta Kersent avec une humilité ironique, je me suis laissé prendre à de trompeuses apparences.

L'arrivée de Vassigny, qui vint prévenir Marsanne des intentions de la comtesse, mit fin à ce colloque ; et, sans se faire prier, comme un homme auquel le léger à-compte qu'il avait pris sur la nuit prochaine ne suffisait pas, il s'empressa de se rendre auprès de sa femme.

— Je suis tout à vos ordres, ma chère amie, dit M. de

Marsanne de sa plus douce voix ; vous me devez au moins cette justice, qu'aujourd'hui je ne me suis pas conduit en tyran domestique ; si vous partez, c'est que vous le voulez bien. Il y a longtemps, très-longtemps que je ne me suis autant amusé à un bal qu'à celui-ci. Charmante fête en vérité ; mais partons, puisque tel est votre bon plaisir.

— Je suis fatiguée, et je n'abuserai pas davantage de votre longanimité, dit la comtesse en prenant le bras de son mari qui, malgré tout le plaisir qu'il goûtait au bal, s'empressa de répondre à cet appel.

Le couple conjugal, escorté par Vassigny et par Kersent, s'avança au milieu de la foule. Lorsqu'ils furent arrivés tous quatre au premier salon, le comte s'arrêta un instant, et dit à Kersent :

— Nous te ramenons ; quant à vous, Vassigny, soyez exact au rendez-vous, et Dieu veuille que vos affaires vous permettent de venir au Plessy avec nous. Ah ! je peux vous promettre des lapins, une profusion de lapins, des drôles que je veux exterminer, car mon régisseur m'écrit qu'ils dévorent mes jeunes plantations.

— Je ferai tout mon possible pour profiter de votre bonne invitation ; mais je le désire plus que je ne l'espère, dit Vassigny.

— A revoir donc ! — Et Marsanne faisant franchir à sa femme assez rapidement la porte du salon, le couple conjugal, suivi de Kersent, entra dans le vestibule. Quant à Vassigny, il rentra dans le bal ; mais la fête semblait n'avoir plus aucun attrait pour lui, et il regarda d'un œil indifférent les premières figures d'un cotillon qui devait clore dignement les plaisirs de la nuit.

Lorsque Marsanne et sa femme, escortés de Kersent, entrèrent dans le vestibule, les mots sacramentels : « Les gens du vicomte de Movillez ! » venaient d'être jetés aux

échos, et le jeune merveilleux attendait sa livrée dans une pose léonine.

— Vous quittez le bal de bien bonne heure ce soir, dit Kersent à Movillez.

— Mon cher, il y a encore trois maisons où je dois paraître, et puis une orgie échevelée m'attend à la Maison-Dorée. Mon service et ma livrée doivent être sur les dents, et moi je ne sais pas comment je puis encore me traîner. C'est un rude métier que celui d'homme à la mode! Voilà sept nuits que je ne me couche pas avant neuf heures du matin.

— Eh bien! ma parole d'honneur, reprit Kersent d'une voix pénétrée, j'aimerais mieux faire le métier de cheval de fiacre que d'être aussi à la mode que vous!

— Il y a des compensations, Dieu merci! répliqua le jeune homme d'un air prodigieusement fat... Mais, adieu, voici mes gens.

En effet, un butor de l'espèce la plus commune, vêtu d'une redingote en alpaga bleu à longs poils, s'approcha du jeune homme, mit un manteau sur ses épaules avec un air de mauvaise humeur, et lui dit d'une voix enrouée:

— Le fiacre est en bas!

Ces paroles, qui ne pouvaient laisser aucun doute sur la nature de son équipage, firent rougir Movillez de dépit, et il s'éloigna prestement, se promettant bien de récompenser par une forte semonce le franc parler de son serviteur.

— Un commissionnaire et un fiacre, dit Kersent à l'oreille de sa cousine avec un fou rire, voilà ce qu'il appelle ses gens et son service. Décidément il est intéressant, c'est un type, je le cultiverai.

— Dieu! Maxime, combien vous êtes mauvais! dit la comtesse, qui ne put s'empêcher de donner un sourire d'approbation aux paroles de son cousin.

— Voici enfin Pierre, reprit Kersent. Eh bien! je suis forcé d'avouer qu'il a meilleur air que les gens de M. de Movillez, tout lion qu'il est.

Ces paroles annonçaient l'arrrivée d'un grand valet de pied, en redingote noisette à boutons armoriés, qui vint remettre entre les mains de Marsanne une pelisse de satin rose et blanc, et tout cet arsenal de brodequins et de mitaines, nécessaire pour protéger les danseuses contre les suites souvent si funestes des bals.

Grâce aux soins vigilants de son mari et de Kersent, la comtesse fut bientôt armée de pied en cap, et put gagner en toute sécurité une bonne berline où elle prit une place en compagnie de Marsanne et de son cousin. Au bout de quelques instants, la voiture filait au grand trot le long de la rue de la Pépinière, et de toute cette brillante fête à peine restait-il aux trois personnages quelques fugitifs souvenirs.

II

LA CHASSE A COURRE

Le lendemain de la fête que nous venons d'esquisser, vers huit heures du matin, une calèche bleue, attelée de deux chevaux de poste, était sortie de Versailles par la barrière de l'Orangerie, et avait enfilé à une allure rapide la route de Rambouillet.

La matinée avait été froide et brumeuse; mais le brouillard se dissipait peu à peu; le soleil paraissait timidement à l'horizon; tout annonçait une journée faite à souhait pour que les trois voyageurs pussent jouir des plaisirs de la chasse à courre. Malgré le changement qui s'était opéré dans leur costume, le lecteur voudra bien reconnaître ces trois personnages pour les avoir vus figurer au bal du riche Américain Robinson. Le fond de la voiture était occupé par Marsanne et Vassigny; Kersent se carrait tout à son aise sur les coussins de devant.

Déjà la température, considérablement radoucie, avait engagé Marsanne à sortir des plis d'un vaste manteau et à se montrer dans un costume de chasse qui faisait ressortir admirablement les proportions athlétiques de sa taille.

Une cape de velours noir, qu'il portait sur sa tête, relevait encore ce qu'il y avait de mâle et de fier dans ses traits. Son costume se composait d'un habit-redingote de drap bleu à parements et à collet de velours cramoisi, serré à la taille par un ceinturon de cuir verni, auquel était suspendu un couteau de chasse ; un gilet de drap écarlate fort long, des culottes de velours vert et des bottes à l'écuyère complétaient sa tenue. Vassigny, enveloppé dans une longue redingote de drap noisette, attendait que les rayons du soleil fussent plus ardents pour apparaître dans son costume de chasse. Pour Kersent, couvert d'une veste de peau de bique d'un aspect effrayant, il semblait disposé à supporter avec une égale sérénité le froid et le chaud, le vent et la pluie. Sa culotte de velours offrait une dégradation de teintes du vert foncé au vert d'eau; ses bottes à l'écuyère auraient pu offrir un modèle convenable à un peintre curieux de reproduire sur la toile les bottes célèbres du Petit-Poucet.

Comme nous l'avons dit, la calèche filait sur la route à l'allure la plus rapide. Les appels réitérés du postillon à ses coursiers, les coups de fouet dont il stimulait leur vigueur annonçaient assez que ce fonctionnaire public connaissait la libéralité de ses voyageurs. Cette course rapide remplissait Kersent de joie; de temps à autre il tournait la tête pour jeter un coup d'œil plein de satisfaction sur les chevaux blanchis d'écume, et crier : — Allume!.. allume, postillon!.... chaud!.... chaud là!....

— Oh! nous n'avons pas besoin de nous presser, nous serons au rendez-vous de chasse avant l'heure, dit Marsanne.

— Oui... mais... et déjeuner? Est-ce que tu ne comptes pas remplir ce devoir sacré envers ton estomac?

— J'ai déjeuné, moi... Mais tu n'as donc pas déjeuné chez Vassigny?

— Je ne veux pas lui faire de reproches; mais mon estomac est habitué à quelque chose de plus substantiel que du thé et des œufs frais. Aussi voilà un quart d'heure qu'il me crie : Dites donc, mon bourgeois, je suis à vide ou peu s'en faut; vous devriez m'envoyer quelque chose pour m'amuser, ne fût-ce qu'un verre de petit blanc. Patience... patience, mon garçon, continua-t-il en tapotant sa poitrine de la main droite, l'on réparera tes ruines tout à l'heure.

— Voilà bien l'être heureux par excellence, le garçon sans souci, le Roger-Bontemps dans toute l'acception du mot, dit Vassigny dont la figure préoccupée annonçait assez qu'il ne partageait pas l'heureuse sérénité d'âme de son ami.

— Tu dis vrai... Les soucis, les tracas, les ennuis, connais pas. Le matin, je m'éveille et je chante... faux, il est vrai; mais qu'importe! A midi, je chante... faux encore; le soir, en m'endormant, je chante... faux toujours : tant pis pour les voisins! Souvent je me prends à rire comme une bête; pourquoi je ris, je n'en sais rien : c'est parce que je vois le soleil, que j'endure la pluie, que j'ai bien mangé, que j'ai bien bu! Ah! ma respectable mère a bien fait de me mettre au monde, et je l'en remercie chaque jour!

— Mais tu vivras jusqu'à cent ans, dit Marsanne.

— Mieux que cela!... L'estomac est de fer, les jambes d'acier, les dents de diamant... Voilà pour la construction de la bête. Quant au régime, il est un peu raisonné, je m'en vante.

— Oh! oui, parlons un peu de ton régime, dit Vassigny avec gaieté.

— Tiens, le régime des alcools, celui que l'on fait suivre aux fœtus et aux phénomènes de la nature... Oui, oui, vous avez beau rire, je serai centenaire; c'est une habi-

tude prise dans la famille. Voyez plutôt mon respectable auteur : il a soixante-dix-sept ans, est droit comme un jonc, fait ses quatre repas par jour et marche à lasser un valet de limier... Pas ça d'infirmités, continua le futur centenaire en faisant claquer l'ongle de son pouce contre ses dents. Si fait, il prétend qu'il lui pousse des dents de sagesse, faiblesse bien excusable dans un vieillard.

— Vois-tu bien, Kersent, dit Vassigny, je donnerais toute ma vie pour vivre deux ans dans ta peau.

— Tu n'es pas dégoûté.

— Vassigny, il est donc irrévocablement décidé que vous ne viendrez pas au Plessy avec nous? interrompit Marsanne; rien ne peut vous décider, pas même l'espoir de passer quelques jours avec ce drôle (et il désigna irrévérencieusement Kersent) dont l'aspect seul chasse les papillons noirs et dissipe les mélancolies les plus invétérées?

— J'en suis mille fois désolé; mais il est de toute nécessité pour moi d'être à Paris demain matin. Ah! croyez que je regrette bien et votre compagnie et les belles chasses que vous m'aviez promises. Vous ne reviendrez pas à Paris avant la semaine prochaine?

— Non... et c'est ce qui me donne mille remords, répondit Marsanne d'une voix pénétrée, quand je pense que, par cette absence égoïste, je force madame de Marsanne à rester tristement chez elle, à fuir ces bals, ces fêtes qu'elle aime tant, et où elle est si bien placée!... Il poursuivit après une pause : — Ne sachez jamais par expérience, mes bons amis, combien il est triste de donner raison à ses penchants sur ses devoirs : d'être bon, loyal au fond du cœur, et de comprendre par cela même tout ce qu'il y a de brutal et d'égoïste dans sa conduite. Je sais tout cela; et pourtant je ne peux vivre de cette vie de Paris factice et mondaine. Il me faut de l'action, de l'air,

du mouvement, des fatigues... J'étouffe dans un salon. Hier à ce bal, vous allez rire, eh bien! sur mon honneur, j'ai cru deux ou trois fois que j'allais tomber par terre frappé d'une attaque d'apoplexie. Pauvre Amélie! elle était faite pour avoir un autre mari que moi. Ce qui me damne, voyez-vous, c'est que je connais toutes ses bontés, toutes ses vertus : je l'aime de toute mon âme; le plus cher désir de mon cœur est de la rendre heureuse, et cependant je ne peux, même pour son bonheur, dompter ma nature, m'imposer une vie antipathique à mes goûts. Ah! je me le suis dit bien des fois : je n'étais pas digne de la fortune que le sort m'a donnée! Ce qu'il me fallait à moi, c'était la vie des camps : un bel escadron dans les chasseurs d'Afrique; une existence hasardeuse et changeante : aujourd'hui la faim et les coups de sabre, demain l'abondance et les plaisirs. Oui, j'étais né soldat et pas autre chose : aussi maudit soit le jour où, par complaisance pour les préjugés de ma famille, j'ai brisé mon épée, et associé à mon sort un ange que je ne puis rendre heureux.

— Ah çà! mes bons amis, interrompit Kersent, si nous causons sur cet air-là, nous arriverons à Rambouillet les yeux noyés de pleurs, et ce ne sera pas gai... Moi, d'abord, j'ai la glande lacrymale d'autant plus facile que je m'en suis plus rarement servi. Je vous enjoins donc de passer à des idées moins funèbres, ou je vous renie pour *louviers* pur sang.

Cette exhortation n'eut d'autre effet que de réduire les voyageurs au silence, et ils arrivèrent sans mot dire à Coignières.

La voiture venait de s'arrêter devant l'auberge de la poste, et les valets d'écurie déployaient dans leurs fonctions une activité qui dénotait toute la considération dont jouissaient les voyageurs. Une servante accorte et robuste regardait d'un œil curieux les chasseurs et hésitait à venir

leur proposer les produits gastronomiques de la cuisine du Grand-Cerf.

— Eh bien! la belle brune, dit Kersent d'un air goguenard, est-ce que la cave du Grand-Cerf est à sec et le garde-manger vide?

— Oh! non, monsieur le baron, reprit la servante.

— Alors, puisqu'on ne tient pas sans doute à me faire mourir de soif ou de faim, un poulet froid, du pain et deux bouteilles de petit blanc!

L'Hébé de village reparut bientôt tenant en mains les provisions demandées qu'elle remit soigneusement à Kersent.

— Tu me sauves une gastrite, dit le chasseur; la Providence t'en tiendra compte, et moi aussi.

Puis, pour faire prendre patience à la jeune fille, il lui glissa dans la main deux pièces de cent sous. Alors apostrophant les hommes d'écurie :

— Qui est-ce qui nous mène?

— Longjumeau, répondirent en chœur les palefreniers.

— Eh bien, Longjumeau, est-ce que nous couchons ici? reprit Kersent.

— Nous sommes parés, mon bourgeois, dit le centaure majestueusement posé sur son porteur.

— En route donc et du train!

Kersent n'eut pas besoin de réitérer cet ordre; car aussitôt Longjumeau, enlevant son attelage, traversa le village au triple galop. Mais pour le moment le chasseur avait autre chose à faire qu'à suivre la course rapide de Longjumeau, car il se mit à dépecer le poulet, à l'aide d'un de ces couteaux fabuleux qui contiennent un cure-pied pour les chevaux, une lime, une scie, une serpette, sans compter un poinçon, un tire-bouchon, voir même une lancette.

— Voilà un gaillard qui de son vivant devait faire un fameux coq de combat, dit Kersent en broyant avec peine

sous ses dents l'aile du poulet; je n'ai pas mangé de l'ours, comme M. Dumas, mais je doute que ce quadrupède soit plus coriace que le présent volatile... Le cœur ne vous en dit pas?

— Non, vraiment, reprirent simultanément Marsanne et Vassigny.

— A votre santé!

Et élevant le goulot d'une bouteille à la hauteur de ses lèvres, il en vida d'un trait une bonne moitié.

Conduits rapidement par Longjumeau, les voyageurs avaient déjà laissé bien loin derrière eux le village de Coignières, quand ils rejoignirent un véhicule patriarcal d'osier que, par respect pour nos lecteurs, nous ne désignerons pas sous son nom propre. La pauvre rosse qui traînait ce respectable produit de l'industrie du dix-huitième siècle, épuisée, haletante, restait insensible aux coups de fouet que son Automédon lui prodiguait avec une libéralité sauvage. Enfin, lorsque la voiture des chasseurs ne fut plus qu'à quelques pas de lui, le vieux coursier, épris d'une généreuse ardeur, tenta de partir au galop; mais cet effort était au-dessus de ses forces, et il retomba sur ses genoux, entraînant le cabriolet dans sa chute.

A la vue de ce désastre, Longjumeau arrêta charitablement ses chevaux, et Kersent, interrompant son déjeuner, s'écria d'une voix retentissante :

— Dix louis contre un que Movillez gît dans ce malencontreux équipage!

L'événement donna raison aux paroles de Kersent. On vit poindre, sous les ruines du cabriolet, un bras, une tête; puis enfin le corps long et fluet du jeune Movillez, vêtu avec un luxe étourdissant, se montra aux yeux des voyageurs. Un habit de drap bleu azur, à boutons de cuivre, taillé suivant la forme des costumes de chasse de la cour de Louis XV, et d'où s'échappait en guise de jabot un flot

de mousseline, enserrait son précieux buste; des culottes blanches et des bottes à l'écuyère complétaient son costume. Un tricorne galonné d'or, qu'il tenait à la main, avait seul souffert dans sa chute, et se trouvait sensiblement comprimé vers sa partie supérieure. Pour le moment, soit que les railleries de ses amis, soit que la crainte de quelque retard eussent ébranlé la sérénité habituelle de son âme, il paraissait en proie à une violente colère.

— Drôle! faquin! criait-il à son conducteur, je t'avais bien dit pourtant que ta misérable rosse était incapable de faire le service!

— Movillez, montez avec nous, nous avons une place à vous offrir, dit Marsanne avec bonté.

— Volontiers... Vous me rendez un grand, un immense service. Et, sans se faire prier davantage, le jeune homme prit place dans la voiture, à laquelle Longjumeau rendit bientôt sa course triomphante.

— De ce train-là, vous auriez bien pu arriver pour l'hallali, mais pour le lancer, j'en doute, dit Marsanne au jeune homme.

— Oh! reprit Movillez, vous ne savez pas tout le mauvais sang que je fais depuis une heure: pour rien au monde je ne voudrais manquer cette chasse. Les raisons les plus majeures me font un devoir d'y assister.

— Oh! oh! interrompit Kersent, il y a quelques projets de séduction en l'air; un chapitre inédit de l'ouvrage *Victoires et Conquêtes*... Sapristie! vous avez une tenue, un style... Voilà en effet qui doit vous coûter gros!

— Vous le voyez, Messieurs, reprit Movillez, qui acceptait ces éloges dans toute la naiveté de son âme, j'ai pris à tâche de rappeler le costume de l'ancienne vénerie française.

— Oh! le lampion aussi, repartit Kersent avec une admiration légèrement moqueuse; ah! vrai, vous êtes

bien mis; vous avez l'air d'un écuyer du Cirque! Si j'avais vos moyens pécuniaires et votre physique, bien sûr je m'habillerais ainsi.... D'honneur, d'honneur, je parle comme je pense. Mais que dirait mon respectable père si je me permettais un si beau gaspillage? Aussi je me résigne à la peau de bique; ce n'est ni luxueux ni élégant, mais c'est ce que l'on peut appeler un fameux serviteur.

— Quoique maître d'équipage, dit Marsanne, je suis moins instruit que vous; je dois croire, d'après vos paroles, que des femmes suivront la chasse.

— Oui, lady Emilia nous attend à Rambouillet, dit Movillez d'un air mystérieux.

— Nous? j'en doute; vous peut-être, interrompit Vassigny.

Le jeune homme ne répondit à ces paroles que par un silence qui laissait beaucoup à penser.

— Savez-vous bien, Movillez, reprit Kersent avec un grand sang-froid, que vous laissez bien loin derrière vous les mauvais sujets les plus célèbres! Auprès de vous, Lauzun s'éclipse, Richelieu est terne, don Juan lui-même serait pâle, s'il n'avait été chanté par Mozart et mis en scène par Molière. D'honneur, vous êtes le jeune homme le plus complet de Paris. Aucun succès ne vous manque, être sept fois doué par l'Éternel. Les femmes, vous peuplez d'Arianes le monde et les coulisses; à table, toutes les capacités baissent pavillon devant la vôtre; au jeu, l'or ruisselle à travers vos doigts comme l'eau dans une roue de moulin!... Ah! vous êtes un petit être modeste et vicieux.

— Mais pas mal... pas mal comme cela!... interrompit le jeune homme, prodigieusement flatté de ces paroles qui caressaient sa plus chère envie, le but de ses espérances, qui, en un mot, lui attribuaient une détestable réputation.

Il poursuivit :

— Je dois avoir une mine de déterré... Figurez-vous que cette nuit j'ai ma foi planté là le monde, et, après le bal du Robinson, m'en suis allé à la Maison-Dorée. Ah! sang-Dieu! l'orgie était complète, titanique et gigantale; une débauche d'êtres bronzés, de vrais flambards : des ruisseaux de champagne, des avalanches de truffes, le tout accompagné de ce qu'il y a de plus criminel dans le corps de ballet. D'honneur, c'était un délicieux enfer où je me suis malheureusement brûlé comme à mon ordinaire; car en quelques coups de baccarat, j'ai encore perdu une centaine de louis.

A ce récit poétique d'une nuit bourgeoisement écoulée peut-être dans un lit virginal, Kersent s'était passé à plusieurs reprises la main sous le menton comme un homme qui paye à sa barbe le tribut d'une coupe quotidienne. Cette pantomime expressive fit sourire Marsanne et Vassigny, qui n'ajoutaient pas plus de foi que Kersent aux énormités dont se glorifiait le jeune homme, et ne voyaient dans ses paroles que les vantardises de M. de Crac, ou des *rasoirs*, pour nous servir d'une locution familière aux soldats et aux chasseurs.

Grâce à l'énergie de Longjumeau, les voyageurs avaient aperçu depuis longtemps les maisons de Rambouillet; mais le postillon, fidèle à sa consigne, ne s'était point rendu aux désirs de ses chevaux qui demandaient à grands hennissements la route de la poste, et, enfilant une allée sur la droite, avait dirigé sa course vers le milieu de la forêt. Bientôt la voiture s'arrêtait au carrefour des Trois-Seigneurs, qui avait été assigné pour lieu de rendez-vous à la chasse.

L'aspect de ce carrefour, reproduit par le pinceau d'un peintre habile, aurait fait sans contredit un tableau plein d'animation et de variété. Au centre du carrefour la

meute, composée d'une soixantaine de chiens, était tenue en respect par le fouet des piqueurs. Ces piqueurs portaient un costume semblable à celui de Marsanne ; seulement les parements et les collets de leurs habits et leurs capes étaient bordés d'un galon de vénerie. Un sportsman eût pu passer une heure délicieuse dans la contemplation de cette meute, composée de braves et nobles chiens tricolores, aux oreilles uniformément taillées à l'emporte-pièce, marqués au flanc droit d'un M surmonté d'une couronne de comte ; race croisée qui réunissait au train des chiens anglais le nez et la voix des chiens normands. C'était là le groupe principal du tableau. Venaient ensuite, comme accessoires, des cavaliers en costumes variés. Quelques-uns, gens de prévoyance, avaient mis pied à terre pour soulager leurs montures et les rendre plus propres à supporter les fatigues de la chasse. Plusieurs chevaux, enveloppés de couvertures, et conduits par des grooms, circulaient autour du carrefour en attendant la venue de leurs propriétaires. Parmi les assistants l'on ne remarquait qu'une seule femme ; lady Émilia Crawfield, dans un élégant costume d'amazone, montait avec une rare aisance un cheval plein de sang. La taille élancée de cette jeune femme, ses traits fins et délicats qui portaient toutefois un rare caractère de décision et de fermeté, les belles grappes de cheveux noirs qui s'échappaient de son chapeau rond pour encadrer son frais visage, évoquaient immédiatement à la pensée le souvenir de l'une des plus charmantes créations de sir Walter Scott, celle de Diana Vernon. A côté de cette jeune femme se trouvait un cavalier en habit rouge et en bottes à revers, dont l'encolure et la gravité rappelaient, à s'y méprendre, ce type chéri des dessinateurs anglais, et qu'ils reproduisent éternellement dans ces fantastiques gravures de chasse, où chevaux et cavaliers accomplissent des sauts fabuleux bien

faits pour flatter l'amour-propre britannique, et dégoûter les étrangers du *fox-hunting*. Ce parfait sportsman, loin de parler à sa voisine, comme il eût peut-être été convenable de le faire, essayait de tirer d'un valet de limier quelques détails sur la généalogie des chiens de l'équipage, à la belle construction desquels il accordait d'ailleurs mille éloges. Ces éloges, quoiqu'ils fussent faits dans une langue qui tenait un agréable milieu entre celle de Shakspeare et celle de Racine, n'en remplissaient pas moins le cœur du veneur de joie et de satisfaction.

A peine Longjumeau eut-il arrêté ses chevaux à l'entrée du carrefour, que les voyageurs s'élancèrent prestement à terre; le premier piqueur, la cape à la main, s'avança à la rencontre de Marsanne.

— Eh bien! Labrisée, qu'avons-nous au rapport ce matin? dit le comte.

— Lafeuille, répondit le piqueur, a connaissance d'une compagnie de petites bêtes dans les tailles vertes; pour moi j'ai rembuché avec Galandor, mon limier, au Puits-du-Roi, un grand sanglier à plein son tiersans; je crois pouvoir répondre de l'enceinte.

— Pour la première fois de ta vie, tu ne nous feras pas faire buisson creux aujourd'hui; ainsi donc nous chasserons le solitaire du Puits-du-Roi.

Le front de Marsanne rayonnait de joie et de satisfaction; toute trace des sombres pensées qui l'avaient agité dans la matinée avait disparu. C'était l'oiseau rendu aux airs, le poisson rendu à l'élément liquide. Aussitôt les ordres donnés, il vint examiner sa meute, caressant de la voix et de la main les nobles bêtes qui hululaient de plaisir à l'appel de leur maître. Puis le premier piqueur partit au pas, emmenant avec lui les chiens de meute et d'attaque. Des relais de chiens conduits par des valets à pied s'éloignèrent pour prendre place aux passages con-

nus. Ces derniers préparatifs annonçaient le commencement de l'action. Enfin, Marsanne s'approcha d'un cheval qu'un groom tenait en main. C'était un bon et noble coursier aux épaules profondes, au garrot saillant, à la tête fine et déliée, à l'œil plein de feu. Avec l'ardeur d'un jeune homme de vingt ans, Marsanne s'élança en selle, releva la partie supérieure de la fonte placée à l'arçon de sa selle, et une fois sûr que cet étui contenait une carabine à crosse brisée, partit au galop à la suite du premier piqueur.

Pendant ce temps, un groupe s'était formé autour de lady Emilia. Le jeune Movillez était arrivé le premier, et avait interrompu la conversation du gentleman anglais et du premier piqueur au moment même où il allait obtenir de ce dernier le nom du bisaïeul paternel d'un chien, vénérable grognard à la poitrine balafrée, qui se tenait sur le premier plan de la meute. Movillez venait de donner une triomphante poignée de main à lady Emilia, quand le premier piqueur lui dit avec une véritable sollicitude :

— Monsieur le vicomte me permettra-t-il de lui demander des nouvelles de sa santé? Je vois avec plaisir qu'il ne s'est pas ressenti de la chute qu'il a faite à notre dernière chasse.

— Pas le moins du monde, dit le jeune homme avec humeur, comme un homme fort peu sensible à cette marque d'intérêt.

— Et c'est bien heureux, car, sauf le respect que je dois à monsieur le vicomte, lorsque j'ai eu l'honneur de le ramasser, je le croyais mort, poursuivit l'impitoyable enfant des bois.

— Quand je vous disais hier que vous auriez dû vous tuer à notre dernière chasse, interrompit Kersent qui se serait fait un véritable scrupule de laisser passer une occasion d'être désagréable à son jeune ami, vous m'avez ré-

pondu que je plaisantais. Eh bien! Laramée, qui ne passe pas pour un garçon douillet, est cependant de mon avis. Croyez-moi, avant qu'un funeste événement soit venu donner raison à mes paroles, faites ce que doit faire un mauvais cavalier comme moi, comme vous. Au lieu de vos grandes biques qui ne sont bonnes qu'à montrer à la foire, achetez-moi un bon petit serviteur comme ***Mironton*** que voici; avec cela, vous irez votre petit bonhomme de chemin... patatras... patatras... et vous n'attraperez ni coups ni horions.

Il y avait un aussi parfait contraste entre le cheval de Kersent et celui de Movillez qu'entre les deux cavaliers eux-mêmes : l'un, couvert d'une peau de bique, les jambes chaussées dans d'énormes bottes graissées; l'autre, frais, pimpant, coquet, à l'habit bleu céleste, aux bottes vernies, en véritable costume de théâtre. ***Mironton*** était un vigoureux cheval percheron, bien ramassé, bien doublé, dont le poil rude et long avait acquis un développement inusité dans la race chevaline. Movillez, au contraire, montait un de ces chevaux aux membres grêles, aux flancs étriqués, que les amateurs désignent sous le nom significatif de *ficelles*.

— Me permettrez-vous, Madame, de vous servir de guide? dit Movillez interpellant directement lady Émilia pour mettre un terme aux plaisanteries de Kersent; j'ose me flatter de pouvoir vous conduire à la mort.

— Sans accident? dit l'amazone avec un sourire moqueur.

— Si vous voulez bien m'en croire, Madame, reprit Kersent, vous ne donnerez votre confiance qu'à Vassigny; lui seul en est digne.

— Eh bien donc! je vous demande votre protection, monsieur de Vassigny, repartit lady Émilia avec un sourire aimable, qui fit rougir de dépit le front de Movillez.

— Pouvez-vous penser, Madame, que je me refuse ce plaisir? dit Vassigny en s'inclinant. Il ajouta : Je crois que nous ferions bien de nous rapprocher des chiens; car ils vont grand train, et si nous perdions la chasse à son début, il nous serait difficile de la rejoindre.

A cet avertissement le groupe se mit en marche, et entra dans l'allée qu'avaient suivie le piqueur et les chiens d'attaque. La cavalcade longeait au pas une longue et droite allée taillée au milieu d'arbres séculaires dépouillés de leurs feuilles. L'on entendait au loin la voix des chiens, et les échos de la forêt répétaient par intervalles les requêtes des piqueurs.

Curieux de faire briller sa science équestre aux yeux de lady Émilia, Movillez attaquait sans relâche sa monture de la bride et de l'éperon pour en obtenir des allures relevées et des courbettes. L'animal se prêta d'abord à ces exigences, puis tout à coup, pris d'un accès de mauvaise humeur, il se cabra droit en l'air, et son cavalier arriva à terre sur ses jambes au plus grand ébahissement de ses compagnons.

— Oh! oh! fit le gentleman anglais, dont cet incident ne dérida point le grave visage.

— Hein! dit Kersent, avais-je raison de vous engager hier à boire le thé suisse de M. Robinson? Le vulnéraire, comme je vous le disais au bal, n'est jamais perdu.

En peu d'instants, grâce à l'obligeance d'un paysan qui tint la bride de son cheval, Movillez remonta en selle, tout plein de rage et de confusion. Déjà la cavalcade avait changé d'aspect. La voix des chiens avait retenti avec plus de force; les piqueurs venaient d'entonner le triomphant *bien aller*. A cet instant on eût dit qu'un choc électrique venait de parcourir la cavalcade. Les chevaux hennirent avec violence en frappant la terre du pied; les cavaliers prêtèrent une oreille attentive : la plus vive anxiété se li-

sait sur tous les visages. Enfin Vassigny donna le signal du départ, et, embarquant son cheval au galop, fut suivi de toute la cavalcade.

En peu d'instants les chasseurs arrivèrent au centre même de l'action, et purent voir, à une centaine de pas devant eux, le sanglier, chassé de sa bauge solitaire, franchir l'allée d'un bond, suivi d'une meute furieuse. Guidés par Vassigny, les chasseurs se trouvèrent toujours à la suite des chiens, et purent jouir de toutes les phases de la chasse. Pendant plus d'une heure, l'animal courut droit devant lui, sans ruse ni feinte, confiant dans sa force et son agilité pour se soustraire aux attaques de ses ennemis. Mais alors, soit qu'il sentît ses forces s'épuiser, soit instinct de la nature, il revint brusquement dans son contre-pied, et la meute retourna après lui.

Un instant Vassigny s'arrêta et prêta une oreille attentive, indécis sur la route qu'il devait suivre; toute la cavalcade imita son exemple. Il fut tiré d'embarras par l'arrivée de Marsanne. Le visage de ce dernier, animé par l'ardeur de la chasse, était radieux; ses yeux lançaient des éclairs. Le poitrail de son cheval disparaissait sous une écume blanchâtre. Un peintre, curieux de représenter le dieu de la chasse, n'eût pu trouver un plus parfait modèle.

— Vassigny, dit-il d'une voix brève, l'animal vient de baiser la plaine, il va sans doute prendre un grand parti et débucher par la corne du bois. Ne perdez donc pas de temps, car mes chiens sont enragés, et avant trois quarts d'heure l'animal sera obligé de tenir.

Puis, sans perdre un instant, il reprit sa course rapide.

Vassigny et ses compagnons imitèrent l'exemple du comte, et bientôt la voix des chiens arriva de nouveau à leurs oreilles. Comme Marsanne l'avait prédit, l'animal se dirigeait vers la lisière du bois. Les chasseurs, hale-

tants à la poursuite, arrivèrent à une allée qui aboutissait sur la plaine. Un large fossé séparait les champs de la forêt. Vassigny, arrivant le premier à cet obstacle, le franchit résolûment. Son exemple fut suivi par lady Émilia qui supporta le bond prodigieux de son cheval sans bouger de sa selle. Il n'en fut pas de même du jeune Movillez : soit inhabileté du cavalier, soit maladresse du cheval, ils arrivèrent de l'autre côté de l'obstacle, ayant perdu tout point de contact, Movillez à droite, le cheval à gauche.

— Oh! oh! répéta le gentleman anglais qui put jouir dans tous ses détails de cette scène équestre. Puis, sans proposer au cavalier démonté le plus léger secours, il continua sa route. L'instinct de la chasse étouffait dans le cœur du sportsman jusqu'aux moindres sentiments humains.

L'amour-propre de Movillez avait seul été froissé dans cette chute; à peine à terre, il se releva et saisit la bride de son cheval. Mais l'animal, excité par la chasse, se cabra, bondit, et Movillez était occupé à soutenir un combat en règle contre son coursier, quand Kersent parut à l'autre bord du fossé. Kersent avait suivi de loin la cavalcade, car *Mironton*, tout vigoureux qu'il était, ne possédait pas, parmi ses qualités, rares d'ailleurs, un galop de course. Au bord de l'obstacle, Kersent mit pied à terre, traversa prudemment le fossé en tenant *Mironton* par la bride; puis, apostrophant Movillez avec un sang-froid goguenard : — Quand nous serons à trois, nous ferons une croix, lui dit-il.

— Pas de mauvaise plaisanterie, Kersent, je vous en supplie, répliqua le jeune homme en proie à une violente exaspération.

— Allons, allons, ne vous fâchez pas, l'on n'est pas déshonoré pour tomber de cheval; cela ne prouve qu'une

chose, c'est que l'on ne sait pas monter, et vous n'avez sans doute pas la prétention d'exceller dans cet art.

— Mais voilà six mois que j'étudie la nouvelle méthode d'équitation... que chaque jour je travaille au manége comme un malheureux, répondit Movillez avec amertume.

— Vous m'en direz tant! répondit Kersent parodiant un mot célèbre,

— Soyez-moi secourable, et aidez-moi à monter à cheval; ce carcan ne veut pas tenir en place, reprit Movillez d'un ton suppliant.

Kersent ne fut pas sourd à cet appel fait à son humanité, et, prenant la bride du cheval de Movillez, il le maintint en place jusqu'à ce que ce dernier eût repris possession de sa selle. Il remonta alors paisiblement sur sa selle, et se remit en marche. Mais son compagnon était déjà loin : une fois libre, le cheval de Movillez était parti avec une rapidité dévorante qui dépassait probablement de beaucoup l'impatience de son maître.

— Bon! bon! dit Kersent, voilà le bouquet!..

Et il continua à suivre de loin les chasseurs à une allure patriarcale.

L'aspect que présentait alors cette vaste plaine était des plus curieux. Au loin le sanglier, courant avec une prodigieuse vitesse, apparaissait comme une boule noire. La meute se pressait à sa suite, pareille à un flot tumultueux. La fanfare du débucher, les cris : *Vloo... vloo...* faisaient retentir les échos. Une ardeur vertigineuse entraînait chevaux et cavaliers. Ce panorama était quelque chose de magique et d'inouï. Mais parmi tous les coursiers, un surtout se faisait remarquer par son allure désordonnée. A la vigueur avec laquelle le cavalier se cramponnait aux rênes, l'on voyait immédiatement qu'il n'était plus le maître des quatre jambes de son cheval. Cette nouvelle infortune

était réservée au jeune Movillez. Entraîné par son coursier en délire, il rattrapa les chasseurs, mais ce ne fut que pour les dépasser, et on le vit s'avancer seul dans la plaine à la suite de la meute.

La chasse touchait à sa fin : le sanglier, épuisé de fatigue, venait de se décider à faire tête aux chiens et à vendre chèrement sa vie. Haletant de rage et de fureur, les yeux ardents, le poil hérissé et fumant, le monstre aiguisait ses défenses, et déjà plusieurs chiens, les flancs ouverts, gisaient à ses côtés.

Ce fut au milieu de cette scène de carnage que le cheval de Movillez vint se jeter inconsidérément. La vue du sanglier, les cris des chiens obtinrent immédiatement ce que n'avait pu obtenir la science du cavalier. Le cheval s'arrêta tout net; et Movillez, lancé en l'air, vint tomber à terre à quelques pas devant lui, en décrivant une manière de parabole. Le dieu des cavaliers mal habiles veillait sans doute sur les jours de Movillez; car au moment où le sanglier allait s'élancer sur lui, un noble chien saisit le monstre à la hure, lutta quelques instants avec lui, et ne lâcha prise que pour retomber à terre la tête à moitié tranchée d'un coup de boutoir. Cette attaque inespérée sauva les jours du jeune homme, car Marsanne, admirablement bien monté, était arrivé sur le lieu de l'action. Mettre pied à terre, sortir sa carabine de son étui et s'avancer vers le sanglier ne fut pour le chasseur que l'affaire d'un instant. A la vue de ce nouvel ennemi, la fureur du monstre redoubla, et Marsanne abaissant le canon de son arme, appuya le doigt sur la gâchette. Un coup sec et inutile retentit seul : l'amorce manquait sous le chien. Le cas était désespéré : le sanglier venait de s'élancer sur Marsanne avec une furie indicible. Aucun muscle de la figure du chasseur ne tresaillit; il jeta sa carabine à terre, tira son couteau de chasse, puis, avec la rapidité de la

pensée, au moment où l'animal arrivait sur lui tête baissée, il se rangea avec une prestesse qui eût fait honneur au matador le plus accompli, et enfonça son couteau de chasse jusqu'à la garde au défaut de l'épaule du monstre. L'animal demeura un instant immobile sur ses jambes, puis retomba lourdement à terre et rendit le dernier soupir.

— Hallali... hallali! cria Marsanne d'une voix retentissante.

Ce cri fut répété avec ivresse par les chasseurs qui arrivaient en foule, et par le jeune Movillez, auquel il ne restait qu'une idée fort confuse des événements.

Les hommes de vénerie prirent immédiatement possession de l'animal. La trace droite, artistement amputée, fut offerte par le premier piqueur à lady Emilia, qui paya généreusement d'une pièce d'or ce trophée chevaleresque. Puis l'on procéda à la curée.

C'était un beau et noble spectacle. Au milieu d'un cercle formé par les chasseurs, trois piqueurs sonnaient fièrement la fanfare de l'hallali. Près d'eux un valet de chiens tenait entre ses jambes le corps du sanglier. De ses deux mains il balançait la face de l'animal en présence de la meute tenue en respect sous le fouet des chasseurs. A quelques pas en avant de la meute un chien, immobile comme s'il eût été de pierre, fixait un œil ardent et plein de colère sur le sanglier mort.

Ni menaces ni coups n'avaient pu l'éloigner de cette place. Il s'enivrait de l'odeur de son ennemi sans vouloir permettre à ses camarades d'en approcher; les hurlements des autres chiens accusaient assez leurs féroces appétits. En dehors du cercle, un homme de vénerie recousait à grands renforts de fil et d'aiguille la peau des blessés: c'était là l'ambulance, et les pauvres victimes souffraient en silence, comme si elles n'avaient pas voulu altérer, par

leurs cris de douleur, la joie de la victoire. A un signal donné par Marsanne, le valet de chiens se retira, et la meute s'élança d'un bond sur le corps du sanglier. Au bout de quelques instants, du vigoureux hôte des bois il restait à peine quelques os décharnés, et des lambeaux de chair.

Ce spectacle avait été suivi avec curiosité par les chasseurs : seul le gentleman anglais avait manifesté hautement son horreur, et s'était éloigné en disant : — Horrible... horrible... spectacle! car nos voisins d'outre-mer, qui voient d'un œil sec les combats de coqs et les boxeurs, ont grand soin de s'apitoyer sur le sort des malheureux animaux que les traditions de la vénerie française livrent à la dent des chiens, tandis qu'en Angleterre on les ramène à l'écurie pour y être soigneusement nourris, pansés et purgés.

Cependant, au bout de quelques instants, le sportsman se rapprocha du cercle des chasseurs; sa figure, encore plus grave qu'à l'ordinaire, annonçait un homme en proie à une sérieuse préoccupation. Il s'adressa à Kersent, et lui dit, en désignant Movillez du doigt :

— Ce gentleman monte bien mal à cheval; mais il tombe avec une adresse rare... *Oh! very well.* Comment a-t-il pu si bien apprendre à tomber?

— C'est par la nouvelle méthode d'équitation, répondit Kersent.

— Oh! très-bien... très-bien, reprit le gentleman charmé de ce renseignement, je prendrai des leçons.

Bientôt après les chasseurs opérèrent leur retraite, et arrivèrent à Rambouillet à la nuit tombante. Mais Vassigny ne voulut pas se rendre aux invitations de ses amis et oublier les fatigues de la journée dans un copieux repas de chasseurs affamés. A peine arrivé à Rambouillet, il vint recevoir les remercîments de lady Émilia, prit congé

de ses amis, et, montant un cheval frais, suivit au galop la route de Versailles.

Vers neuf heures du soir, l'on eût pu le voir entrer dans une maison d'assez médiocre apparence de la rue de Miromesnil, dont la porte s'était refermée quelques instants auparavant sur une femme voilée.

III

LE CAFÉ DE PARIS

Environ une semaine après la chasse dont nous venons de tracer le récit, vers six heures et demie du soir, le Café de Paris, radieusement éclairé, offrait l'asile de ses salons aux estomacs affamés. Pour beaucoup d'honnêtes gens, électeurs, éligibles, voire même élus, le Café de Paris jouit d'une épouvantable réputation. C'est là que les roués du dix-neuvième siècle, pour parler leur langage, viennent dissiper leur patrimoine, quand ils en ont. Dans ce repaire, les héritages disparaissent avec la rapidité de l'éclair. Singulière métamorphose! les hautes futaies, les gras pâturages apparaissent sous forme de côtelettes à la Soubise ou de bœuf à la flamande. Les rentes sur l'État, les actions de la Banque se transforment en flots de bourgogne et de champagne. Nous n'entreprendrons point de combattre ces préjugés respectables par leur naïveté même, et demanderons humblement pardon au lecteur de le conduire dans un lieu si dangereux.

A la droite de la porte d'entrée, plusieurs princes de l'esprit et de la finance prenaient leur pâture avec ce soin

particulier aux êtres bien doués, et qui prouve mille fois mieux que tous les travaux de l'intelligence la supériorité de l'homme sur les autres animaux. Assis à une table placée devant la première fenêtre, le jeune Movillez avait pour compagnon un homme d'une cinquantaine d'années, à la tournure martiale, à la figure franche et ouverte. Le commandant d'Havrecourt, ancien chef d'escadron des hussards de la garde, était un de ces hommes qui ont conservé dans l'âge mûr une grande sympathie pour la jeunesse dont ils comprennent les goûts, excusent les folies : gens tellement rares aujourd'hui par le temps d'hommes sérieux où nous vivons, qu'à peine trente ans sonnés il n'est pas de chétif cerveau qui ne se croie appelé à régir les destinées du pays et à s'enivrer des fumées de l'eau sucrée parlementaire. Bon et facile pour les jeunes gens, comme nous l'avons dit, le commandant d'Havrecourt n'avait conservé de ses habitudes militaires qu'une rigidité inflexible sur le point d'honneur. Aux moindres mots échangés entre compagnons de plaisir, on le voyait s'immiscer à la querelle, prendre fait et cause entre les adversaires, et n'avoir ni cesse ni repos que l'affaire ne se fût terminée strictement suivant les règles, quoique au fond ce fût l'homme le plus bienveillant et le moins sanguinaire du monde.

— Garçon, mon cher, dit Movillez, interpellant avec une adorable impertinence un des serviteurs démesurément frisés de l'établissement, vous nous prenez donc pour des Messieurs du *Minaret* en goguette ? Voici un plat de laitances de carpes qui est tout froid ; reportez cela bien vite au chef, et dites-lui qu'il soit un peu mieux à son affaire quand il travaille pour M. de Movillez.

Le garçon reçut cette mercuriale avec un rare sang-froid, et emporta le plat.

Le commandant d'Havrecourt reprit son récit inter-

rompu par cette dissertation culinaire, et poursuivit d'une fort belle voix de basse :

— Au reste, comme vous avez pu le voir dans le journal, dont l'article est fort exact et entièrement conforme aux renseignements que j'ai reçus de Pétersbourg, les suites de ce duel furent également fatales aux deux adversaires : Boubatchef mourut sur le coup, et Golofkine ne survécut que trois heures à sa blessure. Vous aurez remarqué sans doute comme moi que la plus grave des irrégularités fut commise dans ce duel; au premier abord, je me refusais à y croire; il me semblait que le correspondant du journal avait été induit en erreur; mais cela n'est point, et, comme je vous l'ai dit, le récit du journal se trouve parfaitement d'accord avec les lettres que l'on m'a envoyées de Pétersbourg pour me consulter à ce sujet. Il n'est que trop vrai que Boubatchef ayant tiré le premier, sa balle atteignit Golofkine en pleine poitrine, et ce dernier tomba à terre. Alors le prince Propoloski, qui servait de témoin à Golofkine, le releva et le soutint dans ses bras jusqu'à ce qu'il eût lâché son coup. Ce coup fut fatal à Boubatchef, qui tomba raide mort. Dans cette circonstance, le prince Propoloski a complétement forfait à ses devoirs de second, et son action est on ne peut plus en désaccord avec les règles de conduite que trace aux témoins le Code du duel du comte de C***, ouvrage trop peu connu dans notre pacifique époque.

La figure du jeune Movillez n'annonçait pas qu'il prêtât une vive attention au récit de son compagnon ; cependant ce dernier poursuivit :

— En 1823, pendant la campagne d'Espagne, je fus appelé à servir de témoin dans un duel qui offre quelque analogie avec celui-ci. L'affaire avait lieu au sabre : les deux adversaires étaient sous-lieutenants dans mon régiment... deux diables incarnés! Ils avaient déjà fait deux

reprises sans se toucher, quand l'un des témoins de ma partie adverse fut assez stupide pour s'écrier en allumant un nouveau cigare : — Ne vous pressez pas, vous avez le temps! Alors le sang monta aux yeux de mes deux gaillards, ils ne songèrent plus à parer, et s'élancèrent l'un sur l'autre comme deux bêtes féroces. Ah ! mon Dieu ! au bout de quelques secondes ils étaient étendus tous deux par terre; pendant que le sabre de l'un entrait dans la tête de son adversaire et la pourfendait jusqu'au menton, l'autre lui traversait la poitrine de sa latte, au dessous du cœur. On peut dire qu'ils moururent sans douleur, car à peine à terre, et déjà ils ne donnaient plus signe de vie... Oh! ce fut une belle affaire! ajouta le vieux soldat avec une véritable admiration.

L'entrée de Kersent mit fin aux souvenirs du commandant. Le lion rustique donna une poignée de main aux deux amis, et prit un siége à leur table en disant :

— Vous me permettrez de jouir de votre compagnie, en attendant Marsanne qui est en retard, comme à son ordinaire.

— Avec grand plaisir. Que pouvons-nous vous offrir? reprit le commandant avec cordialité.

— Merci, rien... oh! absolument rien, pas même un fruit; cela gâterait mon dîner. Eh bien! jeune homme, poursuivit Kersent interpellant Movillez, nous voilà posé; nous faisons du bruit dans le monde, nous sommes à la mode : lion, très-lion, archi-lion. Le *Journal des Chasses* ne parle que de vos exploits à la dernière chasse de Rambouillet.

— Comment donc? interrompit Movillez tout surpris.

— Oui, dans le compte rendu de notre laisser courre, l'on cite l'élégant, le courageux, l'indomptable Movillez comme étant arrivé le premier à la mort. Deux pages sur

vous, ni plus ni moins, dans le goût du passage du Rhin de feu Boileau.

— Je ne méritais pas tant d'éloges, et demain j'enverrai prendre un abonnement.

— Vous ne pouvez moins faire.

— Relisez l'article à deux fois, interrompit d'Havrecourt, qui avait écouté scrupuleusement les paroles de Kersent.

Il poursuivit :

— Vous savez combien je suis un homme de mœurs douces, de caractère paisible, ennemi par nature et par habitude de toute violence; eh bien! aujourd'hui, en lisant cet article, il m'a semblé que ses formes louangeuses recélaient par-ci, par-là, quelques traits satiriques. J'hésitais à vous en parler; mais puisque le lièvre est levé, je vous dirai franchement ma façon de penser à cet égard. Il ne faut pas permettre à la presse de prendre des libertés avec nous; un homme du monde doit être de la dernière sévérité avec les gens qui osent s'égayer sur sa vie privée. Lisez donc l'article attentivement, et si vous jugez qu'il y ait matière à correction, ce que je crois la main sur la conscience, vous pouvez compter sur moi, ajouta fièrement le commandant.

— Ah! parbleu! d'Havrecourt, dit gaiement Kersent, vous ne nous mettrez pas l'épée à la main.

— Comment! l'article est de vous? reprirent simultanément les deux convives.

— Oui, de moi. Voilà un étonnement qui n'a rien de flatteur pour les mérites littéraires que vous me supposiez. Oui, mes amis, je veux me poser sérieusement, arriver à la législature, et je me fais la main dans le *Journal des Chasses*. L'électeur aime à trouver dans son candidat un homme lettré, ayant joui des honneurs du cicéro et du petit-romain : je flatte son penchant; je sacrifie au veau

parlementaire! Ah! que j'arrive à la chambre, ajouta Kersent avec un accent de futur tribun, je vous promets de me faire une position unique et carrée par la base. Mes projets sont bien arrêtés. Une fois à la chambre, je deviens le défenseur de la perdrix, l'avocat du lapin, je me déclare le champion de toutes les bêtes, à poil ou à plume, entendons-nous bien. Trouvez-moi un collége assez intelligent pour m'élire, et vous aurez une loi sur la chasse digne de Solon. J'ai déjà ma loi en tête. Pour les braconniers la mort, pour les panneauteurs la mort : le système philanthropique de Messieurs du Comité de salut public! Avec une pareille loi, vous verrez en peu de temps de prodigieux résultats... Mais j'arrive ce matin du Plessy avec Marsanne, et nous repartons demain pour la forêt d'Orléans, où son équipage est en déplacement. Y a-t-il quelques cancans nouveaux? Êtes-vous heureux auprès de lady Émilia? Sapristie! si elle ne se rend pas, après vos exploits de la semaine dernière, c'est que son cœur est de granit.

— Peut-être, murmura Movillez d'un air prodigieusement fat.

— Voilà un peut-être qui en dit bien long; mais je connais votre discrétion, et ne vous en demanderai pas davantage. Et Vassigny, que devient-il? que fait-il? où est-il?

— J'en sais pas mal sur son compte; et parbleu! je peux vous conter cela, vous m'aiderez peut-être dans mes recherches.

— Je suis tout oreilles, dit Kersent. Ah! te voilà, Marsanne! trois quarts d'heure de retard, rien que cela : si j'ai une gastrite, je saurai à qui j'en suis redevable. Mais motus, voici Movillez qui va nous dévoiler les mystères de Vassigny.

Marsanne, qui venait d'entrer, se rendit à cette invitation et, après avoir fait un signe affectueux aux deux con-

vives, prêta l'oreille aux paroles de Movillez, qui commença en ces termes :

— J'ai abandonné la nouvelle méthode d'équitation et je me suis donné tout entier à l'équitation de course; je veux être en état de paraître au printemps d'une façon brillante sur le turf de Versailles. Tous les jours je vais prendre une suée au bois sous la direction du jockey Flatman. Il m'attend à neuf heures, avec un des chevaux qui sont en traîne chez lui, au coin de l'allée de Marigny. Chaque matin je sors donc de chez moi vers huit heures et demie, et me rends au rendez-vous par la rue de la Pépinière et la rue de Miromesnil. Plusieurs jours de suite je rencontrai Vassigny à cette heure indue, dans ce quartier sauvage, et je le vis entrer dans une maison de la rue de Miromesnil, d'assez médiocre apparence, où il ne peut demeurer personne de connu, au nº 17, vis-à-vis une taverne de grooms. Ce matin même, Vassigny s'offrit encore à ma vue, et, ma foi, je résolus de connaître le mot de l'énigme. Je me mis donc à flâner le long des maisons : Dieu merci! ma patience ne fut pas mise à une trop grande épreuve. Je vis bientôt déboucher par la rue Verte une petite citadine bleue, toute pleine de mystère, stores baissés, qui vint s'arrêter devant mon nº 17. Je tenais le fil de l'intrigue; d'un bond je fus à la porte cochère. La portière s'ouvrit; une dame s'élança en bas du marchepied avec la légèreté d'une biche effrayée, et disparut dans l'allée. Qui c'était? je l'ignore. Une taille élégante, un costume de matin de couleur sombre, et puis un coquin de voile noir, impénétrable à l'œil, retombait de son chapeau de velours grenat; mais toute sa personne exhalait un air aristocratique, un parfum de grande dame tel que je gagerais ma tête qu'il y a une duchesse ou une marquise sous ces cotillons-là. L'automédon était remonté sur son siége, et je donnais les voiles noirs à tous les diables,

quand le dieu du cancan me vint en aide. J'aperçus, à mes pieds, une petite bourse que la dame venait de laisser tomber à terre. La ramasser, la serrer dans ma poche et m'enfuir comme un voleur poursuivi, fut pour moi l'affaire d'un instant. Quant à la petite bourse, ajouta Movillez en tirant de sa poche une bourse verte très-simple en filet de soie, la voici. Voyons si vous pourrez en tirer quelques renseignements; pour moi, je n'ai pas même un doute.

La petite bourse, curieusement examinée par les convives, arriva enfin dans les mains de Marsanne. Il la contempla quelques instants, puis regardant Movillez d'un œil sévère, il lui dit :

— Vous êtes jeune, monsieur de Movillez; permettez-moi donc de vous dire ce qu'un homme bien élevé, un galant homme eût fait à votre place : il eût donné l'argent aux pauvres, et jeté la bourse au feu. J'agirai donc comme vous eussiez dû faire...

Et Marsanne, s'approchant de la cheminée, y lança le léger tissu qui s'embrasa et disparut au milieu des charbons ardents. Il y avait quelque chose de noble et de solennel dans la démarche du comte; le sang des chevaliers français, de ces loyaux serviteurs de la beauté, s'était ému dans les veines de leur descendant, au récit de cet acte condamnable de curiosité. Marsanne continua :

— Permettez-moi de vous le dire, Monsieur, les hommes de votre génération, habitués à vivre avec des courtisanes, à ne rechercher que des amours tout faits, ignorent ce qu'ils doivent à une femme, parce qu'elle est femme. Eh! mon Dieu! nul plus que moi n'est indulgent pour les travers des jeunes gens. Mais ce que je condamne, c'est que, par gaieté de cœur, par simple curiosité, l'on aille soulever le voile d'une liaison cachée, et répandre sur une pauvre femme, plus à blâmer peut-être qu'à condamner, le mal-

heur et la désolation. Ne soyez pas plus sévère qu'un mari, vous, jeune homme, qui êtes appelé à profiter des fautes; et croyez qu'un galant homme doit respecter les femmes jusque dans leurs faiblesses. Pesez mes paroles, monsieur de Movillez, vous ne m'en voudrez pas de ma franchise.

— Une heure de retard sur l'heure ordinaire de mon dîner, dit Kersent, ma gastrite est certaine! Et saluant de la main les deux convives, il entraîna Marsanne vers une table inoccupée.

Après cette rude leçon, Movillez achevait son dîner sans mot dire, comme un homme en proie aux plus sombres réflexions. De temps à autre le commandant jetait sur son convive un regard scrutateur où perçait cependant un vif sentiment de bienveillance.

Enfin le commandant rompit le silence en disant :

— Je sais ce qui vous tourmente.

— Moi? je n'ai rien, reprit le jeune homme, et il murmura entre ses dents : Sapristie! qui diable cela peut-il être?

— Ne dissimulez pas avec moi, je lis dans le fond de votre pensée; et, Dieu merci, je vois que je vous avais bien jugé. Vous êtes un garçon de cœur, vous avez du sang, poursuivit le commandant d'un air martial.

— Je saurai qui c'est, ou j'y perdrai mon nom, dit le jeune homme continuant son monologue *in petto.*

— Allons, tranchons le mot, vous voulez me demander un service, et, connaissant combien je suis un homme de mœurs paisibles et ennemi de toute querelle, vous n'osez pas...

— Pas le moins du monde, » répliqua Movillez en jetant un regard étonné sur son convive qu'il commençait à croire en proie aux fumées du champagne.

Le commandant reprit avec une grande dignité :

— Puisque vous ne voulez pas me demander un service, et je croyais pourtant vous avoir donné des preuves de toutes mes sympathies pour la jeunesse, je vous proposerai mon entremise dans l'affaire que vous allez avoir à vider avec Marsanne.

Movillez jeta un regard stupide d'étonnement sur son belliqueux convive, qu'il jugeait définitivement arrivé aux limites dernières de l'ivresse.

— Il ne s'agit pas, poursuivit d'Havrecourt, de mâcher son frein, de rouler des yeux furieux, de rêver la mort de ce pauvre Marsanne, qui, à tout prendre, est un excellent homme et n'a agi que pour votre bien, car vous avez été diablement léger dans votre action.

— Mais je vous en prie !... dit Movillez assez effrayé des projets sanguinaires que lui prêtait si bénévolement son ami.

— Soyez tranquille, laissez-moi agir, laissez-moi agir, interrompit d'Havrecourt, je n'en suis pas à ma première affaire, j'arrangerai les choses convenablement. Certes, si vous aviez fait vos preuves, si vous aviez été sur le terrain seulement quatre ou cinq fois, je vous dirais d'en rester là, car vous avez mérité les paroles sévères de Marsanne. Mais vous en êtes à votre première affaire, vous êtes vierge, jeune homme, et vous ne sauriez laisser passer sans faiblesse la leçon que Marsanne vous a donnée. Je comprends donc parfaitement la juste susceptibilité dont vous êtes animé, et vous pouvez compter sur moi. Votre honneur est sous la sauvegarde du mien.

— Je ne souffrirai pas !... dit Movillez avec une vivacité qui trahissait fort peu de sympathie pour les desseins du commandant.

— Vous avez beau dire et beau faire, reprit d'Havrecourt d'un ton paternel, je ne permettrai pas que l'affaire soit menée par de jeunes étourneaux, qui croiraient faire

belle besogne en poussant les choses à l'extrême. Vous avez fait une action légère, sans contredit; Marsanne, en la blâmant vertement en public, s'est arrogé un droit que vous ne pouvez, que vous ne devez pas lui accorder; soyez donc tranquille, modérez la soif de vengeance dont vous êtes altéré, j'obtiendrai la satisfaction qui vous est due, ou nous irons sur le terrain, et alors à la garde de Dieu...

Et, bon gré, malgré, en dépit des résistances et des prières de Movillez, l'ancien officier quitta la table. Cet épisode, qui lui rappelait les plus belles années de sa vie, l'avait rajeuni de vingt ans; d'un pas délibéré, la face rayonnante, il se dirigea vers la table de Kersent en sifflotant la *Marche des hussards de la garde.*

— C'est bien aimable à vous, d'Havrecourt, dit Marsanne, de venir nous dire adieu. Vous prendrez bien un *pousse-café* avec nous, comme au bon temps du régiment.

— Tout à l'heure, probablement; mais maintenant je ne peux pas, reprit le commandant d'un ton solennel.

— Ah parbleu! voilà qui est curieux et indigne d'un vieux brave comme vous.

— J'arrive au fait. Marsanne, nous avons servi ensemble, nous sommes de vieux camarades; je désire donc et je suis sûr de trouver en vous des sentiments de conciliation.

A cet exorde, Marsanne et Kersent ouvrirent de grands yeux comme s'ils eussent entendu le plus pur sanscrit sortir de la bouche du commandant. Ce dernier continua avec bonhomie :

— Que diable! vous avez fait vos preuves, et vous comprendrez la légitime susceptibilité d'un jeune homme qui en est à sa première affaire. Movillez est furieux, et il n'a fallu rien moins que mon désir de vous éviter à tous deux un éclat pour me faire prendre un rôle contraire à

mes habitudes d'homme paisible et ennemi de toute querelle. Enfin il a entendu la voix de la raison, et m'a chargé de ses intérêts. Sans doute son action était blâmable; mais, de votre côté, vous avez passé les bornes de la modération : vous n'êtes ni son père ni son frère, et votre âge ne saurait vous donner le droit de lui adresser en public une si vigoureuse semonce. Voyez la chose froidement, sous son véritable aspect, et vous ne me refuserez pas, à moi votre vieux compagnon d'armes, je ne dis pas un mot d'excuses, mais un mot de regret de votre vivacité.

— Oh! pas le moins du monde, répondit Marsanne; j'ai été très-vif envers M. de Movillez, je suis prêt à le reconnaître; mais c'était plutôt à son époque qu'à lui-même que je m'adressais, et en blâmant son indiscrétion je lui parlais comme j'aurais parlé à mon fils, à mon frère. J'espère qu'il ne me gardera pas rancune. Cela vous suffit-il, mon vieux camarade?

— Parfait... parfait... Il n'y a pas dans tout cela de quoi tuer une mouche, reprit le commandant : allons, je vous l'amène, et nous trinquerons tous quatre comme de vrais troupiers.

Lorsque d'Havrecourt revint vers son jeune pupille, nous devons à la vérité de dire que pendant cette conversation la face du jeune homme avait exprimé la plus vive anxiété, et que les épithètes malséantes de grognard et de vieux monomane étaient sorties de sa bouche.

— Allons... allons... mon petit César, dit le commandant d'une voix rayonnante de satisfaction, vous avez du sang dans les veines, et j'apprécie cette mâle ardeur; mais pour cette fois l'affaire n'ira pas plus loin.

A ces paroles, le nuage dont le front du jeune homme était couvert se dissipa comme par enchantement.

— Il ne s'agit pas ici de faire la mauvaise tête, le cerveau

brûlé. Marsanne est au regret de sa vivacité envers vous; les paroles qu'il vient de m'adresser en font foi : l'affaire doit donc en rester là.

— Qu'il soit fait ainsi que vous le jugez convenable; j'ai trop de confiance en votre excessive délicatesse sur tout ce qui touche le point d'honneur, pour ne pas me rendre aveuglément à votre avis, dit Movillez qui, charmé de voir le différend arrivé à son terme, ne voulut pas gâter la bonne opinion que d'Havrecourt avait conçue de lui.

Le commandant, prenant alors le bras de Movillez, le conduisit d'un air triomphant vers Marsanne. Bientôt une cordiale réception eut mis un terme au différend qu'avait suscité, au plus grand déplaisir de Movillez, le culte du commandant pour les traditions chevaleresques.

Vers la fin de cette même soirée, la comtesse de Marsanne, retirée dans un élégant boudoir, ayant devant elle un métier à tapisserie, se livrait à ce délassement solitaire qui, depuis Pénélope, a servi de consolation aux épouses délaissées. Ce petit boudoir coquet et parfumé était meublé avec une simplicité pleine de goût. Un divan recouvert de soie bleue, façonné sur le modèle des divans turcs, régnait autour de la chambre. Sur la cheminée, un magot colossal qu'à ses formes grotesques on reconnaissait pour être sorti de l'atelier du Dantan de Canton, reposait entre deux vases de porcelaine de Saxe, garnis de fleurs rares. Mais ce qui frappait surtout les yeux, c'était un magnifique portrait de Gros, qui représentait le comte de Marsanne en uniforme de lieutenant des hussards de la garde.

Vêtue d'une robe de satin noir montante, la tête ornée de ses magnifiques cheveux blonds qui s'épanouissaient en boucles luxuriantes, madame de Marsanne se livrait avec ardeur à la confection d'un de ces ouvrages féminins dont toute la valeur réside dans les jolis doigts qui les ont tissus.

Dix heures venaient de sonner à la pendule du salon voisin, quand Marsanne entra dans le boudoir et vint déposer un respectueux baiser sur la main de la comtesse :

— J'ai voulu vous dire adieu ce soir, ma chère amie, dit le comte d'une voix affectueuse, car je repars demain de très-bonne heure pour Orléans.

— C'est une attention dont je vous sais mille fois gré ; car à peine si je vous ai vu un instant, et si j'ai pu vous demander des nouvelles de vos plaisirs. Avez-vous fait un massacre général des lapins du Plessy, pauvres bêtes que je ne puis m'empêcher de plaindre, quoiqu'ils fassent une guerre acharnée à mes fleurs ?

— Oui, nous avons été très-heureux, et je crois pouvoir vous promettre pour l'année prochaine de magnifiques plates-bandes. Mes chasses à courre ont eu aussi le meilleur résultat. Il y a huit jours aujourd'hui que mes chiens ont forcé en deux heures un grand sanglier, et nous ont donné le spectacle du plus magnifique hallali sur pied. Mais l'animal a rudement traité mes pauvres bêtes ; en cinq minutes il m'a mis treize chiens hors de combat, et j'ignore ce qui serait arrivé si je ne l'avais jeté bas d'un coup de couteau. Labrisée m'a écrit ce matin que Ravalot et Mascaraude avaient succombé, et que l'état de Gipsy, de Bohême et de Timbalot ne laissait que bien peu d'espoir. C'est fort triste, car c'était la tête de ma meute ; des chiens rares pour le pied, pour la voix, pour le courage, et que je ne saurais remplacer à prix d'argent. Ah ! je regrette surtout mon pauvre Ravalot. Le sanglier lui avait fait une horrible et singulière blessure, et dès le premier moment je n'eus aucun espoir de le conserver. Figurez-vous, ma chère amie, que d'un coup de boutoir, il lui a tranché le cou, comme on eût pu le faire avec un sabre, c'est-à-dire que la tête ne tenait plus qu'à un fil.

— Ah vraiment ! dit Madame de Marsanne d'un air dis-

trait qui annonçait fort peu de sympathie pour les exploits et la fin tragique de Ravalot.

— Pardonnez à l'incorrigible chasseur ce récit de ses exploits : je suis en vérité un rustique de bien grossière espèce. Je vous vois après huit jours d'absence, et de quoi, bon Dieu, vais-je vous parler ? de mes chasses ! comme si cela pouvait vous intéresser !

— Tout ce qui vous touche m'intéresse ; vous devriez en être persuadé.

— Parlons de vous, ma chère Amélie, dit le comte d'une voix pleine d'affection. Qu'êtes-vous devenue, seule, loin du monde, privée de ces plaisirs si chers aux jeunes et jolies femmes ? Vous avez dû mener l'existence la plus monotone ! Amélie, si vous pouviez lire dans ma pensée, vous y verriez que bien des fois je me suis reproché de vous laisser ainsi seule, de sacrifier votre bonheur à mes plaisirs.

— L'on se fait à tout, même à la solitude, reprit la comtesse.

Ces paroles, prononcées avec un accent plein de tristesse, allèrent jusqu'au cœur de Marsanne ; il fixa sur sa femme des yeux pleins de pitié et lui dit d'une voix émue :

— Pas un mot d'amertume, pas un mot de reproche ! Amélie, vous êtes un ange de bonté !

— Vous exaltez trop ma résignation, Henri, dit madame de Marsanne ; il y a quelques années, peut-être eussiez-vous dû me plaindre ; mais maintenant je suis faite à mon sort... Oui, je l'avouerai, Henri, ce fut un jour cruel et plein de désillusion, que celui où je m'aperçus que vous ne pouviez trouver le bonheur dans votre ménage ; qu'il vous fallait une vie accidentée et remplie ; des fatigues, du mouvement ; qu'en un mot, la calme félicité du foyer domestique ne pouvait suffire à ce besoin d'activité qui vous dévore... Oui, ce jour-là, je fus malheureuse !... oh ! bien

malheureuse! car je voyais se détruire mes rêves de jeune fille, ces rêves impossibles, que quelques instants vous m'aviez donné l'espoir de voir se réaliser. Le temps est venu peu à peu cicatriser ma blessure et rendre le calme à mon âme. Je vous ai vu heureux au milieu de ces plaisirs qui sont votre vie; j'ai compris que si mon mari n'était plus un amant empressé, j'avais toujours en lui un ami sincère. Ces pensées ont soutenu mon courage; maintenant je suis faite à mon sort, et je ne me plains pas.

— Amélie... Amélie, répéta le comte d'une voix pleine de tendresse, adressez-moi mille reproches plutôt que de me parler avec cette froide résignation qui me navre; vos reproches seront encore moins cruels que les remords de mon cœur. Si vous saviez combien je me sens coupable quand je vous vois triste et solitaire, vous qui devriez être la reine du monde, vous qu'un mari raisonnable devrait adorer comme une idole, à deux genoux! Voyez-vous, quand je pense que je ne vous rends pas heureuse, et que vous pourriez me dire que c'est à votre fortune que je dois de pouvoir satisfaire mes goûts, il me semble que je suis le plus lâche des ingrats, et alors je voudrais ne plus voir de ma vie ni un chien ni un cheval.

— Oh! mon ami, reprit la comtesse avec un doux reproche, que pensez-vous donc de moi, pour me prêter de tels sentiments?

— Écoutez-moi, Amélie, reprit Marsanne avec un accent passionné, je suis aujourd'hui dans un bon jour, capable de toutes les généreuses résolutions; oui, je veux vous rendre heureuse, vous donner tout le bonheur dont vous êtes digne. Eh bien donc, à Paris, je me connais, je lutterais vainement contre mes penchants; dans quinze jours, dans un mois, le chasseur, l'animal nomade reprendrait le dessus. Viens, fuyons en Italie, allons passer un hiver à

Naples, à Florence. Là tu m'inspireras le goût de mon intérieur; là, seuls, vivant l'un pour l'autre, ta douce bonté dominera mes instincts fougueux, et nous ne reviendrons à Paris que quand tu auras fait de moi ce que je veux, ce que je dois être : un mari modèle.

En entendant cette déclaration passionnée, madame de Marsanne avait levé les yeux sur son mari; mais bientôt, sous le regard ardent du comte, son front s'était voilé d'un nuage plein de tristesse.

— Vous ne répondez pas, amie, vous me croyez incapable d'une bonne résolution.

La comtesse reprit, après une pause, d'une voix étrangement résolue :

— Henri, je n'avais pas besoin de ces paroles pour savoir combien vous êtes un homme noble et généreux. Croyez-le bien, mon ami, même dans ma plus grande tristesse, jamais je n'ai douté de la bonté de votre âme. Aujourd'hui c'est donc un triste devoir pour moi de vous ramener à la vérité, de détruire des projets qui ne sont plus possibles. Voyez-vous bien, Henri, longtemps mon amour pour vous a combattu contre votre froideur, votre abandon... Bien longtemps il a lutté! Oh! je vous pardonnais même alors, jugez si je vous pardonne aujourd'hui! Mais vous avez vu tomber mon amour feuille à feuille, flétri par trois ans de souffrances; et maintenant que l'arbre a été desséché jusque dans ses racines, il ne saurait plus porter de fruits. Ne vous abusez donc pas, Henri, sur l'état de mon cœur. Autrefois vos paroles auraient exalté mon âme; maintenant je dois les repousser, car je ne pourrais répondre dignement à votre amour, et vous offrir d'autres sentiments qu'une affection bien sincère, la tendresse d'une sœur... Oh! celle-là vous est acquise, Henri, et ne finira qu'avec ma vie.

— Pauvre... pauvre Amélie! répéta Marsanne avec une

poignante tristesse; non, non, je n'étais pas digne d'un ange tel que vous.

En cet instant la femme de chambre de madame de Marsanne vint lui annoncer que tout était prêt pour son déshabiller; puis elle ajouta :

— J'ai vainement cherché avec le plus grand soin dans les appartements la bourse de madame la comtesse; je n'ai pu la trouver.

Le visage de Marsanne pâlit, à ces paroles, d'une étrange façon, et il eut besoin de toutes ses forces pour maîtriser son émotion et dire à sa femme :

— Vous avez perdu votre bourse ?

— Oui, dit la comtesse, sans remarquer la décomposition des traits de son mari, ou plutôt je l'aurai égarée dans quelque coin.

— C'était sans doute une bourse précieuse ?

— Oh ! mon Dieu ! non, une petite bourse de soie verte, mon ouvrage, et qui contenait à peine quelque monnaie.

Le comte demeura un instant immobile, comme un homme frappé de la foudre.

— Vous n'avez pas de commissions pour le Plessy ? dit-il à sa femme d'une voix haletante, tant était grande l'incohérence de ses idées.

— Je croyais vous avoir entendu dire que vous alliez en déplacement à Orléans, reprit la comtesse.

— Oui; mais je compte à mon retour faire une visite au Plessy.

— Embrassez alors pour moi mon petit filleul Henriot; prenez bien du plaisir, et revenez-nous le plus tôt possible.

Marsanne porta à ses lèvres la main de la comtesse, et sortit du boudoir; mais il trébuchait comme un homme ivre, et à plusieurs reprises il eut besoin de l'aide de la rampe pour gagner ses appartements.

Vers le milieu de la nuit, un passant attardé, longeant la rue d'Anjou, aurait pu jouir d'un assez curieux spectacle. Quoiqu'il fît un froid rigoureux, la fenêtre d'une chambre était toute grande ouverte, et à la clarté projetée par une lampe on pouvait voir un homme appuyé sur la balustrade de la fenêtre. De temps à autre d'affreux sanglots pleins de rage et de désespoir sortaient de sa poitrine, et il pressait avec force sa tête à deux mains comme pour l'empêcher d'éclater. Cet homme, c'était le comte de Marsanne.

VI

LE SERMENT

Le lendemain, vers neuf heures du matin, un homme drapé dans les plis d'un vaste manteau, la figure cachée sous d'énormes lunettes bleues, arpentait à grands pas la partie de la rue de Miromesnil comprise entre la rue Verte et la place Beauveau. Il y avait quelque chose de si profondément consterné dans la démarche de ce personnage, ce que l'on voyait par intervalle de son visage était si complétement pâle et décomposé, que l'on aurait pu, à juste titre, le prendre pour quelque criminel venant de prendre part à un mauvais coup. Mais cette supposition ne pouvait supporter l'analyse, vu la persistance avec laquelle ce personnage montait et descendait le trottoir, preuve irréfragable qu'il ne tenait nullement à fuir l'œil vigilant de la police. Quand le hasard de sa démarche amenait ce personnage vis-à-vis le nº 17, il s'arrêtait avec un désespoir tragique; son œil étincelait sous le verre bleu; de sa poitrine sortait un râle plein de douleur. Rien de visible dans la rue ne pouvait motiver ces élans désespérés, car l'on ne

pouvait raisonnablement admettre qu'ils s'adressassent à une petite citadine stationnée devant le n° 17.

Il fallait, au reste, que ce jour-là un vif attrait de curiosité attirât plusieurs personnes dans la rue de Miromesnil, car un nouvel individu vint bientôt monter une faction volontaire devant le n° 17. Mais celui-là, sans vergogne aucune, se mit à croiser devant la porte. Le petit Movillez, car c'était lui, malgré la rude leçon qu'il avait reçue la veille, n'avait pas renoncé à connaître le secret de Vassigny, et son premier mouvement, au réveil, avait été de se mettre en quête du nœud de l'énigme dont il tenait le fil. Malheureusement pour le jeune homme, la petite citadine bleue arrêtée devant la porte lui apprit qu'il arrivait trop tard; mais il ne perdit pas courage, et avec une résolution digne d'une meilleure cause, se décida patiemment à attendre, à grands renforts de cigares, que le départ de la voiture l'eût mis à même de satisfaire son implacable curiosité.

Le premier personnage venait d'examiner les curiosités de la place Beauveau et se dirigeait vers la rue Verte, lorsqu'en passant devant le n° 17, il aperçut le jeune Movillez qui commençait sa faction. A cette vue, l'homme au manteau tressaillit, pirouetta sur les talons, comme s'il eût voulu détourner ses yeux d'un spectacle plein d'horreur; et apercevant devant lui une de ces tavernes, *tea and coffee house*, où les grooms anglais vont prendre leur nourriture, il y entra brusquement.

Cet établissement culinaire, sans avoir rien emprunté au style pompadour de nos cafés, était toutefois de la plus stricte propreté. Un sable jaune et fin était semé sur le plancher; le mur, tendu de papier blanc rayé bleu, était orné de tableaux qui annonçaient assez que le dieu du *sport* était la divinité à laquelle on sacrifiait en ces lieux. En effet, dans des cadres de bois blanc l'on voyait les por-

traits des chevaux célèbres qui ont illustré par leurs exploits le turf de Chantilly et de Versailles. Par un sentiment d'amour-propre national, excusable sans doute dans ce sanctuaire britannique, la place d'honneur était réservée à un almanach d'*Éclipse* (1) pour la présente année. Notons encore pour mémoire une table recouverte de toile cirée, sur laquelle, près d'une pile d'assiettes de faïence anglaise, s'élevait un morceau de rosbif froid, digne par sa masse imposante d'avoir été cueilli sur la cuisse d'un des plus majestueux élèves de M. Cornet.

L'homme au manteau s'assit devant la table; mais l'on pouvait affirmer que les besoins pressants de l'estomac n'avaient pas influencé sa conduite, car il ne toucha point au plat qu'un garçon vint lui apporter, et son œil continua à suivre à travers les carreaux les évolutions du jeune Movillez.

Enfin les regards de ce monsieur quittèrent un instant l'objet de leur contemplation, et tombèrent sur l'unique consommateur du lieu. C'était un petit homme trapu aux cheveux rouges taillés en brosse, aux jambes courtes et nerveuses, à la face rubiconde. Ce parfait John Bull, dont la figure indiquait assez qu'il avait déjà accompli ses libations matinales de gin et de brandy, parcourait la salle à pas comptés. De temps à autre il s'arrêtait, se carrait sur ses jambes dans une position de boxeur accompli, et envoyait quelques coups de poing dans l'espace, comme s'il eût voulu par ce salutaire exercice entretenir la vigueur de ses membres. A cette vue, une résolution soudaine tra-

(1) L'almanach d'*Eclipse*, ainsi nommé du plus célèbre cheval de course qui ait illustré la race anglaise, est publié chaque année à Londres, et contient des documents fort intéressants pour les amateurs du *sport*.

versa le cerveau du monsieur au manteau; il se leva et s'adressant au groom :

— Tu sais boxer? lui dit-il.

— Oh ! *yes, sir*, répondit l'Anglais avec une feinte modestie.

— Veux-tu gagner cinq louis ?

— Oh ! *yes, sir*.

Le monsieur au manteau prit le groom par le bras et l'attira près des carreaux :

— Tu vois cet individu en bottes à revers qui se promène devant cette porte. Va-t'en près de lui, trouve un prétexte pour lui chercher querelle, et boxe-le ensuite tant que tu auras de poings au bout des bras. Voici trois louis, je te donnerai le reste après l'affaire.

Cette proposition ravit l'Anglais de joie; il serra précieusement l'or dans sa poche, et sortit de la taverne sans demander d'autres explications, en sifflottant d'un air martial le *Rule Britannia*. Le monsieur suivit de l'œil avec anxiété son émissaire, qui traversa la rue et disparut derrière la citadine. Au bout de quelques instants, le monsieur put reconnaître, au grand nombre de curieux qui accouraient de tous les points de la rue autour de la voiture, que ses ordres étaient en voie d'exécution. En effet, le fils d'Albion, s'étant approché de Movillez, le coudoya brutalement comme un homme ivre, chancelant dans sa démarche. Le jeune homme répondit à cette agression en cinglant un coup du stick qu'il tenait à la main à travers la figure du groom. Le coup était vigoureux; la riposte fut plus vigoureuse encore. A peine frappé, l'Anglais s'assit sur ses hanches, et envoya à son antagoniste, avec la rapidité de l'éclair, deux coups de poing de la plus jolie exécution. Le premier atteignit Movillez en pleine figure, et le sang jaillit de son nez et de sa bouche; le second, appliqué en pleine poitrine, le renversa par terre.

Furieux, Movillez se releva en brandissant sa cravache; mais son adversaire avait une contenance si menaçante, qu'il dut renoncer à se faire justice lui-même et voulut implorer le secours du commissaire. Malheureusement pour lui, son adversaire était connu dans le quartier pour un homme de mœurs douces et d'une ivresse paisible; aussi il ne trouva nulle aide dans les assistants qui lui reprochaient d'avoir frappé le premier coup. Hors de lui, la figure en sang, Movillez dut quitter son poste d'observation et regagner son domicile, tandis que son triomphant adversaire venait recevoir du monsieur au manteau le prix de ses exploits. Ce singulier épisode dura à peine quelques minutes. Le monsieur, une fois certain du départ de Movillez, sortit de la taverne et vint reprendre sa faction le long du trottoir. A la tumultueuse anxiété qui l'avait agité depuis qu'il avait reconnu Movillez, avait succédé un sombre désespoir. Enfin, vers onze heures, la petite citadine, qui définitivement était le but des explorations du promeneur, reçut une femme voilée et partit au grand trot. Alors il vint s'arrêter à la porte du n° 17, laissa tomber les plis de son manteau et arracha ses lunettes vertes. Le comte de Marsanne, car c'était lui, demeura debout sur le seuil de la porte. A son étrange pâleur, à la sombre immobilité de ses traits, l'on eût pu le prendre pour une statue de pierre.

La citadine entrait à peine dans la rue Verte, que Vassigny parut à la porte du n° 17. A la vue du jeune homme, les yeux du comte étincelèrent, il étendit la main, et saisissant Vassigny par le bras :

— Monsieur de Vassigny, dit le comte, me fera-t-il l'honneur de m'accorder un instant d'entretien?

Don Juan, entraîné vers l'abîme par la statue du commandeur, ne peut avoir éprouvé un sentiment de terreur pareil à celui qui domina en cet instant Vassigny.

— Monsieur... monsieur, balbutia-t-il, je ne sais...

— Je vous demande un entretien, Monsieur, reprit le comte avec un calme sinistre; j'ai à vous parler de choses graves; nous serions mal à notre aise dans la rue, seriez-vous assez bon pour me conduire chez vous?

— Vraiment j'ignore ce que vous voulez dire...

— Je vous répète, monsieur de Vassigny, que j'ai à vous parler de choses graves qui ne doivent être entendues de personne! Veuillez donc me montrer le chemin.

— J'habite, comme vous le savez, la rue de Provence; je serai heureux de vous recevoir chez moi, dit Vassigny d'un ton contraint.

— Partons donc, reprit le comte.

Il y avait un accent si puissant dans la voix de Marsanne, que Vassigny se sentit dominé, et les deux hommes se dirigèrent vers la rue de Provence. Mais lorsqu'il arriva à la porte de la maison, l'émotion de Vassigny était à son comble, et en gravissant l'escalier, ses jambes fléchissaient sous lui.

Ils furent introduits dans un salon élégant par un domestique qui les laissa seuls.

Il y eut entre ces deux hommes un moment de terrible silence : Marsanne semblait avoir secoué son sombre désespoir; une résolution inflexible se lisait dans ses yeux. Vassigny, au contraire, semblait à bout de ses forces comme un condamné qui va entendre un arrêt de mort.

— Vous avez vu madame de Marsanne ce matin, dit le mari avec une étrange solennité.

— Madame de Marsanne!... Au nom du ciel, vous vous trompez! reprit Vassigny.

Mais l'accent de sa voix, l'égarement peint sur tous ses traits donnaient la plus entière confirmation aux paroles du comte.

— Vous avez vu madame de Marsanne ce matin, répéta le comte. Je vous sais assez galant homme, Monsieur, pour être sûr que vous êtes incapable de trahir le secret d'une femme. Mais votre parole ne saurait infirmer le témoignage de mes yeux.

— Eh bien! Monsieur, ma vie est à vous, prenez-la, dit Vassigny en levant vers le ciel un regard plein de rage et de désespoir.

Marsanne considéra quelque temps le jeune homme, puis il reprit après une pause :

— Écoutez-moi, monsieur de Vassigny, la loi m'autorisait à vous assassiner, mais ce n'est pas là la vengeance d'un gentilhomme. La loi m'autorisait encore à faire constater mon déshonneur par M. le commissaire de police, à vous traîner devant les tribunaux pour vous faire condamner à six mois de prison et à quelques milliers de francs de dommages et intérêts... Dérision!! mes instincts d'honneur ont dû repousser également ces cruels bénéfices de la loi. Un homme de cœur doit par lui-même tirer vengeance d'un outrage en se présentant poitrine nue devant son offenseur. Vous pensez ainsi, n'est-ce pas, monsieur?

— Vos témoins, votre heure, vos armes? interrompit Vassigny; car cet appel au sentiment du point d'honneur avait ranimé tout son courage.

— Patience, Monsieur, patience; le temps viendra où nous nous verrons face à face; mais l'heure du combat, du combat à mort, n'est point encore sonnée pour nous.

— J'attendrai vos ordres; d'aujourd'hui je suis prêt.

— Merci, Monsieur, je n'attendais pas moins de votre courage. Marsanne continua, après une pause : Monsieur, quelle que soit l'issue de ce duel, vous avez brisé ma vie, entassé sur tout le reste de mes jours le chagrin et l'amertume. Je vous sais homme de cœur et je vous crois capable de comprendre ce que je vais demander à votre loyauté. Hier,

Monsieur, quand j'ai eu conscience de mon déshonneur, ma première pensée fut une pensée de sang... Puis j'ai fait un retour sur moi-même, retour cruel et douloureux, car j'ai dû comprendre que si madame de Marsanne avait trahi ses devoirs, peut-être n'était-elle pas seule coupable... J'ai sondé les replis de mon cœur, et j'ai vu que cette femme, délaissée par son mari, avait du moins pour elle l'excuse du malheur et de l'abandon. J'ai pensé à mon pauvre enfant dont je ne dois pas flétrir la mère, et ma soif de vengeance a fléchi devant ces toutes-puissantes considérations. L'honneur veut, Monsieur, que vous ayez ma vie ou que j'aie la vôtre; mais il exige encore plus impérieusement que le motif de ce duel reste à jamais inconnu.

— Le premier motif venu peut nous servir de prétexte : une querelle au théâtre, au club, suffira pour motiver notre rencontre.

— Eh! Monsieur, reprit Marsanne, vous connaissez aussi bien que moi le monde, son avide curiosité : pouvez-vous croire qu'il se contente d'un prétexte frivole, et ne s'efforce pas, par de cruelles investigations, d'arriver jusqu'à nos secrets intimes? Non, Monsieur, aujourd'hui notre rencontre laisserait un champ trop vaste aux suppositions, il faut qu'elle soit préparée de longue main. J'ai tout pesé dans cette nuit cruelle : l'intérêt de ma vengeance, l'intérêt de mon honneur, l'intérêt d'une femme que j'aime encore.

En prononçant ces derniers mots, la voix du comte s'affaiblit, et une larme brûlante roula le long de sa joue.

— Vos vœux sont des ordres pour moi, dit Vassigny.

— Vous allez me donner votre parole d'honneur, reprit le comte, que dès ce moment vous ne reverrez plus madame de Marsanne. Puis, reprenant votre vie de jeune homme, vous afficherez dans le monde, dans les coulisses, quelque liaison qui détournera tous les soupçons, et nous

permettra d'arriver à une rencontre dont vous devez avoir autant besoin que moi.

Vassigny réfléchit quelques instants, puis il reprit avec fermeté :

— Monsieur le comte, je sais depuis longtemps que vous êtes un de ces hommes chez qui rien ne saurait faire taire l'instinct du point d'honneur, et du premier jour comme aujourd'hui j'ai fait le sacrifice de ma vie : c'est là mon devoir, mais il ne me prescrit rien autre chose. Si donc je souscris aux conditions que vous exigez de moi, je suis peut-être en droit de vous poser les miennes.

— Vous? dit Marsanne avec une fureur concentrée.

— Oui, moi, répéta Vassigny avec une indicible énergie ; mon honneur et mon cœur m'en font un impérieux devoir. Engagez-moi ici votre foi de gentilhomme que pour tous, même pour madame de Marsanne, la cause de notre rencontre restera un mystère impénétrable, et je souscris immédiatement à toutes vos conditions.

— Vous l'aimez donc bien !... dit le comte avec un rire amer.

— Assez pour sacrifier ma vie, mon honneur, mon amour même à son repos...

Le comte reprit, après quelques instants de silence, d'une voix solennelle :

— Vous faites votre devoir d'honnête homme, Monsieur, comme j'ai fait le mien ; je vous engage ici ma parole d'honneur que pour tous, même pour madame de Marsanne, la cause de notre rencontre restera un secret impénétrable.

— A votre jour, à votre heure, je serai prêt, dit Vassigny.

— Merci, Monsieur ! comptez sur ma parole comme je compte sur la vôtre ! Et, saluant de la main avec dignité son adversaire, Marsanne sortit de l'appartement.

Cette scène violente avait épuisé les forces de Vassigny; après le départ du comte, il se laissa tomber dans un fauteuil, prit sa tête à deux mains, et pleura à chaudes larmes comme un enfant.

V

UN PETIT SPECTACLE

La scène se passe six semaines environ après l'entrevue de Marsanne et de Vassigny.

Il est neuf heures; le premier acte de la troisième pièce vient de commencer au théâtre ***. Movillez se carre au premier rang de l'orchestre, dans la stalle nº 17. Au nº 15, un petit jeune homme qui n'a d'yeux que pour les attitudes triomphantes de son voisin. Au nº 19, un monsieur : genre méchant; paletot blanc, barbe rouge, strabisme exagéré, rotin plombé de la plus belle espèce entre les jambes.

MOVILLEZ, *au commandant d'Havrecourt, qui parcourt la rangée de stalles sur la pointe des pieds en distribuant mille excuses de droite et de gauche.*

Ah ! bravo ! voici enfin quelqu'un de connaissance. Vous allez vous mettre à côté de moi, d'Havrecourt.

D'HAVRECOURT.

D'autant plus volontiers que c'est ma place, le nº 19, n'est-ce pas? (*Au monsieur qui occupe le nº* 19.) Seriez-vous assez bon, Monsieur, pour me rendre ma stalle?

LE MONSIEUR, *avec humeur.*

Cette stalle n'est pas louée.

D'HAVRECOURT, *vivement.*

Je vous demande mille pardons, j'ai le coupon dans ma poche; il me semble que vous ne devriez pas mettre en doute mes paroles.

LE MONSIEUR.

Cette stalle n'est pas louée, il n'y a pas d'écriteau; j'y suis, j'y reste.

D'HAVRECOURT, *l'œil étincelant.*

Vous dites, monsieur?

LE MONSIEUR.

Je dis que cette stalle n'est pas louée et que je la garde.

D'HAVRECOURT, *hors de lui.*

Savez-vous bien, Monsieur, que je vais vous jeter sur la scène?

LE MONSIEUR, *avec une indifférence affectée.*

Ah! si vous le prenez sur ce ton-là, je n'y tiens pas à votre stalle, reprenez-la, votre stalle; il y en a d'autres que votre stalle.

D'HAVRECOURT, *toujours l'œil en feu.*

Je le prends sur le ton qui convient lorsqu'on a affaire à des malappris, entendez-vous bien?

LE MONSIEUR.

La voilà votre stalle.

(Il se lève et va s'asseoir avec un calme plein d'indifférence, dans une stalle vide.

Cette scène a excité un léger tumulte dans la salle, sans interrompre toutefois le cours de la représentation. Les lorgnettes se sont braquées sur le lieu de la dispute. Du milieu du parterre sont partis quelques-uns de ces sons aigres et perçants par lesquels on a coutume d'exciter les dogues au combat. Le calme renaît quand le commandant s'assied dans sa stalle.)

D'HAVRECOURT, *toujours en proie à une violente exaspération.*

Prodigieux!... prodigieux!... On n'a pas idée de cela;

pas idée. Après tout, il faut en prendre son parti; c'est une tuile qui vous tombe sur la tête. On n'est pas déshonoré pour cela. Ce qui me contrarie, c'est qu'on va m'accuser d'être ferrailleur, duelliste, spadassin, de rechercher les affaires. Dieu sait pourtant si je les évite !

MOVILLEZ, *jetant un regard plein de dédain sur le monsieur.*

Quant aux suites de votre querelle, nous n'avez rien à craindre ; ce monsieur n'a pas l'air de manger de la lame. Si vous attendez sa visite pour vous réveiller demain matin, vous pourrez dormir la grasse matinée, je vous en réponds.

D'HAVRECOURT, *vivement.*

Je ne l'entends pas ainsi. J'ai menacé, provoqué ce monsieur ; quoique je sois un homme de mœurs paisibles et ennemi de toute querelle, je sais que je lui dois une satisfaction, je la lui donnerai. Il a le choix des armes, entendez-vous bien, Movillez ; car service pour service, je compte sur vous pour m'assister dans cette affaire.

MOVILLEZ.

Ou je me connais bien mal en hommes, ou vous n'aurez pas besoin de mon aide.

D'HAVRECOURT, *s'exaspérant peu à peu.*

J'espère bien que si : il ferait beau voir que ce monsieur ne vînt pas me demander raison des paroles blessantes que je lui ai adressées ! Si je le croyais, voyez-vous, j'irais le souffleter comme un drôle, comme un polisson, comme un lâche de la dernière espèce.

MOVILLEZ.

Ah ! d'Havrecourt, vous avez une tête d'enfer, calmez-vous ; toutes vos paroles arrivent aux oreilles de ce monsieur.

D'HAVRECOURT.

Je l'espère parbleu bien.

MOVILLEZ.

Vraiment, vous êtes trop jeune ; vous prenez feu comme une capsule. Vous avez traité ce monsieur de malappris ; vous l'avez menacé de le jeter sur la scène. S'il se déclare content, il me semble que vous ne lui devez aucune espèce de satisfaction. Avez-vous besoin, mon Dieu ! de le combler d'égards ?

D'HAVRECOURT.

J'entends bien ; mais je l'ai insulté, il doit me demander raison.

MOVILLEZ, *accentuant ses paroles.*

Mais il ne vous demandera rien.

D'HAVRECOURT.

Alors que faire ! (*Après un instant de réflexion*) : Il me semble que vous pourriez bien dans l'entr'acte aller lui demander le nom de ses témoins. Je ne sortirais pas ainsi de mes habitudes d'homme paisible et ennemi de toute querelle.

MOVILLEZ.

Il croirait que lui je parle chinois, et me répondrait : Connais pas. Vous n'avez qu'une chose à faire : c'est d'attendre paisiblement les avances de votre adversaire. Je m'étonne qu'un homme comme vous ait pu avoir seulement la pensée d'agir d'une façon qui serait en dehors des principes les plus élémentaires du duel. En vérité, ce serait la première fois que l'on verrait l'offenseur aller provoquer l'offensé. Ah ! tenez, votre adversaire n'a pas dans cet instant des pensées de meurtre ou de carnage.

(Il montre au commandant le monsieur qui, aux plaisanteries du comique alors en scène, se laisse aller à un rire exhilarant.)

D'HAVRECOURT, *stupéfait.*

Il ose rire !... Voyez-vous, mon cher, je ne connais pas ces mœurs-là, je suis d'une autre époque non fossile ; aussi je me rendrai à vos conseils. Je consens donc à ce que vous

ne fassiez aucune démarche auprès de ce monsieur; mais je resterai ici jusqu'à la fin du spectacle, quoique j'aie un rendez-vous au club. Je ne veux pas que ce monsieur ait grand chemin à faire, s'il désirait par hasard me parler.

MOVILLEZ, *saluant de la main Vassigny, qui vient de prendre place dans l'avant-scène du rez-de-chaussée.*

Ah! voilà enfin Gaston; j'étais aussi inquiet sur son sort. Comment diable est-il possible, me disais-je, que Francine joue et que Vassigny ne soit pas là? En vérité, ce serait la première fois. Vous savez sa naïveté d'hier soir; je lui demandais combien de fois il avait vu le vaudeville des *Deux Frères*. Il m'a répondu modestement : « Trente fois. » C'est aujourd'hui la 31e représentation. Ah! celui-là se nourrit des bons auteurs et cultive la saine littérature.

D'HAVRECOURT.

Comprenez-vous un mot à cette passion subite? On dit que le pauvre Vassigny est amoureux fou de cette drôlesse.

MOVILLEZ.

Ah! voilà ce que j'appelle un amour bien placé, un amour qui doit être payé d'un tendre retour. Une ravissante créature, sans contredit; mais pas ça de bons sentiments. Assez laide pour qu'on la dise spirituelle; n'aimant qu'une chose, l'argent; du reste, une charmante fille que j'apprécie beaucoup, vu ses mauvais instincts.

D'HAVRECOURT, *d'un ton sérieux.*

Vous expliquez-vous ces étranges bizarreries du cœur humain? Voilà Vassigny, un joli garçon, bien posé, brave, spirituel, tranchons le mot, un homme vraiment à *la mode*. Quoique sa discrétion soit extrême, l'on n'est pas sans savoir que ses succès dans le monde ont été nombreux, et justifiés, je le répète, par son mérite et sa discrétion. Eh bien! au lieu de chercher quelque amour digne

de lui, quelque femme qui le vaille ; voilà mon gaillard qui s'énamoure, de qui ? d'une mauvaise saltimbanque qui n'est ni jolie, ni bonne fille, qui n'a ni beauté, ni cœur, et qui, j'en suis sûr, le mène à la baguette, car il en est amoureux fou.

MOVILLEZ.

Dites enragé, et vous serez encore loin de la vérité, car il n'y a pas de mot dans la langue pour peindre le crétinisme absolu de notre ami ; c'est-à-dire qu'il est d'un tendre, d'un conjugal, d'un pot-au-feu dont rien n'approche. Héro avec Léandre, Pétrarque avec Laure, n'étaient que des amants à la glace si on les compare à Vassigny avec Francine. Ah ! elle lui fera manger des guinées ! Le premier mois un salon rococo, deux chevaux et un brougham, rien que cela ! Nous en verrons de belles ! Et puis de ces petits soins, de ces attentions délicates qui sentent le trumeau, l'amour patriarcal, les premières émotions d'un cœur de quinze ans ! Il lui fait répéter ses rôles !!! (*D'un ton très-fat.*) Oh ! c'est à crever de rire quand elle vous raconte ses prodigieuses naïvetés, et elle ne s'en fait pas faute avec ses vieux amis.

D'HAVRECOURT, *d'une voix émue.*

Non, je n'ai pas le courage de rire d'un pareil cynisme. Il me semble qu'un cœur de femme, quelque corrompu qu'il soit, devrait avoir pitié d'un amour aussi ardent. Penser que le pauvre Vassigny, une nature si généreuse, en est arrivé, et cela en un mois, à un tel degré d'abrutissement qu'il ne sente à quelle goule implacable il sacrifie, je ne dis pas son or, mais les plus purs instincts de son cœur ! vrai, cela me navre de chagrin. Voyez-vous, si elle se permettait devant moi la moindre plaisanterie sur Vassigny, je jure Dieu que je la souffletterais. Au reste, mon jeune ami, que cela vous prouve deux choses : la première, c'est qu'un homme quel qu'il soit, n'est jamais à l'abri d'une

honteuse passion; la seconde, c'est que nous n'aimons les femmes qu'en raison des mauvais traitements qu'elles nous font subir. Tristes vérités auxquelles je ne voulais pas croire quand j'avais votre âge.

MOVILLEZ, *avec mignardise.*

Ah! voilà l'adorée, la reine, la dulcinée de Vassigny.

(Cette saillie est motivée par l'entrée de mademoiselle Francine, l'une de ces actrices sans talent qui ne voient dans la scène qu'une sorte de montre très-favorable à leur industrie. Mademoiselle Francine a passé les vingt ans; elle est maigre, osseuse et pointue. Son nez poignarde le ciel, sa voix est aigre et criarde. Le blanc de perle ruisselle sur ses bras et sur son cou; ses yeux, assez beaux, prennent un nouvel éclat de deux couches de fard plaquées sur ses joues. Dans son costume, mademoiselle Francine a profité du bénéfice de la couleur locale, la scène se passant dans le Tyrol, pour avoir un jupon aussi court, et montrer autant de jambe que la censure peut le permettre. Quoiqu'elle joue le rôle d'une servante d'auberge pauvre et orpheline, l'on peut voir à ses oreilles deux magnifiques boutons de diamant. Son jeu est au-dessous du mauvais.)

MOVILLEZ.

Suivez-moi un peu les faits et gestes de Vassigny. Voyez, il ne perd pas un mot, pas une syllabe, pas un geste : sa figure rayonne de bonheur! Voyez, son œil brille, sa bouche sourit. Il y a tout un chapitre de Sand dans son jeu muet. Oh! c'est bien là un amour irrésistible, une passion dévorante, allumée au feu de l'enfer. O Vassigny, tu es beau, tu es très-beau, tu es antique! je te vote une couronne murale! Je veux que l'on te coule en bronze, paladin, Amadis, Renaud de Montauban!

D'HAVRECOURT.

Remarquez-vous comme moi que, depuis son entrée en scène, elle n'a pas jeté un coup-d'œil sur Vassigny?

MOVILLEZ.

C'est ma foi vrai; elle regarde avec une persistance unique dans la salle, aux premières, vers la loge où se

trouve Marsanne avec sa femme. Il y aura sans doute par là le petit jeune homme blond, l'Arthur, comme disent les *Nouvelles à la main*.

D'HAVRECOURT, *avec un étonnement stupide.*

Dites-moi, je vous prie, quel philtre, cette femme possède, quel sort elle a jeté sur Vassigny! Qu'a-t-elle, grands Dieux! pour plaire?

MOVILLEZ, *ironiquement.*

Vous êtes injuste, d'Havrecourt; voyez un peu ses jambes: l'hyperbole géométrique. Oh! Francine, « L'art est bien fait pour toi; tu en as grand besoin! » Le vers n'y est pas, mais c'est égal. Et puis quelle puissance dramatique, quelle intelligence théâtrale! Voyez, au moment le plus pathétique, elle est calme, impassible: le jeu de l'oie non renouvelé des Grecs. Ah! parbleu, Vassigny fait bien les choses; voilà des joyaux que je ne connaissais pas à Francine, des boutons de diamant de la plus belle eau, rien que cela! Allons, allons, nous avons fait ce matin une visite à Janisset qui nous coûte quelque chose comme mille écus.

D'HAVRECOURT.

Tant que cela?

MOVILLEZ.

Assurément.

D'HAVRECOURT.

Mais où va-t-il, ce malheureux jeune homme? Dans quel abîme s'enfonce-t-il de gaieté de cœur? Cette femme est son démon fatal! Depuis qu'il est tombé amoureux d'elle, il joue un jeu d'enfer, sans doute pour suffire à ses prodigalités, et son malheur est sans exemple. Ce qui est singulier, c'est que ce soit Marsanne qui lui gagne presque tout son argent. Je suis certain que Marsanne est en bénéfice en ce moment, de plus de deux mille louis. Hier au soir encore, ils ont fait une partie énorme. Quand je me suis

retiré, Vassigny était en perte de près de cinq cents louis. Aussi jamais je n'ai vu un homme dans un pareil état d'agitation ; et vraiment il a dit à Marsanne des choses que ce dernier a été bien bon de supporter. Après cela, il faut bien être indulgent pour ce malheureux garçon. Depuis un mois, il est méconnaissable, son humeur s'est aigrie. Je ne sais si je me fais illusion sur son compte ; mais il me semble qu'il est vieilli de dix ans. Ah ! voici la fin de l'acte... Ah çà ! Movillez, je compte sur vous, si ce monsieur demande la moindre satisfaction. Mais pas de fariboles, pas de rétractation. Je n'ai jamais joué ce jeu-là, et quoique je sois un homme paisible, ennemi de toute querelle, je ne commencerai pas à mon âge.

(La toile tombe, les spectateurs se lèvent. Le monsieur traverse la rangée de stalles, et ne répond au regard provoquant de d'Havrecourt que par un doucereux : « Mille pardons ! » Movillez regarde son voisin d'un air triomphant. Le commandant lui répond en haussant les épaules de la manière la plus significative.)

MOVILLEZ.

Décidément vous n'avez pas besoin de moi ; je vais alors profiter de l'entr'acte pour rendre mes devoirs à madame de Marsanne.

(Il sort. Le commandant demeure à sa place, stupéfait, confondu, comme un mathématicien auquel on aurait montré l'intersection de deux lignes parallèles.

La loge des premières de face n° 17. Madame de Marsanne et lady Emilia occupent le devant de la loge. Dans le fond, Marsanne et Kersent. Lady Emilia est radieuse de grâces et de beauté. La figure de madame de Marsanne est triste et abattue : les plus grosses bouffonneries du comique n'ont pu dérider ses traits. Elle est vêtue d'une robe de crêpe noir ; sa coiffure en bandeau fait encore mieux ressortir la pâleur effrayante de son visage. En un mois, des rides profondes ont sillonné ce front si pur. Depuis l'entrée de Vassigny dans l'avant-scène, son regard s'est attaché obstinément sur lui, et ne l'a pas quitté un instant. Ce jeu muet n'échappe point à Marsanne qui, contre ses habi-

tudes somnolentes, ne ferme pas l'œil un instant. De temps à autre, à la vue d'un si prodigieux changement qui atteste une incurable maladie du cœur, la figure de Marsanne revêt une sombre expression où la pitié le dispute à la fureur. Lady Emilia, tout attentive à la pièce, ne remarque point cette pantomime expressive. Quant à Kersent, il n'accorde pas la moindre attention, soit à la pièce, soit à ses compagnons, et se préoccupe exclusivement de mettre à sec un vaste sac de marrons glacés et de fruits confits; travail herculéen qui touche à son terme.)

KERSENT, *présentant le sac à madame de Marsanne et à lady Emilia.*

Ce sont les derniers, je vous en préviens : une fois que j'ai touché aux bonbons, je ne puis plus m'arrêter. C'est le symptôme caractéristique d'une gastrite, je le sais bien! Je périrai par l'estomac, comme tous les grands hommes; c'est ce qui me console.

LADY EMILIA.

Vraiment, monsieur de Kersent, l'on ne croirait pas que vous soyez menacé d'une si grave maladie, si vous ne le disiez vous-même.

KERSENT, *d'un ton goguenard.*

Oui, j'ai l'apparence de la santé; je suis rond, frais, un bel homme des bois, mais mon estomac est dans un pitoyable état : je ne m'en tire que par le régime le plus sévère.

LADY EMILIA, *souriant.*

Oh! votre régime n'a rien de bien effrayant; et à dîner, soit dit entre nous, vous avez mangé de fort bon appétit

KERSENT, *avec un regret mélancolique.*

Ah! Madame, si vous m'aviez vu autrefois, quand j'étais jeune, vous pourriez comprendre que je me trouve bien bas! Je commence à croire que je n'arriverai point à cent sept ans, comme j'en ai toujours eu l'espérance... Mais que pensez-vous de la pièce?

LADY EMILIA.

Ni bien ni mal. J'espérais seulement que le spectacle serait plus gai. Toutes ces pièces sont d'un larmoyant, d'un pathétique! Notre Shakspeare n'est pas plus sombre. J'avais tant entendu vanter la bonne gaieté des vaudevilles français, que j'espérais mieux.

KERSENT.

Je le crois sans peine. (*A madame de Marsanne.*) Est-ce que vous souffrez, ma cousine? vous êtes bien pâle!

MADAME DE MARSANNE.

Non, seulement la chaleur me fatigue un peu, mais ce n'est rien.

MARSANNE, *avec intérêt.*

Vous savez, ma chère amie, que quand vous voudrez partir, je suis à vos ordres; lady Emilia nous excusera.

(La porte de la loge s'ouvre. Movillez paraît à la porte, salue madame de Marsanne et lady Emilia, donne de cordiales poignées de main à Marsanne et à Kersent.)

MARSANNE, *à Movillez.*

Je vous fais place.

(Il sort. Movillez s'assied sur la chaise que le départ du comte laisse inoccupée.)

LADY EMILIA.

Vous êtes bien aimable d'être venu nous dire un petit bonsoir, d'autant plus que j'ai un service à vous demander. M. de Kersent est un grand chasseur, sans doute, mais toute sa science a échoué, je dois le dire... il y a peut-être mis une grande discrétion. Comment se nomme l'actrice qui joue le rôle de la servante d'auberge?

MOVILLEZ.

Mademoiselle Francine : et vous avez, sans doute, Madame, admiré son prodigieux talent; talent qui, sans marcher sur les traces de mademoiselle Mars ou de ma-

demoiselle Rachel, n'en est pas moins digne d'être apprécié.

LADY EMILIA.

Pas trop! Maintenant, n'est-ce pas cette demoiselle que j'ai rencontrée ce matin aux Champs-Élysées, dans un brougham vert attelé de deux chevaux gris?

MOVILLEZ.

Tel est précisément son équipage.

LADY EMILIA.

M. de Vassigny est bien empressé auprès de cette demoiselle, car ce matin il s'est promené à cheval à la portière de sa voiture pendant plus d'une heure.

MOVILLEZ.

En effet. (*Avec un ton et des yeux significatifs.*) Je ne suis discret que pour les choses qui en valent la peine. Au reste, la liaison de Vassigny est connue de tout Paris, et il s'en fait gloire. Vous pouvez le voir à l'avant-scène de droite : ah! il ne se cache pas; il a le courage de son opinion! Si vous étiez comme moi à l'orchestre, vous pourriez l'entendre trépigner, applaudir, comme dix Romains. Vrai! il croit au talent dramatique de mademoiselle Francine... Ah! il est bien malade!

LADY EMILIA.

Monsieur de Kersent, je vous en veux beaucoup de votre excessive discrétion.

KERSENT.

Ma foi, Madame, je n'aime pas à tourner mes amis en ridicule : quand ils ont des infirmités, je les cache.

MOVILLEZ.

Sentence digne d'Oreste parlant de Pylade; mais telle n'est pas ma maxime. Je trouve les occasions de rire trop rares pour les repousser volontairement quand j'en rencontre par hasard. Et puis cette passion est quelque chose de si fantasmagorique, cela dépasse tellement les bornes

du possible, qu'il n'y a pas d'amitié qui tienne, l'on doit en rire. L'on dit tout haut au club qu'il lui propose son nom, sa fortune et sa main, comme l'on dit à l'Opéra-Comique.

KERSENT, *l'interrompant avec impatience.*

Dites-nous donc ce qui s'est passé à l'orchestre? Il nous a semblé que d'Havrecourt échangeait quelques mots assez vifs avec un monsieur.

MOVILLEZ.

Oui, d'Havrecourt s'est emporté comme à son ordinaire contre une espèce qui s'était mise à sa place; mais l'affaire n'aura pas de suite fâcheuses, au grand regret du commandant. Savez-vous bien qu'avec son caractère paisible et ennemi de toute querelle, comme il le dit sans rire, il fera une vilaine fin? La justice ne plaisante plus avec les duellistes. Pour moi, quand je rencontre d'Havrecourt, je frémis de tous mes membres, je me sens sur le chemin de la cour d'assises, car il me témoigne une désastreuse confiance. C'est à son intention que j'ai acheté ce porte-cartes de visites, pour ne pas être pris au dépourvu.

(Il frappe avec affectation sur la poche de son gilet d'où ressort un petit portefeuille de platine niellé.)

LADY EMILIA.

Faites-moi voir, je vous prie, ce charmant étui, (*A madame de Marsanne, en lui montrant un portefeuille d'assez mauvais goût que Movillez vient de lui remettre :*) Regardez, ma chère amie, quel joli porte-cartes : en vérité, c'est trop élégant pour un homme.

(Madame de Marsanne a écouté sans mot dire toute cette conversation; mais chaque plaisanterie de Movillez sur Vassigny a pénétré dans son cœur comme un coup de poignard, et il lui a fallu rassembler toutes ses forces pour empêcher ses yeux de fondre en larmes.)

MADAME DE MARSANNE.

Charmant, en vérité... (*Après une pause, à Kersent :*)

Ce n'est pas vous, mon pauvre cousin, qui pousseriez à ce point la recherche; je crois même que si vous n'avez pas d'étui, vous n'avez pas non plus de cartes de visite.

KERSENT.

En êtes-vous bien certaine?

MADAME DE MARSANNE.

Je le parierais presque.

KERSENT.

Prenez garde, vous n'êtes point heureuse en paris avec moi. Comment nommez-vous cela et ceci? (*Il tire de sa poche un petit étui de Spa fort simple qu'il remet à sa cousine.*) Sans être aussi riche que celui de Movillez qui est un lion, et moi je ne suis qu'un chasseur, remarquez-le bien, mon étui n'est pas toutefois dénué d'élégance. C'est une acquisition que j'ai faite à la vente au profit des Polonais. Oh! une très-bonne affaire, il m'a coûté un louis, et je suis certain qu'il vaut bien vingt sous. (*Avec une gravité affectée.*) Vraiment, ma belle cousine, je finirai par me fâcher de vos moqueries : j'ai beau faire des efforts surhumains pour me donner à vos yeux un vernis d'élégance, vous ne me tenez compte de rien. Je suis toujours pour vous un rustique de la dernière espèce, un vrai sanglier; c'est aussi par trop injuste.

(Madame de Marsanne n'écoute qu'imparfaitement cette boutade; elle examine le portefeuille et les cartes de visite avec une singulière curiosité. Lorsqu'elle le rend à Kersent, sa main tremble, et une vive rougeur colore son front, comme si elle venait de commettre une mauvaise action. En cet instant, les musiciens rentrent dans l'orchestre, l'ouverture commence; Movillez se lève et sort de la loge après avoir remercié madame de Marsanne de son hospitalité. Marsanne revient occuper sa place au bout de quelques instants.

L'avant-scène A. La quatrième pièce vient de commencer; Vassigny et mademoiselle Francine occupent le devant de la loge. La figure de Vassigny est profondément altérée; le commandant d'Havrecourt n'a nullement exagéré la vérité en disant qu'en un mois il avait vieilli de



dix ans. Mademoiselle Francine parle haut, rit aux éclats, s'agite tumultueusement sur sa chaise. L'on voit sur ses joues des restes de blanc et de fard. Ses cheveux noirs sont en désordre. Elle est enveloppée dans un magnifique cachemire des Indes, retenu à la poitrine par une broche d'or émaillé figurant une couronne ducale.)

MADEMOISELLE FRANCINE, *avec volubilité.*

Ah mon Dieu ! mon bon, que je suis fatiguée ! J'ai cru que je ne pourrais pas aller jusqu'à la fin. C'est qu'aussi mon rôle est si difficile, je suis obligée de mettre tant d'âme ! Et puis ma romance en *si* est trop haute, je prierai le chef d'orchestre de la mettre en *fa*. Il me semble, sans me vanter, que j'ai dit avec une certaine chaleur ma grande scène de sentiment. L'on m'a fait mille compliments dans les coulisses, où l'on disait tout haut que j'avais eu un prodigieux succès dans la salle. Pour moi je n'en sais rien ; car quand je suis en scène je m'occupe pas mal des spectateurs ! je suis tout à mon rôle, à mon art : j'aime tant mon art, moi ! Il me semble que vous auriez bien pu me jeter un bouquet à la fin de la pièce, cela fait très-bien : lord Glivord n'y manquait jamais. Mais il m'aimait vraiment, celui-là ! En voilà un qui avait pour moi des soins, des attentions : vous, vous ne pensez à rien, vous n'êtes ici que par vanité.

VASSIGNY, *avec une singulière expression de froideur et de mépris.*

Assurément, c'est pour me poser, n'est-ce pas ?

MADEMOISELLE FRANCINE, *piquée.*

Oui... oui, mon cher ; ne faites donc pas tant le dédaigneux ; ces grands airs-là ne vous vont pas. Je suis une artiste... j'ai une position dramatique, j'ai du talent ; je n'ai besoin de personne pour vivre, j'ai mon art ! Mon directeur est enchanté de moi ; il va encore me donner un rôle ; j'ai pour demain lecture d'une pièce dont le principal rôle m'est destiné ; une pièce en poudre et en

robe à queue; et la poudre me va un peu bien! J'aurai quatre toilettes : une tenue d'amazone, un déshabillé du matin, une toilette de ville et, au troisième acte, un grand costume de cour dans lequel je pourrai mettre tous mes diamants. Ce n'est pas Clara à qui l'on donnerait un rôle de cette importance et de cette nature. Ces rôles-là ne sont pas dans ses moyens; elle est si mal élevée, si commune! Moi, au contraire, les rôles de grande dame me vont à ravir. M. Busard le vaudevilliste, qui s'y connaît, me le disait encore ce soir; même il m'engageait à travailler pour la Comédie-Française. Il prétend que je réussirais à merveille en jouant Célimène, dans *Pourceaugnac*, ou Mascarille, des *Précieuses*. Ce n'est pas à Clara que l'on adresserait de pareils conseils! Cette pauvre Clara, en voilà une qui baisse, qui est pannée... très-pannée. Il n'y a plus qu'un cheval à sa voiture, et quel cheval! un esquelette! Ah! nous avons-t-y ri, nous avons-t-y ri tout à l'heure dans les coulisses, quand le grand Charlet, qui a de l'esprit gros comme lui, s'est mis à quatre pattes et a imité l'allure du cheval de Clara! Tout le monde crevait de rire, et Clara bisquait, bisquait, qu'elle en était verte.

(La porte s'ouvre; le jeune Movillez entre dans l'avant-scène. A son aspect, la figure de Vassigny, de sombre qu'elle était, devient radieuse. Movillez serre la main de Vassigny et de mademoiselle Francine, et s'installe dans sa loge.)

VASSIGNY.

Soyez le bienvenu, Movillez. Vous venez sans doute faire vos compliments à Francine? Comme elle a joué, hein!

MOVILLEZ, *avec un sang-froid ironique.*

On n'a jamais joué comme cela! Ah! je lui adresse de bien sincères remercîments; elle m'a fait passer une heure délicieuse.

MADEMOISELLE FRANCINE.

Vous vous battriez pour moi!

VASSIGNY.

Et sans hésiter. Ne suis-je pas prêt à sacrifier pour vous tout ce que je possède? ma fortune, mon sang, ma vie!

(Mademoiselle Francine considère Vassigny avec des yeux pleins d'étonnement et de plaisir. Movillez appuie fortement son mouchoir sur sa bouche pour ne point succomber à une violente envie de rire. Enfin ne pouvant se maîtriser, il adresse quelques mots d'adieu à Vassigny et à mademoiselle Francine, et vient éclater d'un fou rire dans le corridor.

Le spectacle touche à sa fin. Quelques spectateurs, pour éviter la foule, ont déjà quitté leurs places. Le commandant d'Havrecourt et Movillez allument leurs cigares sous le péristyle du théâtre.)

D'HAVRECOURT, *à Movillez.*

Qu'êtes-vous donc devenu pendant la dernière pièce?

MOVILLEZ.

J'ai été faire une étude psychologique, visiter ce pauvre Vassigny. Oh! vous n'avez pas idée d'une pareille décrépitude de l'intelligence! Il dit que pour la première fois de sa vie son cœur a été compris. Comprenez-vous!!! hein... non! non! ma parole d'honneur, je suis incapable d'inventer de pareilles énormités; et puis il m'a proposé d'aller souvent dîner chez Francine pour faire de la musique le soir, des trios!!! des duos, passe encore : enfin il est résolu de se battre avec tous les critiques qui ne reconnaîtront pas à Francine un rare talent. (*Chantonnant.*) *Requiescat in pace.*

D'HAVRECOURT.

Il aura fort à faire.

MOVILLEZ.

Je le crois bien... Ah! on en voit au Jardin des Plantes, on en met dans l'alcool qui sont moins curieux dans leur

genre que Vassigny dans le sien. Tenez, voilà les deux colombes qui s'envolent vers leur nid.

(En effet, Vassigny sort à grands pas du théâtre, donnant le bras à mademoiselle Francine. La sortie de ce couple n'échappe point aux regard de madame de Marsanne, qui attend l'arrivée de sa voiture en compagnie de son mari, de lady Emilia et de Kersent. A cette vue, un tremblement nerveux parcourt tout son être, et Kersent, qui lui donne le bras, ressent le tressaillement convulsif dont elle est agitée.)

KERSENT, *à madame de Marsanne.*

Bon Dieu! qu'avez-vous, ma cousine? Vous tremblez comme une feuille?

MADAME DE MARSANNE, *d'une voix affaiblie.*

Il faisait si chaud dans cette salle, et maintenant je ressens un froid mortel.

KERSENT.

Voici la voiture, partons vite, couvrez-vous bien.

(Il entraîne la comtesse vers la voiture, mais elle se soutient à peine, et à plusieurs reprises s'appuie sur le bras de Kersent pour ne pas tomber. Lorsque madame de Marsanne a pris place dans la voiture, à la voir muette, immobile, la figure décomposée, on dirait qu'un coup mortel a traversé son cœur.)

VI

UN HOMME SANS CŒUR

Le lendemain de cette représentation, le valet de chambre de Vassigny lui apporta à son réveil une carte de Kersent, qu'un commissionnaire avait remise de grand matin chez son portier. Sur cette carte les mots suivants étaient tracés au crayon :

« J'ai un service important à te demander; sois chez moi demain avant neuf heures. »

Aussitôt qu'il eut pris connaissance de cette missive, Vassigny s'habilla en toute hâte et courut chez son ami, fort inquiet sur la nature du service que ce dernier allait réclamer de son amitié. Kersent était trop connu pour la pureté virginale de ses mœurs, pour que Vassigny pût admettre la supposition de quelque intrigue amoureuse. Aussi lorsqu'il entra dans la demeure de son ami, le jeune homme était-il persuadé que Kersent venait réclamer son entremise dans quelque affaire d'honneur. Ce ne fut donc pas sans un profond étonnement que Vassigny apprit du domestique de Kersent que son maître dormait encore. —

N'importe, j'ai à lui parler, je le réveillerai bien, dit Vassigny au domestique de son ami, un vieux serviteur de confiance, grognon et fidèle, qui dut se rendre à ces paroles, et ouvrir à l'arrivant le sanctuaire où reposait son maître.

Kersent était plongé dans un profond sommeil, lorsque Vassigny entra dans sa chambre. Le classique bonnet de coton coiffait sa tête et ne laissait passer que l'extrémité de son nez. La vue de ce sommeil de juste, sans craintes et sans remords, rassura un peu Vassigny; toutefois il s'assit sur le bord du lit et en tira doucement les draps. A cette légère secousse, Kersent ouvrit les yeux, étendit les bras, et croyant parler à son fidèle serviteur :

— Tu ne peux donc pas me laisser dormir, exécrable vieillard? tu n'en feras donc jamais qu'à ta tête? Qui est-ce qui t'a prié de me réveiller?

— C'est M. le vicomte de Vassigny qui désire parler à monsieur le baron, répondit le vieux domestique en jetant un regard courroucé sur Vassigny, à qui il était redevable de cette mercuriale.

— Fais-le entrer, et va-t'en au diable!

— C'est déjà fait, interrompit Vassigny. Allons, il paraît que le sommeil a fait germer des idées plus sages dans ta folle cervelle, ou que tu n'as rien de bien important à me demander?

— Bonjour... mon ami, bonjour, dit Kersent en bâillant prodigieusement. Dieu me damne si je t'attendais!

— Tu devais bien penser qu'à peine éveillé je serais chez toi. Voyons, cónte-moi ton affaire; c'est sans doute une querelle pour quelque niaiserie? Quel est ton adversaire? As-tu le choix des armes?

A ces paroles, Kersent fixa sur son ami des yeux stupides d'étonnement, puis il reprit :

— Tu me demandes quel est mon adversaire, si j'ai le

choix des armes! Est-ce que tu serais somnambule, ou bien, par hasard, est-ce que je dors encore? Un instant... que j'aie repris tous mes esprits.

Il sauta légèrement à bas de son lit, enfila un pantalon à pieds et une vieille redingote faisant fonction de robe de chambre, et poursuivit :

— Je suis bien réveillé... aussi à jeun que possible, car je n'ai pas même pris le coup du matin... Tu dis donc que je me bats ce matin? J'aurai eu hier soir quelque dispute. J'étais tellement triste en sortant du spectacle, que, pour m'égayer un peu, j'ai dû sacrifier à Bacchus; quelque homme de sang-froid m'aura probablement cherché querelle... Voyons, narre-moi la chose.

— Je n'en sais pas le premier mot.

— Alors décidément tu es somnambule : je te consulterai pour ma gastrite.

— Ne jouons pas aux charades; rappelle tes esprits : souviens-toi du mot que tu m'as écrit hier soir sur une de tes cartes, et qui a été remis ce matin à la pointe du jour chez mon portier.

— Je t'ai écrit un mot hier soir sur une de mes cartes? ah! parbleu! je serais curieux de le voir; ce doit être un précieux morceau de calligraphie!

— Parbleu! je peux facilement convaincre ton incrédulité, dit Vassigny : tiens, regarde!

Et tirant de sa poche la carte qui avait été remise à son domicile, il la tendit à son ami.

Kersent considéra quelque temps le morceau de carton, relut à plusieurs reprises la phrase qui y avait été tracée, puis il reprit :

— C'est bien une de mes cartes, mais ce n'est pas là mon écriture. Je n'ai jamais écrit aussi lisiblement de ma vie, tu le sais parbleu bien. C'est quelque aimable tour que l'on aura voulu nous jouer. Oh! c'est très-drôle! Celui qui

en a eu l'idée est un être bien spirituel! il ne vivra pas!

— J'aime autant que ce soit une plaisanterie; car j'étais inquiet de te savoir engagé dans quelque mauvaise affaire.

— Puisque nous sommes seuls, je profiterai de ta visite pour te faire un peu de morale; cela me va d'autant mieux que tu t'es exercé plusieurs fois dans ce genre à mes dépens. Je me souviens d'un certain sermon en trois points, *de ebrietate*, que tu m'adressas il n'y a pas six mois; je vais te rendre la monnaie de ta pièce, *de amore*. Qu'est-ce que cela signifie?... Toi, un homme de trente ans, un joli cavalier, spirituel et bien tourné, tu vas filer le parfait amour avec mademoiselle Francine?

— Oui, j'aime cette femme avec passion, dit Gaston, et sa figure revêtit une expression sinistre.

— Parole d'honneur! tu me glaces. Tiens, tu as un air étrange. Je ne crois pas aux passions fatales, et pourtant il me semble que dans ce moment-ci, je viens de voir dans ton cœur un abîme de malheur et de tristesse. Vois-tu bien, depuis six semaines tu n'es plus le même : ton front est sombre et soucieux; quand tu ris, ton rire même est forcé; qu'as-tu donc, mon pauvre ami? Ouvre-moi ton cœur.

— Mais je n'ai rien. Mon bonheur est parfait : j'aime et je suis aimé, reprit Vassigny avec un accent fatal, inexprimable.

— Écoute, Gaston, je te connais depuis longtemps; aussi vrai que je m'appelle Kersent, ta bouche en ce moment n'exprime pas le sentiment de ton cœur. Je ne te demande pas ton secret; mais si jamais tu as un ami à mettre à l'épreuve, souviens-toi de Kersent.

— Oui, oui, mon pauvre vieux, je t'apprécie autant que tu le mérites, reprit Vassigny avec une douloureuse émotion.

— Maintenant je n'ajouterai plus qu'un mot : crétinise-

toi à plaisir, mon brave ami; fais du pot-au-feu, du conjugal, tant qu'il te plaira. La vie est courte, il faut la passer à sa guise; c'est là ma philosophie, c'est la bonne. Mais méfie-toi du jeu, je t'en supplie : on dit que depuis un mois tu perds un argent fou.

— J'ai eu beaucoup de malheur, il est vrai, mais la chance tournera.

En cet instant le domestique de Kersent entra d'un air effaré, et annonça qu'une dame voilée demandait à parler au vicomte de Vassigny.

— Une Ariane qui poursuit son infidèle jusque chez ses amis, voilà de la passion ou je ne m'y connais pas, dit Kersent avec une franche gaieté. Mais tu me perds, malheureux! jamais femme n'avait souillé cette demeure virginale; que dira mon portier? Allons, sois galant, ne fais pas attendre la beauté, je reste ici. Quant à toi, vieillard, ajouta Kersent apostrophant son domestique avec un geste de sultan, tu es muet et aveugle.

Gaston, le front pensif et chargé de soucis, quitta la chambre de son ami, et gagna le salon où la dame voilée l'attendait. Mais lorsqu'il parut sur le seuil de la porte, une vive rougeur colora ses traits; il avait reconnu madame de Marsanne.

C'était en effet la comtesse qui, au mépris des convenances, la tête égarée par une folle douleur, avait attiré Vassigny à ce rendez-vous. L'aspect de la jeune femme était quelque chose de profondément triste. Tant de douleurs se lisaient sur ses traits décolorés, dans ses yeux rougis, que Vassigny sentit son courage l'abandonner, et fit un mouvement comme pour battre en retraite. Ce mouvement n'échappa point à madame de Marsanne, car elle lui dit avec une émotion qu'elle s'efforçait en vain de dominer :

— Ne craignez rien, Monsieur, je serai calme, l'entrevue

que vous m'avez réduite à vous imposer, n'a rien qui doive vous effrayer, je suis résignée à mon sort, à l'abandon, et ne reviendrai pas sur les procédés cruels dont vous avez payé mon tendre amour... Mes lettres restées sans réponse, mes visites impitoyablement repoussées!! non content de briser mon cœur, vous avez insulté à ma dignité de femme!!... Je n'attendais pas cela de vous; mais soyez satisfait, Monsieur, cette conduite indigne d'un galant homme m'a guérie à jamais d'une folle passion... J'ai souffert... j'ai bien souffert, mon Dieu! mais aujourd'hui je suis résignée et saurai entendre mon arrêt sortir de votre bouche.

La comtesse avait trop présumé de ses forces, car, saisie d'un tremblement nerveux, elle s'arrêta presque suffoquée. Cette douleur amère arriva, semblable à une lame acérée, jusqu'au fond du cœur de Vassigny. Il s'avança tristement vers la comtesse, et, les yeux attachés à la terre, comme s'il n'eût point osé la regarder, lui répondit :

— Pour vous, pour vous, Madame, calmez-vous, je vous en supplie.

— Que vous ai-je fait, Gaston, interrompit la comtesse, avec une effusion de douleur qu'elle ne put maîtriser, que vous ai-je fait pour que vous ayez pris plaisir à déchirer mon âme? En quoi ai-je mérité les odieux traitements dont vous avez usé envers moi?... Sans une lettre, sans un mot, sans une excuse quelconque, un prétexte imaginable, vous cessez de me voir! Et non-seulement cela!... Pour qui m'avez-vous abandonnée? Pour qui m'avez-vous trahie?... Tout ce que l'âme d'une femme renferme de tendresse, ne vous l'avais-je pas donné cependant? Votre amour n'était-il pas le seul dieu qu'adorât mon cœur? Et cette passion ardente, ma vie, n'a recueilli qu'abandon et dédain. O Gaston, vous ne m'avez jamais connue, ou vous ne m'eussiez pas traitée ainsi! Eussiez-vous vu ce que j'ai

souffert depuis deux mois, votre conduite vous eût fait horreur, car dans l'enfer on ne souffre pas ainsi.

— Pauvre... pauvre femme, répéta Gaston, et deux larmes silencieuses qu'il ne put retenir coulèrent le long de son visage.

— Il pleure... il pleure, s'écria la comtesse avec une expression mêlée de joie et de douleur impossible à décrire. Oh ! je me disais bien que mes paroles arriveraient jusqu'à son cœur, qu'il n'était pas possible qu'il payât tant d'amour, d'indifférence et d'oubli... Dis-moi... dis-moi, ami, que tout cela n'était qu'illusion et mensonge. Ces six dernières semaines je veux les oublier, les bannir à jamais de ma mémoire... Tu as voulu éprouver mon cœur, savoir tout le dévouement dont il était capable; que ne le disais-tu, ingrat! Regarde dans ses replis les plus profonds, tu n'y verras qu'un nom: le tien, une pensée, mon amour. Elle continua, après une pause, avec un entraînement qui tenait du délire. A toi, ma vie, mon honneur, l'honneur de mon enfant, tout ce qu'une femme, une mère, a de sacré en ce monde, à toi, je le sacrifie !... Viens, viens, mon Gaston, la Suisse nous offre son asile, là, vivant l'un pour l'autre, une vie nouvelle s'offre devant nous, et j'entourerai tes jours de tant de tendresse et d'amour que tu béniras à jamais l'instant où tu m'es revenu. Et la pauvre femme épuisée par cette scène violente se laissa aller entre les bras de Vassigny.

Le jeune homme contempla, quelques instants, avec une amère volupté le corps charmant qui palpitait sous son étreinte, puis avec une énergie convulsive, il la pressa contre son cœur. Déposant alors sur un sopha son précieux fardeau, Gaston s'agenouilla aux pieds de la comtesse; là, la tête entre ses mains il demeura dans un morne silence, qu'interrompaient par intervalle d'irrésistibles sanglots. Ce fut un rude combat que celui qui se livra dans la poitrine

de cet homme; partagé entre un amour dévorant et le respect dû à la foi jurée, le gentilhomme français hésita, mais ce ne fut qu'un instant. Se relevant soudain, il vint déposer sur le front d'Amélie un chaste baiser. Ange de ma vie, dit-il, tu ne sauras jamais combien je t'aime.

Lorsque la comtesse reprit ses sens, Vassigny était debout devant la cheminée, les mains croisées sous les basques de son habit, sa figure avait revêtu une expression de calme impassible, et l'éclat fiévreux de son regard indiquait seul les tortures de son cœur.

— Madame, dit-il, avec un accent glacial, vous m'avez fait entendre le langage de la passion, permettez-moi d'user du triste privilége des années pour vous faire entendre celui de la raison. Il y a dix ans, Madame, les sentiments que vous venez de m'exprimer auraient ravi mon âme; aujourd'hui, oserai-je le dire, leur violence m'effraye, j'y vois un abîme dans lequel un galant homme, un homme qui a trente ans ne saurait, sans crime, vous laisser tomber.

— Oh! Monsieur, que signifie cet air, ce langage, interrompit madame de Marsanne en passant sa main sur ses yeux, comme pour échapper aux angoisses d'un rêve cruel.

— Veuillez écouter la vérité, reprit Gaston; mon âge, car j'ai trente ans, Madame, mon expérience, les bontés dont vous avez bien voulu m'honorer, me donnent le droit, m'imposent le devoir de vous faire entendre ses sévères accents. Ne bravez pas les préjugés du monde, Madame, car nous ne sommes plus aujourd'hui dans ces jours faciles où il couvrait de son indulgence les équipées amoureuses. Les romans en action ont cessé de plaire tout comme les romans en feuilletons à la société d'aujourd'hui, et elle frappe sans pitié ceux qui offensent ouvertement ses lois. Ceci, je devais vous le dire, quoiqu'après

tout je me préoccupe fort peu des préjugés du monde, et du qu'en dira-t-on. C'est un devoir aussi pour moi de vous toucher deux mots des poursuites de M. le Procureur du Roi, des bancs de la police correctionnelle, d'un séjour plus ou moins probable, plus ou moins prolongé dans une maison de l'État : ce sont là de petites épreuves prosaïques qui ne m'effrayent point, et auxquelles je me soumettrais facilement pour vous plaire. Ce qui m'effraye, Madame, c'est de sentir le vide de mon cœur, de comprendre que le cottage de l'amour et les plaisirs de l'Helvétie ne sauraient suffire à ma vie ; qu'en honnête homme je ne puis accepter un dévouement que je ne saurais payer de retour.

— Monsieur de Vassigny, dit la comtesse d'une voix brève, en jetant sur son amant des regards pleins de mépris, vous êtes un homme sans cœur.

Telle fut la phrase qui termina ce pénible entretien. Madame de Marsanne crut comprendre qu'elle avait honoré de sa tendresse un homme indigne d'en sentir tout le prix, incapable d'un généreux sacrifice; son cœur était brisé, mais un amour coupable en avait fui à jamais.

Quelques instants après la fin de cette scène, Vassigny rentrait dans la chambre de Kersent, mais il se traînait avec peine, et une pâleur livide couvrait son front. Sans mot dire il s'assit dans un fauteuil, et y demeura abîmé dans le plus sombre désespoir. Le visage de Kersent, ce visage toujours si plein de bonne humeur, avait revêtu une véritable expression d'angoisse. A plusieurs reprises il avait interrogé les caractères tracés sur la carte de visite, et il ne pouvait se dissimuler qu'il connaissait cette écriture. Bien plus, le souvenir de la scène de la veille était revenu à sa mémoire : il s'était rappelé la tristesse étrange de sa cousine, le trouble qui l'agitait lorsqu'elle lui avait remis son portefeuille; de tout cela il avait dû logique-

ment conclure qu'un fatal secret pesait sur deux êtres qu'il chérissait d'une égale tendresse. A la vue de la profonde consternation dans laquelle Vassigny était plongé, le chasseur poussa un gros soupir plein de tristesse, puis il dit à Gaston :

— Mon ami, un malheur te menace; ouvre-moi ton cœur, je t'en supplie au nom de notre ancienne amitié !

Vassigny ne répondit pas.

— Écoute-moi, Gaston; tu me connais assez pour savoir qu'une vaine curiosité ne me guide pas en ce moment. Peut-être puis-je te servir. Si j'en crois les tristes pressentiments de mon cœur, te ne souffres pas seul, et la pauvre femme qui souffre avec toi, par toi peut-être, a droit à toutes mes sympathies; car la femme qui vient de quitter ces lieux, c'est...

Vassigny se leva vivement, mit la main sur la bouche de son ami en s'écriant :

— Non!... non!... le fatal secret mourra avec moi.

Puis, sans parler davantage, il s'assit à une table, et traça d'une main tremblante les lignes suivantes :

« Monsieur le comte, il est des supplices qui dépassent les forces humaines. Par grâce, terminons au plus vite cette triste affaire, sinon je ne répondrais plus de pouvoir tenir mon serment.

« Je passerai la nuit au club. »

Cette lettre portait pour adresse : *Monsieur le comte de Marsanne. Pour lui seul.*

VII

LA GROSSE PARTIE

Dix heures venaient de sonner à une assez belle pendule gothique placée sur la cheminée du salon de l'un des clubs les plus élégants de Paris. Il n'y avait encore que fort peu de monde dans ce salon meublé de la manière la plus confortable, et splendidement éclairé. Quelques estomacs délabrés poursuivaient sans mot dire, dans de moelleux fauteuils, une laborieuse digestion. Deux ou trois hommes politiques, ou aspirant à l'être, charmaient leurs loisirs par la lecture du *Messager* ou du *Moniteur Parisien*. Sans plusieurs tables de jeu ouvertes, mais non occupées, l'on aurait pu se croire dans quelque sanctuaire consacré à la science et à la méditation, et non pas dans un de ces antres dont les pères de famille ne parlent à leurs enfants que l'œil en feu et l'écume à la bouche.

Renversé dans un fauteuil, les pieds appuyés sur le marbre de la cheminée, Movillez, la bouche armée d'un cigare, considérait avec attention Kersent assis à l'autre côté de la cheminée. Le chasseur semblait absorbé dans

une sérieuse préoccupation, et ce n'était que par un mouvement machinal qu'à l'aide d'une énorme pincette, il bouleversait pour le reconstruire le brillant édifice d'un brasier ardent.

— Vous ne serez satisfait que quand vous nous aurez enfumés comme des jambons, dit Movillez à Kersent, qui ramenait avec labeur, pour la vingtième fois, une énorme bûche de l'extrémité des chenets au fond du foyer.

A cette interpellation injurieuse pour ses talents, Kersent ne répondit qu'en regardant son interlocuteur d'un œil indifférent; puis il se remit à l'œuvre.

Ce silence dédaigneux piqua au vif l'amour-propre de Movillez, et il reprit :

— Allons, vous êtes aimable aujourd'hui, de douce et facile conversation... Il n'y a pas moyen de vous arracher une parole : est-ce que par hasard la santé de *Mironton* vous donnerait des inquiétudes !

— *Mironton* se porte bien, et son maître aussi, dit le chasseur d'une voix brutale, en se levant pour sortir, comme un homme qui veut se livrer exclusivement à ses pensées.

— Quel ours ! quel sanglier ! murmura Movillez; voilà ce que c'est que de vivre au milieu des bois, on y prend les habitudes des bêtes... Ah ! bonsoir, d'Havrecourt, j'en ai de belles et de carabinées à vous raconter !... des cancans numéro un !

Ces paroles s'adressaient au commandant qui venait de paraître à la porte du salon; il envoya en réponse un geste familier à Movillez, et dit de sa belle voix de basse : Eh bien ! l'on ne fait donc rien ici ?... il n'y a pas de partie ?

— Marsanne joue au billard, répliqua Movillez, et le service de Vassigny n'est pas encore terminé : il est à la trente-deuxième des *Deux Frères;* il ferait beau voir qu'il en manquât une seule représentation ! Mais asseyez-vous

là, et prêtez-moi toutes vos oreilles : sans fatuité aucune, je doute que vous ayez jamais passé un quart d'heure aussi réjouissant que celui qui vous est réservé.

— Je vous écoute religieusement, reprit le commandant, en roulant près de Movillez un fauteuil que le départ de Kersent venait de laisser vide.

— Figurez-vous donc que ce soir, avant dîner, le club était désert; pour passer le temps, je résolus d'aller faire une petite visite à Francine. Oh ! moi, j'adore les intérieurs; mon plus grand bonheur est de connaître les secrets des ménages de mes amis. Et puis, je me sens pour Francine un singulier penchant. Ce petit être est si complet, si vicieux, si criminel; il y a tant de ruse, tant d'astuce dans son petit cœur; il est si complétement dépourvu, si à sec de tout bon instinct; cet ange déchu est un si heureux mélange de l'astuce du sauvage, de la coquetterie de la femme, de la rapacité de l'usurier, de l'effronterie du fripon, de la férocité du meurtrier, que, vrai, si jamais je deviens amoureux, ce dont Dieu me garde, ce sera, bien sûr, d'elle !

— Allons, allons, ne vous faites pas plus noir que vous n'êtes! interrompit d'Havrecourt avec une bonhomie paternelle.

— Non, non, je l'admire; c'est dans son genre un phénomène rare. Depuis quatre ans que je l'étudie, je n'ai point remarqué en elle, je ne dirai pas un bon sentiment, mais un bon mouvement. Quant aux mauvais, il serait trop long de les énumérer; cela nous ferait demeurer ici jusqu'après-demain matin. Donc, vers cinq heures et demie, j'arrive chez mademoiselle Francine. Malgré son sang froid habituel, je la trouvai fort inquiète. En peu d'instants elle me mit au courant de ses peines; car elle a confiance en moi, confiance qui m'honore et dont je suis digne. Vous êtes le premier à qui je divulgue ce secret, et

c'est à peine si je compte en faire le récit à cinq ou six personnes. Bref, elle avait égaré une lettre qui accompagnait les fameuses boucles d'oreilles que nous avons remarquées hier soir; et cette lettre était, de qui?... je vous le donne en cent, je vous le donne en mille.

— Du prince de Trubendorff ou du banquier Grisoni; ce sont les hommes à bonnes fortunes du jour, interrompit le commandant.

— Pas le moins du monde : mais vous pourriez chercher toute votre vie sans pénétrer ce prodigieux secret. Cette lettre était... de Marsanne.

— De Marsanne! répéta le commandant avec un profond étonnement:

— Oui, de Marsanne... Voilà les beaux enseignements que les hommes mariés donnent à la jeunesse! Frisez donc la quarantaine; ayez pour femme la plus ravissante personne de Paris; soyez heureux époux, heureux père de famille pour vous énamourer, de qui?... de Francine!

— Elle vous aura menti, comme à son habitude.

— A quoi cela lui aurait-il servi? répliqua Movillez, je n'ai aucun droit sur elle; et puis d'ailleurs elle n'a pas joué la comédie avec moi. Au bout de quelques instants, la sérénité était revenue sur son front, et elle me disait avec une adorable franchise : — Ah bah! Vassigny n'en croira pas le témoignage de ses yeux. Quel profond jugement! quelle admirable connaissance du cœur humain! C'est qu'aussi on n'a pas idée de la candeur de cet excellent Vassigny. Certes je ne le croirais pas, si je ne l'avais point vu; mais moi je m'en fie au témoignage de mes yeux. Figurez-vous donc que pendant six mois il a été amoureux de Francine sans oser lui adresser une parole, une lettre. Chaque soir sans la connaître, en rentrant, il lui rendait compte de l'emploi de sa journée, des impressions de son cœur. Oui, j'ai vu, de mes

yeux vu, la collection trois fois précieuse que, dans un moment de folie, ce parfait Amadis a remise entre des mains adorées comme gage d'un éternel amour! En tête, minuit ou deux heures du matin, l'heure du silence et de la passion; une écriture nerveuse et tremblante couvre chaque page; çà et là des larmes d'amour ont imprégné le papier de tâches jaunâtres. Et puis il faut entendre avec quel charme Francine lit ces pages brûlantes, ces tirades passionnées... comme elle comprend bien la passion! comme elle est digne d'en inspirer!... Vrai, Arnal n'est pas plus désopilant; c'est à payer sa place, je vous jure.

— Oh! taisez-vous... taisez-vous, reprit le commandant avec une véritable indignation; ce que vous racontez là est horrible. Je vous assure que je ne pourrais voir de sang foid une femme tourner en dérision ce qu'il y a de plus respectable au monde, l'amour d'un galant homme. »

Il poursuivit après une pause :

— Je croyais connaître les femmes, avoir quelque science de leurs fourberies, mais, Dieu merci, pour moi, et surtout pour elles, je n'ai jamais eu affaire à des créatures aussi venimeuses que cette Francine... Ah! parbleu! j'ai été trompé, trahi, comme tout le monde... une fois entre autres, et je ne m'en plains pas trop, car c'est à cette trahison que je dois l'amitié de Marsanne.

— Contez-moi donc cela, dit Movillez.

— Volontiers.

Le commandant se recueillit quelques instants, et poursuivit :

— En 1818, le régiment des hussards de la garde, dans lequel j'avais l'honneur de servir comme capitaine, tenait garnison à Versailles. Je n'étais pas alors, comme aujourd'hui, un homme de mœurs paisibles et ennemi de toute querelle. J'avais trente ans d'âge, douze ans de service,

sept campagnes et trois blessures, et pourtant je cultivais, avec toute la candeur d'un conscrit, une figurante de l'Opéra, une petite fille du corps du coin du Roi, comme disaient alors les débris de Coblentz. Elle se nommait Désirée, et c'était bien la fille la plus charmante que l'on pût voir : des yeux noirs et limpides, un corps fait au tour, et un pied... un pied fait pour damner un gentilhomme. En un mot, j'étais amoureux fou de cette créature. Un soir donc, ma semaine venait de finir, Désirée m'avait écrit, car nous étions en correspondance régulière, qu'elle devait aller le jour même rendre visite à son parrain ; elle s'attribuait un parrain, et j'y croyais.

— Nous croyons bien aujourd'hui aux répétitions théâtrâles et aux lectures dramatiques, interrompit Movillez.

— Bref, ce soir-là, continua le commandant, épris de l'amour le plus tendre, j'enfourche mon bai-brun, un rude cheval, et j'arrive à Paris vers les onze heures du soir, tout heureux de procurer si douce surprise à mon infante. Je grimpe son escalier, je gagne sa porte, et, ma foi ! je cogne, je cogne comme un sourd. Personne ne répondit à mon appel. Le poing meurtri, je redescendis dans la rue, furieux, exaspéré, donnant les parrains à tous les diables. Voilà un parrain qui se couche bien tard ! Quel odieux parrain ! murmurai-je en arpentant une faction d'une heure sur le pavé, car il n'y avait alors ni trottoir ni bitume. Enfin j'étais transi, morfondu, quand un fiacre s'arrête devant la porte. Je me dissimulai le long du mur pour laisser à mon adorée toute l'émotion de la surprise. Elle s'élance en effet légèrement de la voiture, arrive d'un saut à la porte de son asile ; mais au moment où j'allais lui procurer le bonheur de ma vue, j'entends une voix partir du fiacre et crier ces mots : « Bonsoir, mon ange !.. » J'étais à Waterloo, j'ai vu la mitraille tomber sur nos

rangs comme une pluie d'orage et renverser mes pauvres camarades ! eh bien ! je déclare que jamais je n'éprouvai d'émotion pareille à celle que je ressentis en cet instant. Je devins bleu, je devins vert ; mes dents étaient contractées avec tant de violence qu'elles auraient pu broyer du fer. Cet instant me parut un siècle. La porte venait de se refermer sur mon infidèle ; comme un furieux, je m'élançai vers la voiture en criant d'une voix rugissante : « A nous deux, mon ange ! » Bientôt j'eus ouvert la portière, et tiré plus mort que vif un petit fripon du coin où il s'était blotti. J'étais hors de moi ! j'écumais ! Pour le petit bonhomme, il me dit d'une voix suppliante : — Ne me perdez pas, mon bon Monsieur ; si je ne profite pas de la nuit pour entrer à l'hôtel, j'en aurai pour un mois d'arrêts au moins... — C'était un page du roi qui s'était permis de suborner la dame de mes pensées. — Petit malheureux, lui criai-je d'une voix altérée de sang, tu ne rentreras pas à l'hôtel avec tes oreilles ! J'ai la prétention de les mettre dans la poche de mon habit. — A ces mots, l'enfant se redressa fièrement, et me dit d'un ton altier : — C'est ce que nous verrons, grand sacripant ! j'aurai tes moustaches avant que tu n'aies mes oreilles. — Eh bien ! petit, attends un instant nous allons jouer le grand jeu. — Dans ma rage, je me fis conduire chez un camarade que je savais à Paris ; mais il n'habitait pas son domicile la nuit, et je ne rapportai de son appartement que deux épées, deux véritables durandals. J'étais fort embarrassé, quoique ma rage fût à son comble. L'enfant vint à mon secours : — Finissons aujourd'hui, me dit-il, car j'en aurai pour un mois d'arrêts. — Mais nous n'avons pas de témoins ! — Vous êtes officier, je vous tiens pour homme d'honneur, et moi, je suis le comte de Marsanne, ajouta l'enfant avec un accent digne du Cid. Nous mîmes flamberge au vent dans la rue Pinon, vis-

à-vis du nº 13; je me le rappelle parfaitement. Il n'y avait pas dans ce temps-là de patrouilles grises pour troubler les honnêtes gens dans leurs délassements, continua l'ex-officier avec un soupir mélancolique. C'était bien alors, poursuivit-il, le plus joli enfant que l'on pût voir: frais, rosé, une tête d'archange et une chevelure de chérubin. Toute ma rage tomba à cet aspect; je ne me sentis pas la férocité de détruire un aussi charmant ouvrage de la nature, et ne me mis en garde que mollement. Il n'était pas novice, le jeune gaillard; il frétillait comme une anguille; et après une feinte d'une deux, de la plus jolie exécution, il me passa un coup droit qui m'arriva en plein biceps. L'épée me tomba des mains, et mon bras fut bientôt inondé de sang. Alors l'enfant se précipita vers moi, pâle comme un mort, et s'écria avec désespoir : — Vous êtes blessé, mon Dieu!... mon Dieu! — Moins que rien, une égratignure. Mon petit César, poursuivis-je, fais-moi conduire chez un pharmacien, que l'on m'applique une compresse; car je perdais mon sang et me sentais près de défaillir comme une bête. L'enfant m'aida à remonter dans la voiture, et nous cheminâmes ensemble; mais il fondait en larmes comme une Madeleine. Enfin nous arrivâmes chez le pharmacien; grâce aux soins de mon compagnon, il fut bientôt réveillé, et je descendis pour me faire panser. — Maintenant, mon fils, lui dis-je, file ton nœud vers l'hôtel. Rappelle-toi le nom du capitaine d'Havrecourt des hussards de la garde; il t'invite à déjeuner pour ta première sortie. L'enfant me serra la main et remonta dans la voiture, qui disparut. C'est ainsi que je fis connaissance avec Marsanne. Ah! il promettait dès lors, et il a tenu parole en Espagne et à Alger.

Le commandant n'en serait pas demeuré là de l'oraison non funèbre de Marsanne, si ce dernier n'était entré dans le salon, accompagné de Vassigny et de deux autres membres

du club. Ces quatre personnages se dirigèrent vers une table de jeu.

En peu d'instants les joueurs avaient pris place autour de la table, et une galerie assez nombreuse vint se grouper autour d'eux. La partie qui allait s'engager était ce que l'on nomme, en langage de club, la grosse partie, et les assistants allaient trouver dans les chances des cartes des émotions d'autant plus grandes, que les sommes engagées étaient plus considérables. Kersent se faisait remarquer au premier rang de la galerie. Son regard inquiet et avide se fixait tour à tour sur Marsanne et Vassigny. C'était surtout le visage de ce dernier qu'il interrogeait avec anxiété. En effet, la réflexion n'avait fait que confirmer le soupçon qui avait surgi à sa pensée, et il ne pouvait douter qu'un double lien d'affection et de parenté ne l'unît à la femme qui était venue chez lui trouver Vassigny le matin même. L'aspect contraint de Gaston, l'expression factice de gaieté sur ses traits encore tout abattus par la douleur qu'il avait éprouvée dans la scène de la matinée, navraient le cœur de Kersent, et ne lui confirmaient que trop la triste vérité. Mais il ne pouvait s'expliquer le ton acerbe et railleur de Marsanne envers Vassigny. Hélas! devait-il croire qu'il n'était pas seul à partager les soupçons qui germaient dans sa tête! Cette pensée était affreuse pour son cœur.

D'Havrecourt et Movillez s'étaient aussi approchés de la table de jeu.

— Voilà une soirée, dit Movillez au commandant qui va coûter encore quelques centaines de louis à Vassigny; je connais ça : il n'est pas de force à faire cette partie-là. Au reste, voyez la main de la Providence, c'est Francine qui se charge de rattraper à Marsanne l'argent de Vassigny: toujours le proverbe de la flûte et du tambour.

— Malgré moi, reprit le commandant, j'éprouve une

véritable émotion : l'aspect de ces deux hommes est quelque chose d'étrange ; tenez, je tremble que pour la première fois de sa vie cette Francine ne vous ait dit la vérité ; Dieu sait ce dont un homme passionné comme Vassigny serait capable !

Le partenaire de Vassigny distribuait les cartes aux joueurs. Au moment où il allait découvrir la retourne, Marsanne l'arrêta, et, s'adressant à Vassigny, du ton d'un joueur sûr de son étoile :

— Nous ne faisons pas le moindre pari en dehors ? C'est triste, car j'ai besoin d'argent.

— Je serai heureux de vous en offrir de ma poche, dit Vassigny avec ironie.

— Bravo ! je vous reconnais bien là. Vous ne voulez pas perdre vos bonnes habitudes. Eh bien donc ! un petit pari de cinquante louis pour commencer ; car je ne veux pas vous ruiner, moi !

— Soit ! reprit Vassigny, dont le partenaire retourna l'as de pique.

La fortune sembla vouloir sourire à Vassigny ; car il enleva en quelques coups de cartes la première manche.

— Voilà un bonheur qui ne durera pas, dit Marsanne à Vassigny d'une voix pleine d'arrogance. Non, non, cela n'est pas possible ; de votre vie vous ne sauriez me gagner un louis. Oseriez-vous me donner les grosses proportions pour une forte somme ?

— M'avez-vous jamais vu reculer ? interrompit Vassigny avec un sang-froid plein de défi.

— Non, non ; c'est justice à vous rendre ; Dieu me damne si à votre place je voudrais jamais tenir une carte ! c'est un conseil d'ami que je vous donne là, voyez-vous !

— Je ne vous demande pas de conseils, monsieur de Marsanne, reprit Vassigny.

— Je serais désolé que vous les suivissiez : c'est mieux

qu'une ferme en Beauce que j'y perdrais tout net. Eh bien donc, vous irait-il de mettre 250 louis contre 100?

— On ne peut mieux, reprit Vassigny avec un sang-froid glacial.

Cet énorme engagement avait redoublé l'anxiété des assistants : un silence solennel régnait dans le salon : l'émotion palpitante du jeu avait gagné jusqu'aux assistants. Kersent suivait la partie avec un trouble plein d'angoisses.

— Aussi vrai que je me nomme d'Havrecourt, dit le commandant en serrant fortement le bras de Movillez, Vassigny sait tout : non, non, les émotions du jeu, quelque cruelles qu'elles soient, ne peuvent blémir à ce point la face d'un homme. Voyez !... et puis concevez-vous rien à l'arrogance de Marsanne envers Vassigny ?... Il faut que cette satanée créature l'ait aussi ensorcelé !

La seconde manche du rubber venait de commencer : la fortune flotta quelque temps indécise, mais bientôt elle abandonna la ligne de Vassigny pour combler de ses faveurs Marsanne et son partenaire. Les joueurs arrivèrent manche à manche.

— C'était écrit, dit Marsanne à son adversaire, et maintenant je suis sûr de la partie. Mais je ne veux pas vous chambrer tout à fait, vous me faites pitié ; voulez-vous annuler notre dernier pari ?

— Vous donnez beaucoup plus que l'on ne vous demande, Monsieur, reprit sévèrement Vassigny : au reste, je conçois que vous soyez honteux de votre bonheur ; vous avez trop de bonheur pour un galant homme.

— Vous dites, Monsieur ?... reprit Marsanne, l'œil étincelant.

— Que l'on nous donne d'autres cartes, je ne veux plus jouer avec celles-ci !

Et Vassigny dissémina avec rage sur le parquet les deux jeux de cartes.

Un silence plein de terreur pesait sur l'assemblée. L'attitude des deux joueurs avait fait naître une véritable émotion dans le cœur des plus indifférents. Tous attendaient la fin de cette partie de jeu, comme s'ils eussent compris qu'un drame secret et terrible se passait entre les deux adversaires.

La donne appartenait à Marsanne. Il ouvrit l'un des deux paquets de cartes qu'un domestique venait d'apporter; après l'avoir mêlé, il présenta le jeu à Vassigny pour le couper. Avec une affectation singulière, ce dernier se mit lui-même à brouiller les cartes. Cette précaution injurieuse pour sa loyauté n'échappa point à Marsanne. Toutefois il réprima sa colère; mais un tremblement nerveux agitait sa main lorsqu'il distribua les cartes aux joueurs.

— Il y aura du sang de répandu demain matin, dit d'Havrecourt à l'oreille de Movillez.

Les nouvelles cartes ne furent pas plus favorables à Vassigny que les anciennes; le sort se déclarait définitivement contre lui, et la partie touchait à sa fin quand la donne revint à Marsanne.

— Tenez-vous à mêler vous-même, Monsieur? dit ce dernier en tendant les cartes à Vassigny.

— Certainement, répondit le jeune homme qui prit les cartes en main et les battit pendant plusieurs instants.

A ce mot, les yeux de Marsanne étincelèrent; son visage se colora d'une rougeur foncée; mais il fut maître de sa colère, et le jeu continua.

Cette dernière main termina la partie : la victoire demeurait à Marsanne et à son partenaire.

Alors Marsanne se leva, et fixant sur Vassigny des yeux ardents, lui dit d'une voix pleine d'arrogance :

— Nous en demeurerons là; je ne suis point habitué à jouer avec des gens grossiers et mal élevés.

— Vous croyez-vous aussi heureux sur le terrain que sur le tapis vert? interrompit violemment le jeune homme.

— C'est ce que vous pourrez voir demain si le cœur vous en dit, reprit Marsanne avec hauteur.

L'intervention des personnes présentes empêcha la querelle d'aller plus loin; mais, au bout de quelques instants, l'on ne parlait dans tout le club que des propos échangés entre Marsanne et Vassigny, et de la rencontre qui devait avoir lieu le lendemain matin entre ces deux personnages.

VIII

LES PETITS JEUNES GENS

Il est neuf heures du soir; le ciel est pur et semé d'étoiles brillantes. Les becs de gaz répandent leur brillante clarté sur le boulevard de Gand. Des équipages nombreux passent sur la chaussée un groupe de petits jeunes gens appartenant à la littérature, au barreau, à l'armée, emmoustachés, barbus, le cigare à la bouche, occupe les marches de l'escalier du Café de Paris. La conversation est bruyante et animée entre un jeune guerrier, un jeune poëte et un jeune avocat.

LE JEUNE POETE.

Voilà un tragique événement; un dénoûment palpitant et corsé : c'est du drame moderne dans la vie privée, du Dumas en action.

LE JEUNE GUERRIER.

Tu es d'un beau naïf, Girod, parbleu ! tu t'étonnes de peu. Si tu étais au service comme moi, tu saurais qu'il n'y a rien de plus commun qu'un duel où un homme reste mort sur le carreau. Voilà une belle affaire! Parole d'honneur, vous autres hommes de lettres, vous croyez qu'il n'y a de duels à mort que dans les romans, et que

quand l'on s'est insulté, il suffit de tirer l'épée à quinze pas, ou le pistolet chargé à poudre !

LE JEUNE AVOCAT.

Vous avez beau dire, cette affaire sort des affaires communes; je suis par état et par vocation les comptes-rendus des procès criminels; eh bien ! je déclare que cette affaire est grave, très-grave. La cause du meurtrier non-seulement, mais celle des témoins, est des plus mauvaises. Ils ont la perspective de dix ans de réclusion : complicité dans un homicide volontaire, avec préméditation, article 296 du Code pénal.

LE JEUNE GUERRIER, *brutalement.*

Allons donc ! est-ce que vous autres bonnets carrés vous comprenez quelque chose au noble préjugé du point d'honneur !

LE JEUNE AVOCAT, *avec pédantisme.*

Oui, Monsieur, j'espère bien que dans cette grave circonstance les jurés ne failliront point à leurs devoirs. Gardiens des lois et de la morale publique, ils doivent réprimer sans pitié les instincts sanguinaires, les passions farouches des hommes. Supprimez cette loi protectrice de la vie des citoyens, et vous retombez de la civilisation dans la barbarie. La force brutale domine l'intelligence; plus cruels que les loups dévorants, les hommes s'égorgent entre eux.

LE JEUNE GUERRIER, *chantonnant.*

Tralalala tralalala, je connais cet air.

LE JEUNE POETE.

Avouez que les détails de cette affaire sont horribles. Il paraît que Marsanne, avant de lâcher son coup de pistolet dans la poitrine de Vassigny, a posé sa main sur le cœur de son adversaire pour voir s'il battait de crainte, et qu'il a eu même la froide cruauté de lui dire : « Vous êtes brave, Monsieur… » Puis il a déchargé son arme.

LE JEUNE GUERRIER.

Marsanne a eu raison; il devait tirer une vengeance éclatante de son injure. Vous ne savez pas comme moi les détails de la dispute. Vassigny s'était oublié au club jusqu'au point de frapper Marsanne au visage. Un soufflet vaut mort d'homme.

LE JEUNE AVOCAT.

Je n'ai pas entendu conter l'affaire de cette manière. Il n'y a eu aucunes voies de fait échangées entre ces Messieurs. C'est à peine si Vassigny a laissé échapper quelques paroles injurieuses contre son adversaire; et il était bien excusable : depuis deux mois, Marsanne lui a gagné près de trois cent mille francs, et ce soir-là Vassigny était encore en perte de plus de deux mille louis.

LE JEUNE GUERRIER.

Deux mille quoi?... deux mille sous! on voit bien qu'il ne vous en coûte rien; vous parlez de centaines de mille francs tout à votre aise. Ces pertes-là sont des contes bleus, bons pour des enfants; mais à des hommes, c'est différent. Vassigny était un garçon raisonnable et ne jouait jamais.

LE JEUNE POETE.

Vous vous trompez, il était très-joueur.

LE JEUNE GUERRIER.

Si joueur, qu'il n'y a pas six mois nous avons assisté tous deux à un déjeuner d'officiers, et qu'il n'y a pas eu moyen de le décider à faire une partie d'écarté.

LE JEUNE POETE.

Vous ne le connaissiez pas.

LE JEUNE GUERRIER.

Comment! je ne le connaissais pas! c'était un de mes meilleurs amis; toutes les fois que je le rencontrais, il m'invitait à monter ses chevaux, à aller dans sa loge à l'Opéra.

LE JEUNE POETE.

Oh! oui, c'était un obligeant compagnon, aimable et bon vivant. Et puis joli garçon, une figure si douce, si charmante : seulement il engraissait un peu.

LE JEUNE GUERRIER.

Allons donc, il avait la taille plus fine que moi.

LE JEUNE POETE.

Vous êtes dans l'erreur; il était obligé de porter une ceinture; je le sais de bonne source, car j'ai assisté plus de vingt fois à sa toilette.

LE JEUNE GUERRIER.

Je n'ai jamais eu l'heur de vous rencontrer chez Vassigny.

LE JEUNE POETE, *d'un ton piqué.*

Ni moi non plus.

LE JEUNE GUERRIER.

Ma liaison avec lui était assez patente : il n'y a pas huit jours que, comme il dînait seul au Café de Paris, il a voulu absolument que je lui tinsse compagnie...

LE JEUNE AVOCAT.

Messieurs, que va devenir mademoiselle Francine?

LE JEUNE GUERRIER.

C'est une veuve à consoler, et elle se consolera : cet emploi vous irait bien à vous qui, par état, devez être le champion de la veuve et de l'orphelin. Et puis elle vous dégourdirait un peu.

LE JEUNE AVOCAT, *sérieusement.*

Je n'ai pas besoin d'être dégourdi.

LE JEUNE POETE.

Pauvre Francine! elle est d'autant plus à plaindre, que c'est pour elle que le duel a eu lieu.

LE JEUNE GUERRIER.

Autre chanson!

LE JEUNE POETE.

Il n'y a pas de chanson là dedans; il n'y a que la pure

et stricte vérité. Je vous ai laissé pacifiquement narrer l'affaire comme vous la saviez, permettez-moi de dire que vous n'en connaissez que la partie la plus superficielle. Moi je vis dans les coulisses; je connais tout ce qui s'y passe : eh bien ! je puis vous affirmer queVassigny et Marsanne étaient rivaux auprès de Francine. S'ils ont donné pour prétexte à leur rencontre une querelle de jeu, c'est qu'ils ont voulu éviter de compromettre cette pauvre Francine. Comme c'est chevaleresque !

LE JEUNE GUERRIER.

Allons, tu es en verve d'imagination ce soir. Mais voici Movillez, il est du club, et doit sans doute connaître l'affaire dans tous ses détails.

(Movillez vient de s'approcher du groupe, et distribue avec une bonté princière des poignées de main aux petits jeunes gens, comme il les appelle dans son fier langage de lion à tous crins.)

LE JEUNE GUERRIER.

Voyons, Movillez, venez un peu confondre Girod. Ne prétend-il pas que Marsanne et Vassigny étaient rivaux auprès de Francine, qu'ils ont, comme au moyen âge, disputé en champ clos les faveurs de la beauté?

MOVILLEZ, *d'un ton plein de suffisance.*

Sans contredit, c'est le secret de la comédie. Personne n'a été dupe de leur querelle au whist; on les savait gens de trop bonne compagnie pour s'emporter à l'occasion d'une perte de quelques milliers de louis. Mais il fallait trouver un motif à ce duel pour sauver les apparences; car Marsanne est marié, père de famille, et le monde aurait pu trouver étrange que dans cette position il allât sur le terrain, même pour un ange comme Francine. Il est si arriéré, si méticuleux, si obtus, le monde! Mais je connais vos désirs : vous voulez que je vous donne quelques détails sur l'affaire. Je serai bref. (*Avec fatuité.*) Il faut que j'aille consoler cette bonne Francine; c'est dans de

pareilles circonstances que les amis doivent se montrer. Vous pouvez regarder comme authentique tout ce que je vais vous dire.

Je tiens les détails de ce tragique événement de d'Havrecourt lui-même. Le duel a eu lieu ce matin derrière le parc de Saint-Ouen, dans un endroit désert, on ne peut mieux disposé, à ce qu'il paraît, pour ces sortes d'affaires. Les témoins étaient pour Marsanne, d'Havrecourt et Tinguy, pour Vassigny, Navailles et lord Howley. Le pistolet avait été dès hier l'arme choisie par les témoins. Les adversaires devaient être placés à vingt pas, pouvant chacun avancer de cinq pas, et faire feu à volonté. A huit heures moins un quart, les adversaires arrivaient au rendez-vous ; à huit heures sonnant, tout était terminé. Du premier moment, d'Havrecourt m'a affirmé qu'il avait craint pour les jours de Vassigny. Il portait, m'a-t-il dit, la mort sur le visage. Les derniers préliminaires achevés, les adversaires étant en présence, Marsanne a franchi rapidement l'espace qui le séparait de la limite ; Vassigny au contraire est demeuré à sa place. Ce fut un horrible moment d'anxiété pour les témoins, la vie de deux hommes était mise en jeu. Le coup de Marsanne partit le premier. D'Havrecourt vit alors fléchir le corps de Vassigny ; cependant il demeura sur ses jambes, ajusta son adversaire, puis, relevant par un mouvement convulsif le bout du canon de son pistolet, lâcha le coup vers le ciel. Immédiatement l'arme s'échappa de sa main, et il tomba lourdement à terre. Quand les témoins arrivèrent pour lui porter secours, il avait perdu connaissance : la balle lui avait traversé la poitrine vers la région du cœur. Il est mort ce soir à sept heures : voilà l'affaire dans ses moindres détails... Maintenant, bonsoir.

(Movillez salue de la main ses jeunes amis et continue sa route. Bientôt le groupe se disperse dans diverses directions.)

(La première heure de la nuit vient de sonner à l'horloge des Bains chinois. Toutes les boutiques sont fermées; le boulevard est désert.. D'Havrecourt et Kersent parcourent à plusieurs reprises, à pas lents, l'espace du boulevard compris entre la rue Grange-Batelière et la rue du Mont-Blanc. Leur contenance est morne et pleine de désespoir.)

D'HAVRECOURT.

Tout est fini... il est mort à sept heures. Du premier moment, je n'ai plus eu aucun espoir, et toutefois, lorsqu'en passant chez lui j'ai appris qu'il n'était plus, j'ai senti mon cœur se briser, j'ai pleuré... oui, pleuré de toute mon âme. Ah! l'on dit que le cœur s'endurcit avec les années! Dieu merci! le mien ne change pas, et il a toujours des larmes pour une catastrophe aussi cruelle.

KERSENT.

Pauvre Vassigny! quel ami nous avons perdu! Si bon, si généreux, si dévoué, devait-il mourir à son âge!

D'HAVRECOURT.

Et pour une telle cause. Oh! tenez, Kersent, je ne puis croire que la vérité nous soit connue. Il y a dans tout ceci quelque mystère qui nous échappe. A vous seul qui l'aimiez comme un frère, à vous seul, entendez-vous bien, je puis raconter un épisode de ce drame fatal qui bouleverse toutes mes pensées. Plus j'y songe, plus il me semble que l'indigne amour dont Vassigny faisait parade n'était qu'un sentiment joué, une passion jetée en pâture aux regards indiscrets du monde, pour qu'il respectât un amour coupable peut-être, mais plein de dévouement. Voici le fait dont je veux parler : Vassigny était encore étendu sur le gazon; le chirurgien, après avoir tenté d'extraire la balle, remettait ses instruments dans sa trousse; mais sa figure ne pouvait me laisser aucun espoir. Tinguy avait emmené Marsanne; Navailles et lord Howley étaient partis à la hâte, l'un pour faire tout préparer chez Vassigny; l'autre pour réunir les meilleurs médecins de

la Faculté. J'étais seul auprès du blessé. Le sentiment sembla lui revenir; il rouvrit les yeux, et je vis sur ses traits décomposés qu'il désirait me parler. Je me mis à genoux près de lui. Il souleva sa main gauche, et me demanda d'une voix éteinte de relever la manche de sa chemise. J'obéis et j'aperçus noué autour de son poignet un petit bracelet en cheveux. Le bracelet était rivé à son bras, et pour le détacher je fus obligé d'en couper la tresse. — D'Havrecourt, me dit-il, d'une voix éteinte, ce bracelet ne devait me quitter qu'avec la vie; je le confie à votre honneur : jurez-moi de l'anéantir en rentrant chez vous. Je lui en fis le serment, et depuis lors, pendant le trajet il ne desserra plus la bouche. En rentrant chez moi, mon premier soin a été de remplir mon serment, en jetant le bracelet dans un feu ardent. Ce bracelet était formé d'une tresse de cheveux blonds; et les cheveux de cette Francine sont noirs. Et puis la tresse était retenue par une plaque d'or, sur laquelle on voyait un A et un G entrelacés, avec ces mots : 14 octobre 1840.

KERSENT, *l'interrompant.*

Oh! taisez-vous, taisez-vous, cher ami. Hélas! je n'ai que trop lieu de croire qu'il est maintenant deux êtres dont le sort est mille fois plus à plaindre que celui de Vassigny. Lui du moins, il a trouvé dans le repos de la mort l'oubli de ses maux; eux, ils vivent pour le malheur et pour les larmes.

(Les deux promeneurs sont arrivés au coin de la rue Laffitte; une citadine à un cheval vient de s'arrêter devant la porte d'entrée des cabinets particuliers du restaurant de la Maison dorée. Movillez descend de cet équipage, s'arrête sur le trottoir, et cause quelques instants avec une femme voilée qui est demeurée dans la voiture. Ses instances triomphent des répulsions de la dame, car elle s'élance légèrement à terre en disant : — Ah bah! qui est-ce qui ira le lui dire? Aucun détail de cette scène n'échappe à l'attention de Kersent et de son ami.)

D'HAVRECOURT, *avec une indignation terrible.*

Oh ! ce jeune homme n'a pas de cœur ! J'excuse toutes les folies des jeunes gens, en tant qu'elles décèlent une noble nature : mais je ne saurais pardonner un pareil oubli des convenances; tant de sécheresse d'âme et de cynisme ! Désormais qu'il ne m'adresse plus la parole, car je ne saurais dissimuler tout le mépris qu'il m'inspire. Quant à cette misérable créature, à cet être venimeux, que l'on devrait marquer au front du sceau de l'opprobre et de l'infamie, non, non, Dieu n'a pu permettre qu'un noble cœur comme celui de Vassigny s'oubliât jusqu'au point d'aimer un pareil monstre. Dans tout ce terrible drame, elle n'a joué qu'un rôle, le seul qui convînt à sa nature, le rôle d'un animal sans intelligence et sans cœur, le rôle du chien d'Alcibiade.

. . . .

Deux mois après, *la Gazette des Tribunaux* rendait un compte exact du procès poursuivi par le ministère public contre le comte de Marsanne et les quatre témoins, MM. de Navailles, de Tinguy, d'Havrecourt et lord Howley, comme prévenus, l'un d'être auteur, les autres d'être complices du meurtre commis volontairement et avec préméditation sur la personne de M. de Vassigny. Le journal annonçait ensuite qu'un verdict d'acquittement avait été rendu par le jury en faveur du comte de Marsanne et de ses quatre coaccusés.

ÉPILOGUE

MAX DE KERSENT AU COMMANDANT D'HAVRECOURT

« Bivouac de Bab-el-Oued, le 14 octobre 1843.

« Cher et bon d'Havrecourt, je vous écris la mort dans l'âme. Je viens enfin d'assister à la dernière scène de ce terrible drame qui, depuis un an, sème autour de moi la mort et le malheur. Quelle horrible fatalité a donc pesé sur tous ceux que j'aimais ! en un an, devais-je pleurer tant d'êtres chéris ! Mais il faut que j'impose silence à mon cœur; je vous dois, à vous qui avez toujours témoigné tant de véritable affection à mes pauvres amis, le récit de ces déplorables événements :

« Comme vous le savez, quelques jours après la mort de l'infortuné Vassigny, madame de Marsanne ressentit les premières atteintes du mal cruel qui devait la conduire au tombeau. Aux premiers jours du printemps, les médecins qui voyaient leur malade s'affaiblir peu à peu, lui conseillèrent d'aller prendre les eaux des Pyrénées. Je voyais dans Marsanne tant de véritable tristesse et de dé-

solation, j'avais pour ma cousine une amitié si sincère, que je consentis de grand cœur à les accompagner... Ce fut un triste et lugubre voyage, cher ami... Chaque jour, la bonne Amélie perdait ses forces et s'éteignait sans secousses, sans efforts; la vie l'abandonnait peu à peu. Marsanne, au contraire, ne pouvait s'habituer au triste avenir qui s'offrait à ses yeux. Chaque jour sa douleur devenait plus poignante et plus amère... Oh ! non, je n'avais pas su jusqu'alors tout ce que le cœur d'un homme pouvait contenir de tendresse ! il m'a fallu voir Marsanne passer des nuits entières au chevet d'Amélie, veiller sur elle comme une mère veille sur son enfant, pour comprendre tout le dévouement que peut inspirer un véritable amour... Oh ! mon cher ami, combien la vue de tant d'abnégation et de douleur éloignait de ma pensée des soupçons que vous aviez partagés !... Nos soins furent impuissants, Amélie s'éteignit au milieu de nos larmes.

« Quelle que fût mon affliction, je dus comprendre qu'il était un être mille fois plus à plaindre que moi, et j'oubliai ma douleur pour protéger Marsanne contre son propre désespoir. Pendant deux jours il refusa de parler, et je fus obligé de me jeter à ses genoux pour lui faire prendre quelque nourriture. Son aspect était quelque chose de si effrayant, son œil morne, ses traits flétris annonçaient un si mortel dégoût de la vie, que je craignis qu'il n'attentât à ses jours. Le Ciel vint à mon aide dans cet instant d'angoisses, en m'inspirant l'idée de faire rentrer Marsanne au service. Le tumulte des camps, l'agitation d'une vie guerrière, pouvaient seuls arracher Marsanne à son désespoir. Je m'adressai au jeune prince qui, par son cœur et ses nobles instincts, est si digne de marcher à la tête de notre jeune génération. Marsanne, quoique fidèle à des princes malheureux, n'avait jamais affecté envers la famille royale ces allures inconvenantes que se

permettent quelques-uns de nos amis. Jamais l'esprit de parti ne lui avait fait oublier ce qu'un homme bien né doit d'égards au sang royal. La réponse de Paris ne se fit pas attendre, et le prince me fit la grâce de m'annoncer lui-même que Marsanne était nommé chef d'escadron au 2e régiment de chasseurs d'Afrique. Quand j'appris cette nouvelle à Marsanne, il la reçut sans peine et sans plaisir. « Il vaut mieux en finir devant l'ennemi que dans sa chambre, » me dit-il avec un accent qui ne sortira jamais de ma mémoire. Je ne m'étais pas trompé : des pensées de suicide fermentaient dans sa tête ! Oh ! mon ami, si vous aviez vu ce calme et sombre désespoir, ce visage creusé par les larmes, combien vous auriez détesté nos soupçons ! Pour oublier, pour pardonner ainsi, il eût fallu à Marsanne plus que la bonté d'un homme, plus que la bonté d'un ange. Quel noble cœur c'était, bon Dieu ! Mon devoir était tracé : je ne devais abandonner mon malheureux cousin que quand les émotions d'une vie guerrière auraient dissipé peu à peu son désespoir. Je l'accompagnai donc jusqu'à son régiment ; et autant par dévouement que par curiosité, je me décidai à faire avec lui l'expédition d'automne...

14 octobre, anniversaire fatal, journée plus fatale encore... J'ai vu mon pauvre ami étendu mort sur une botte de foin, sous une tente de soldat. La main de la mort qui avait fermé ses yeux avait rendu le calme à ses traits désolés... Longtemps j'ai cru que tout cela n'était qu'illusion, et que Marsanne dormait d'un sommeil qui avait fui depuis longtemps sa paupière. Non, il dormait du sommeil éternel ! Deux heures auparavant, un coup de feu tiré au hasard par les Arabes, l'avait renversé sans vie sur le sable. Il était mort en gentilhomme et en soldat devant l'ennemi...

.... J'ai besoin de toutes mes forces pour terminer cette

lettre cruelle. Je continue mon récit : J'étais resté à l'arrière-garde, lorsque Marsanne reçut l'ordre de charger; l'action avait été assez vive. Le jour touchait à sa fin quand un soldat des chasseurs d'Afrique s'avança vers moi. C'était le jeune Movillez, qui, comme vous le savez, a voulu expier sur les champs de bataille quelques folies de jeunesse. A l'air de stupeur répandu sur tous ses traits, je compris qu'il avait à m'annoncer quelque affreux malheur. « Marsanne est mort? » lui dis-je : son silence me répondit assez. Je courus à la tente qu'il me désignait et y trouvai le corps de Marsanne; il n'avait pas survécu un instant à sa blessure; la balle lui avait aussi traversé le cœur. Hélas! quel souvenir pour moi, pour nous!...

« J'étais abîmé dans ma douleur, le jeune Movillez me prodiguait les soins de la plus touchante amitié; enfin il profita d'un instant où j'étais plus calme pour me dire: « Kersent, vous m'avez vu un faux roué, maintenant je suis soldat et homme d'honneur; croyez-en donc ma parole quand je vous dirai que je n'ai point ouvert ce médaillon; » et il me remit un petit médaillon d'or qu'il avait trouvé sur la poitrine de Marsanne; puis il me laissa seul. J'enlevai le couvercle avec un tremblement religieux, et jugez ce que je devins quand j'aperçus un papier couvert de l'écriture d'Amélie. Ce papier, écrit quelques jours avant sa mort, contenait l'aveu... l'aveu d'une faute. Oh! elle n'avait pas voulu mourir sans demander pardon à l'homme qu'elle avait outragé. Elle n'avait pas osé, même en face de la mort, implorer sa clémence; mais au delà du tombeau elle lui avouait sa faute, et demandait grâce et merci pour sa mémoire. Oh! cet homme au cœur divin savait tout! mais le respect qu'il portait à son nom, l'amour dont il était animé pour une femme même coupable, lui avaient imposé la dure loi d'emporter ce fatal secret au tombeau. Pauvres amis, qu'ils ont souffert, et qu'ils sont dignes de

la clémence de Dieu! . . . .

« Je vous devais ce secret, cher et bon d'Havrecourt; maintenant il est à nous deux, et je vous connais assez pour être sûr que vous le garderez religieusement. Sous quelques jours j'arriverai à Paris; j'ai grand besoin de vous voir et de pleurer près de vous.

« Adieu, je vous aime et vous embrasse.

« M. de KERSENT. »

. . . .

Marsanne, lui aussi, avait tenu son serment.

FIN DU CHIEN D'ALCIBIADE.

LA RETRAITE

DES DIX MILLE

PREMIÈRE PARTIE

LES LIONS DEVENUS VIEUX

I

LA SORTIE DE L'OPÉRA

Par une belle soirée de la fin d'avril 1842, onze heures et demie venaient de sonner à l'horloge du passage de l'Opéra, quand deux jeunes gens emmoustachés, empaletotés, débouchèrent par le corridor du passage sous le péristyle du théâtre. Les deux arrivants appartenaient à la petite espèce, et n'auraient pu obtenir que par la faveur ou la corruption l'honneur de porter le pantalon garance; mais leurs manières cavalières, leur impitoyable lorgnon, leur verbe haut et tranchant, suffisaient pour les faire classer *à priori* par l'observateur le moins exercé

dans la catégorie des *lions* inférieurs, que, dans certaines régions de la société de Paris, on a rangés depuis sous le nom d'*Arthurs* et de *Polkas*. Une singulière affectation de ressemblance se trahissait dans le costume, dans les allures des deux jeunes gens. Le même œil avait choisi la couleur noisette de leurs paletots; la même main avait donné la courbe onctueuse du fer à leur chevelure parfumée; la même forme avait servi aux chapeaux à bords microscopiques qui posaient si cavalièrement sur leurs têtes. Tout enfin annonçait dans les deux promeneurs ce phénomène d'attraction, inexpliqué par la science, qui en philosophie produit les disciples, en littérature les collaborateurs, et dans l'ordre physique les jumeaux siamois.

La représentation avait été brillante, et une livrée nombreuse remplissait le péristyle du théâtre. Les deux jeunes gens eurent quelque peine à se frayer un passage à travers la foule de commissionnaires enroués, de domestiques somnolents, de curieux morfondus, qui garnissaient les abords de l'Opéra.

— Ah! le chasseur de l'ambassade de Russie! dit le jeune homme de droite en lorgnant de bas en haut, comme il eût pu le faire d'un monument, un colosse de six pieds dont le plumet vert se distinguait au milieu de la foule comme la chevelure de Calypso au milieu de ses nymphes.

— Le heiduque du ministre de Grèce! dit le jeune homme de gauche, et il désigna du doigt un costume de palicare qui eût tiré des larmes, il y a quelque vingt années, à plus d'un sensible philhellène.

— La livrée azur du prince de la finance! reprit le premier en homme qui sait son beau monde.

— Le groom de Gontrey! fit le second, qui ne voulut pas rester en arrière de belles connaissances.

— Voici qui est curieux et mérite d'être vu de près! — Et ce disant, le jeune homme de droite entraîna d'autorité son compagnon au milieu de la foule vers l'objet qui avait éveillé son attention.

Ce n'était ni plus ni moins qu'un domestique indien, au teint cuivré, à la barbe noire, coiffé d'un turban vert et vêtu d'un long surtout de drap bleu d'une forme tout exotique, qui, le bras surchargé de pelisses et de châles, attendait, en rêvant sans doute des rives du Gange et de leur beau soleil, que l'heure de la retraite eût sonné pour ses maîtres.

— Qu'est-ce que cela? dit le jeune homme de droite en contemplant à travers le cristal de son lorgnon le pauvre Hindou. — Le domestique de quelque nabab?

— Sans doute la livrée du babou, Dwarkanauth-Tagore, dont les journaux ont annoncé l'arrivée à Paris, dit le jeune homme de gauche avec l'assurance d'un homme bien renseigné.

— Ah! Méquinet et Sampigny, Sampigny et Méquinet, je vous présente mes devoirs!

Ces mots, prononcés d'une fort belle voix de basse à l'oreille des deux jeunes gens, les arrachèrent à leur contemplation; opérant simultanément un changement de front, ils se trouvèrent en face d'un homme d'une trentaine d'années, petit, replet, aux yeux vifs, à l'encolure de bon vivant, qui donnait le bras à un étranger dont la tournure guindée trahissait la plus pure origine britannique.

— Tiens, Ricourt! dirent à l'unisson les deux jeunes gens.

— Et que faites-vous là, mes *poneys?* reprit celui-ci.

— Nous nous efforçons de deviner à qui peut appartenir ce singulier Caliban, dit le jeune homme de droite, assez satisfait de son mot.

— Ma foi, mon ami Méquinet, dit Ricourt, il faut demander cela à Reidel que voici, et qui connaît toute son Albion parisienne sur le bout du doigt.

— Ce domestique est, je crois, à la belle mistress Daw, qui a été à Londres l'une des lionnes de la saison dernière, dit le compagnon du petit homme obèse avec un laconisme tout britannique.

— C'est là précisément ce que je disais à Sampigny : une grande femme brune, avec des marabouts, deux chevaux gris, une calèche verte, je ne connais que cela ! fit Méquinet avec un magnifique aplomb.

— Ah çà ! nous n'avons pas perdu la représentation de ce soir, j'espère? Comme la Carlotta a dansé?... *Diva... diva... maravigliosa!*... dit Ricourt, qui dans ses appréciations de danse ou de chant, affectionnait le langage de la terre classique des beaux-arts.

— Ma foi, reprit Méquinet, en fait de ballet, je vous avouerai que je suis furieusement blasé, et qu'il faudrait du neuf pour m'attirer dans la boutique.

— Voilà la nouvelle génération ! dit Ricourt, en se tournant vers son compagnon avec une gravité comique; à vingt ans on est plus blasé que père et mère ! En cuisine, il faut du poivre rouge; pour liquides, on ne connaît que le rack; si nous parlons politique, c'est pour faire l'éloge de ce bon M. de Robespierre, et quant à la chorégraphie, on n'apprécie que celle de Frisette ou de la reine Pomaré !... Mais ceci n'est pas une raison pour perdre le coup d'œil de la sortie : c'est un spectacle curieux aussi, et qui ne coûte pas 10 francs comme les stalles...

Tout en parlant, Ricourt se dirigeait avec son compagnon vers la porte du vestibule. Après quelque hésitation, Méquinet et Sampigny se déterminèrent à suivre leur exemple. Dans la foule qui, à ce moment, remplissait les corridors et le vestibule de l'Opéra, on rencontrait tout

ce que Paris compte de riche et d'élégant. Malgré l'époque assez avancée de la saison, le froid vif du dehors engageait les belles spectatrices à revêtir leurs armures d'hiver, et les regards des curieux devaient percer les plis d'épais cachemires ou la soie ouatée d'un capuchon pour saisir au passage une taille élancée ou un frais visage. Un groupe d'hommes haut parlant, au milieu duquel se distinguaient les quatre jeunes gens que l'on a vus sous le vestibule, semblait curieux entre tous de prélever la dîme du regard sur les beautés qui quittaient la salle. Mais les hommages qui partaient de ce groupe étaient reçus avec courtoisie, et les plus belles, par de gracieux sourires, s'efforçaient de désarmer la sévérité du turbulent aréopage.

— Voyons, Henri, ne rougis pas comme cela, dit Ricourt en s'adressant à un jeune homme qui se trouvait devant lui au premier plan du groupe, et dont la mise distinguée, le bon maintien, formaient un contraste frappant avec les allures passablement communes de son interlocuteur; — ne rougis donc pas comme cela, Henri, continua Ricourt, tu me fais l'effet d'une jeune fille!... C'est connu, tu es pris... tout ton saint Frusquin y passera... Après cela, mon ami, on fait des bêtises plus bêtes que de se ruiner pour Bijou... — Et Ricourt fortifia son argumentation en agitant le pan du paletot de celui qui en était l'objet, comme il eût agité le cordon de la sonnette d'un portier rebelle.

Le jeune homme auquel s'adressait cette rhétorique illustrée connaissait sans doute de longue date son voisin pour un de ces bons enfants à la langue fourchue, qui ne se refusent jamais la satisfaction d'enfoncer la dague d'une plaisanterie désagréable dans la poitrine d'un ami; aussi, ne se montrant nullement soucieux de soutenir la controverse, il opéra un quart de conversion de manière à

tourner le dos, dans la plus rigoureuse acception du mot, à son interlocuteur. Cette manœuvre expressive ne désarma point l'impitoyable bavard. Se glissant avec prestesse dans la foule, il vint se placer au premierplan du groupe, juste en avant du jeune homme, de manière à ce que ce dernier ne perdît rien de ses faits et gestes. Cette fois, les plaisanteries de Ricourt changèrent de but. L'œil fixé vers le sommet de l'escalier, il salua de la main deux femmes qui descendaient lentement au milieu de la foule, et ses lèvres, recourbées de leur plus gracieux sourire, laissèrent échapper ces mots : *Corpo di Bacco*... sept fois divine... la vraie sorcière d'Endor... un ange en point d'Angleterre et en crêpe de Chine !...

Malheureux dans son apostrophe à son ami, Ricourt ne le fut pas moins dans ses hommages à la jeune femme qui s'approchait. Elle détourna les regards qu'elle avait jusque-là tenus attachés sur le groupe, et une main bien gantée vint rétrécir l'ouverture du capuchon de cachemire dont sa tête était recouverte. Cette manœuvre de colombe effarouchée ne parut pas du goût d'une forte dame de cinquante ans, chaperon respectable de la belle encapuchonnée. Cette dame au regard hardi, la lèvre ombragée d'un duvet masculin, richement costumée d'une robe de moire jaune, la tête coiffée d'un bonnet où le caprice de la modiste avait semé toutes les richesses du règne végétal, raisins, épis, jeunes carottes, descendit l'escalier d'un pas impérial, sans accorder la victoire d'un pli de paupière au feu des quolibets de Ricourt. — Décidément, madame Cantalou est très-bien encore au gaz, dit celui-ci ; c'est un beau reste de femme ; seulement il y a trop de légumes sur sa tête... Des carottes surtout, cela peut effrayer la jeunesse. — Ces paroles prononcées à haute voix, arrivèrent aux oreilles de la dame, qui se trouvait en cet instant à la hauteur du groupe.

— Ricourt, dit-elle en fixant sur son adversaire un regard de Junon irritée, sur ma parole, mon ami, tu abuses de la permission qu'ont les gens d'esprit de dire des bêtises.

Puis madame Cantalou passa victorieuse au milieu d'un murmure approbateur. Cette riposte à brûle-pourpoint ne fut pas le seul châtiment que l'intempérance de sa langue attira à Ricourt. Les deux dames passées, le jeune homme qui le premier avait été en butte aux persécutions du bavard l'apostropha d'un ton fort sec en ces termes : Ricourt, on a bien raison de dire que tu es le meilleur cœur et la plus mauvaise langue du monde, l'ami que l'on doit souhaiter à son plus mortel ennemi.

— J'ai péché, c'est ma faute, ma très-grande faute, reprit Ricourt avec humilité; car, en bon et loyal garçon qu'il était au fond, il acceptait avec résignation une mercuriale méritée. Le jeune homme ne parut pas avoir entendu cette réponse; il venait de quitter son poste d'observation, et s'était dirigé vers le corridor de l'orchestre, où plusieurs personnes se trouvaient réunies.

— Gontrey ne plaisante pas quand il s'agit de Bijou ! Qui s'y frotte s'y pique, dit sentencieusement Sampigny.

— Et le coup de pied de madame Cantalou ! Ricourt en gardera les marques quinze jours, ajouta Méquinet.

— Méquinet et Sampigny, Sampigny et Méquinet, dit Ricourt de son air le plus imposant, vous êtes jeunes et naïfs encore ! La vraie morale de tout ceci, je vais vous la donner. La vérité est qu'on est timide, on a peur du monde... C'est trop juste ! On n'a pas encore mangé monsieur son père, et, comme toutes les bonnes choses, l'expérience s'achète... cher encore ! Il faut avoir au moins fondu sa légitime pour savoir tout le parti qu'on peu tirer de ses folies. Des folies ! corbleu, c'est là ce qui nous distingue, nous autres forts, des hommes sérieux et des portiers. Avis à vous, Méquinet et Sampigny, Sampigny et Mé-

quinet ! Mais quelles sont les beautés auprès desquelles Bradshaw et Gontrey se montrent si attentifs ? ajouta l'orateur en se levant sur la pointe des pieds. Trois visages inconnus, honnêtes par conséquent : cheveux blonds, fraîcheur charmante, épaules du meilleur modèle, robes trop longues, gants déplorables....; naturelles de la perfide Albion dans la simplicité primitive de leurs atours. Est-ce que je me trompe, Reidel ? poursuivit Ricourt apostrophant son voisin.

— En effet, je reconnais la plus belle moitié de l'ambassade d'Angleterre, fit Méquinet, fort satisfait de l'élégante tournure de sa phrase.

— Mistress Daw ! exclama Sampigny d'une voix pleine de triomphe, car il venait d'apercevoir au milieu du groupe le serviteur hindou dont la présence avait excité son attention et celle de son ami quelques instants auparavant.

— Mistress Daw ! s'écria Reidel ; en effet, c'est bien elle, la dame dont je vous parlais tout à l'heure, et qui a fait sensation à Londres la saison dernière, non-seulement par sa beauté, mais encore par les circonstances singulièrement romanesques de son veuvage. Il y a trois ans environ, son mari, le colonel Daw, l'un des officiers les plus distingués de l'armée de l'Inde, envoyé en mission auprès du prince de Khiva, fut fait prisonnier par le khan de Boukhara, et depuis ce temps l'on n'a plus eu de ses nouvelles. Tout porte à croire qu'il a été mis à mort dans les prisons de ce sauvage, et telle est sans doute l'opinion de mistress Daw, car, après avoir porté le deuil régulier, la voici qui reparaît dans le monde.

— Une veuve du Malabar ornée de roupies, comme cela m'irait bien ! interrompit Ricourt.

— Malheureusement je crois la place prise depuis longtemps, reprit le gentleman avec un singulier sourire.

Ces paroles donnèrent le signal de la dispersion du groupe; les *beaux*, ne jugeant pas le public des cintres, qui arrivait au bas de l'escalier, digne de leur attention, s'écoulèrent bruyamment de côté et d'autre. Nous profiterons de la circonstance pour accompagner Gontrey auprès de mistress Daw.

Malgré le jugement sévère de Ricourt, mistress Daw était un des types accomplis de ces admirables femmes anglaises qui savent transporter sous toutes les latitudes les élégances et mieux encore les joies du foyer domestique de la vieille Angleterre. Elle pouvait avoir vingt-huit ans, était de haute taille, svelte et bien proportionnée. Quoique l'expression douce et mélancolique habituelle de son visage trahît les vicissitudes d'une vie déjà bien éprouvée, il y avait dans son sourire quelque chose de frais et de candide qui exhalait encore tout le parfum de la première jeunesse. Sa mise, d'une élégante simplicité, accusait une femme du meilleur monde. Deux jeunes filles, l'une de quinze ans environ, l'autre beaucoup plus jeune, se trouvaient aux côtés de mistress Daw, et un poëte persan n'eût pas manqué de les comparer à deux boutons près d'une rose en fleur. Il faut aussi mentionner, pour compléter la portraiture du groupe, un homme encore jeune, de haute taille, d'une noble et belle physionomie, qui avait pris des mains du domestique indien un arsenal de châles et de pelisses qui lui servaient à prémunir avec un tendre intérêt ses jolies compagnes contre le froid du dehors.

A son arrivée près du groupe, Gontrey salua en parfait gentilhomme mistress Daw, qui répondit en lui tendant la main avec cordialité. Cette amicale démonstration fut répétée par les deux jeunes filles, et ce tribut payé au cérémonial britannique, mistress Daw dit d'une voix pleine de charme :

— Vous me négligez, Henri ; depuis huit jours que je suis à Paris, je ne vous ai vu qu'une fois, et pour un moment encore. Auriez-vous donc oublié, vous aussi, notre amitié d'enfance, nos bons jours de Surrey's Lodge et du Plessy? Pour s'en souvenir au reste, peut-être faut-il une mémoire comme la mienne, car, de cela, il y a bien longtemps.

— Ces reproches sont trop aimaibles pour que je n'en tienne grand compte, et désormais vous n'aurez qu'à m'accuser d'indiscrétion dans mes visites, dit Gontrey en s'inclinant.

— Pas de vos phrases françaises si bien tournées ; des actes... Venez me voir, mon cher Henri, le plus souvent qu'il vous sera possible, et soyez sûr de toujours être le bienvenu et le bien reçu. Vous avez à faire connaissance avec mes deux filles, avec Kate, que je recommanderai particulièrement à votre amitié. La pauvre enfant va se trouver bien inconnue dans les bals que je lui accorde avant son entrée en pension. Pourra-t-elle compter sur vous comme partner? Son cas est tellement intéressant, que sir Anthony, qui nourrit, comme vous le savez, contre la danse une antipathie toute britannique, — ajouta la dame en désignant du doigt son voisin, — a offert à Kate l'holocauste d'une walse pour le bal où elle doit m'accompagner demain. Puis-je aussi demander à votre amitié le sacrifice d'une contredanse en faveur de ma jeune Indienne? Qu'elle ne soit pas par trop réduite au rôle de tapisserie, pour lequel elle est trop jeune...

— Et trop jolie, interrompit vivement Gontrey. Quelque mauvaise opinion, Anglaise pur sang comme je vous sais, que vous ayez de mes compatriotes, vous ne mettez pas en doute leur bon goût, leur galanterie ; c'est nier, je vous assure, l'un et l'autre que de supposer qu'à un bal parisien miss Kate puisse manquer de partners.

— Vous vous engagez donc formellement à vous consacrer au service de Kate pendant tout le bal de la baronne Des Rotours, et à lui recruter force danseurs parmi ceux de vos amis qui dansent encore? ajouta mistress Daw avec un léger accent de raillerie à l'adresse des blasés de la danse.

— C'est une faveur que je réserverai pour mes plus intimes, et dont je garderai pour moi d'ailleurs la part du lion.

— Vous êtes toujours le bon Henri d'autrefois, dit mistress Daw avec une profonde effusion de cœur.

En cet instant, le domestique indien reparut près du groupe, et annonça que la voiture attendait à la porte du théâtre. Gontrey s'empara du bras de mistress Daw, et, suivi de sir Anthony, qui chaperonnait les deux jeunes *misses*, il se dirigea vers les portes vitrées du péristyle. Ce ne fut qu'après avoir accompli jusqu'au bout leur tâche galante, et vu partir la voiture qui emportait mistress Daw et ses deux filles, que les deux jeunes gens se prirent le bras et marchèrent vers le boulevard.

La soirée était magnifique, quoique un peu froide; le boulevard présentait cet aspect animé qui suit l'heure de la sortie des théâtres. Le paletot hermétiquement boutonné, le cigare à la bouche, Gontrey et son compagnon arpentèrent le bitume dans la direction de la porte Saint-Martin.

— Je vous trouve, non pas triste, mais préoccupé, Anthony, dit Gontrey, rompant, à la hauteur de la rue Grange-Batelière, le silence qu'il avait gardé depuis la sortie de l'Opéra. Il y a huit jours que je vous observe avec tout l'intérêt de la plus vive amitié; eh bien! il me semble, — est-ce pressentiment ou révélation intime? — qu'un grand événement va modifier votre existence. Ce n'est point une vaine curiosité, Anthony, qui me porte à vous adresser cette question : c'est le cœur qui me la dicte;

ai-je besoin de vous le dire? c'est l'amitié qui nous unit depuis longues années.

La personne à laquelle Gontrey parlait ainsi avait un peu plus de trente ans. Elle était de haute taille, d'apparence imposante. L'expression digne, peut-être froide de son visage, était tempérée par l'éclat de deux grands yeux bleus pleins de bienveillance. L'extrême mobilité de ses lèvres, la fermeté de leurs contours, annonçaient une âme aussi ardente dans ses désirs que ferme dans ses desseins. Quelques rides profondes dont le front du gentleman était sillonné disaient hautement que, quoique jeune encore, il avait eu sa large part des tempêtes et des mécomptes de la vie.

— Mon cher Henri, reprit d'une voix grave celui que Gontrey avait nommé Anthony, j'attendais votre question; je vous remercie de me l'avoir adressée; elle prouve la vigilance, l'anxiété de votre amitié. Je vais donc y répondre franchement comme elle a été faite. Cela sera peut-être un peu long, car il me faudra revenir sur un passé que vous ne connaissez point dans tous ses détails. Avez-vous quelque chose à faire ce soir?

— Rien absolument qu'un petit tour chez Meurville; mais j'ai pour cela jusqu'au lever du soleil, dit Gontrey.

— Je ne vous retiendrai pas si longtemps. Quoique nous ayons été élevés ensemble, mon cher Henri, j'ai cependant sur vous le triste avantage de quelques années. Aussi lorsque, heureux garçon de quinze ans, vous ne pensiez qu'à votre poney ou à votre nouveau fusil, près de vous se passaient de tristes drames qui échappaient à votre attention; mais pourquoi ne vous parlerais-je pas de ces secrets de ma jeunesse, aujourd'hui que tous les obstacles qui s'opposaient à la réalisation du rêve de ma vie semblent s'être aplanis? D'ailleurs, depuis que vous êtes homme, ces secrets, vous devez les avoir devinés.

— Peut-être, interrompit Gontrey.

Anthony continua : — Vous vous rappelez notre heureuse enfance, ces beaux jours que nous passions au Plessy chez votre excellent père, à Surrey's Lodge près de ma mère, et vous n'avez pu oublier Hellen, la compagne de nos jeux, la maîtresse première de nos jeunes affections. Vivre près de ce trésor sans pouvoir l'apprécier était chose impossible : pour vous, enfant, elle était l'objet d'un culte fraternel; pour moi, qui arrivais à l'âge des passions, l'intimité de notre existence allumait dans mon cœur un de ces amours brûlants, irrésistibles, qui ne s'éteignent qu'avec la vie. A mon retour de l'université d'Oxford, mon parti était pris : sûr du consentement d'Hellen, j'étais résolu à demander sa main à sa mère. Jugez de mon étonnement, de mon désespoir, quand lady Sarah m'apprit qu'en ce moment Hellen était en route pour Calcutta, où l'appelait l'espoir d'un riche mariage. J'avais sans doute prévu des obstacles. Je savais lady Sarah bien attachée aux préjugés de la naissance; mieux que personne, je savais que mon oncle John, l'arbitre de ma fortune à venir, en sa qualité de vieux roi de la Cité, nourrissait pour mon mariage les prétentions les plus aristocratiques; mais ce manque à la foi jurée, ce lâche abandon, rien au monde ne pouvait me le faire prévoir. Je fus pris alors d'un amer désespoir contre lequel je ne trouvai de remède que dans les plus fortes dissipations. Pendant longtemps mon oncle pourvut généreusement à mes prodigalités; mais au bout de quelques années, sa libéralité se lassa devant mes folles extravagances, et il me fallut consentir, pour obtenir le payement de dettes urgentes et considérables, à partir pour le cap de Bonne-Espérance en qualité d'aide-de-camp du gouverneur de cette colonie. Les dissipations d'une vie mondaine avaient pu étourdir, mais non éteindre les douleurs de mon âme ;

quand un personnage parut sur le trottoir, à la limite de la rue, enjamba le ruisseau, et, s'élançant à la suite de Gontrey, entonna d'une fort belle voix de basse l'apostrophe célèbre de Guillaume Tell à Arnold : « Où vas-tu... Quel transport t'agite? » Pourquoi trembles-tu? continua le chanteur avec un *staccato* perlé qui produisit son effet, car Gontrey, jusque-là sourd à cette mélodie, se retourna et serra affectueusement la main que lui tendait Ricourt.

— Eh bien ! voilà une jolie conduite ! dit Ricourt, à qui son teint frais et reposé donnait peut-être le droit d'emboucher la trompette de la morale ; on rentre chez soi de bonne heure, sans contredit, avec le soleil ! Et qu'avons-nous fait cette nuit ? Nous avons perdu au lansquenet notre centaine de louis ?

— En vérité non, interrompit Gontrey avec une singulière vivacité ; il n'y a eu cette nuit, chez Meurville, que des différences insignifiantes, et quant à moi j'ai joué toute la nuit pour rien.

— Eh bien ! c'est encore ce qu'il y a de mieux, dit Ricourt; s'il est quelque chose d'aussi désagréable que de se ruiner, c'est de ruiner les autres.

— Ah ! de la morale dans la bouche de cette vieille vipère de Ricourt qui, quand elle n'a personne à mordre, se mord elle-même, voilà qui est curieux ! On voit bien que le soleil est à peine levé, dit Gontrey d'une voix saccadée et nerveuse.

— Ah ! tu m'en veux encore de mes plaisanteries d'hier soir sur Bijou et sur toi-même, interrompit Ricourt... Il poursuivit avec un accent tout plein de franchise et de regret : — Je te l'ai dit, je le répète, j'ai eu tort. Que puis-je faire de mieux ?

— Railleur impitoyable, qui frappe sur tous, même sur ses meilleurs amis ! Il faut te pardonner cependant, te pardonner toujours, vieillard hargneux, dit Gontrey, qui,

malgré ses reproches, annonça d'un sourire, l'absolution au pécheur.

— Il faut me pardonner... il faut surtout me connaître, reprit Ricourt d'un air sérieux si étranger à sa physionomie habituelle, que Gontrey, son ami intime depuis plusieurs années, le lui voyait pour la première fois. Il y a deux Ricourt, mon bon, celui que l'on voit au gaz, Ricourt de l'Opéra, du Café de Paris, qui rit de tout, de tous, surtout de lui-même : le sujet est riche, et il lui fait honneur ! Quand on a été assez sot pour se ruiner, il faut bien rire de soi, ne fût-ce que pour en dégoûter les autres. Il est un autre Ricourt, inconnu au monde, que tu ne soupçonnes même pas, et que tu pourras voir ce matin, si le cœur t'en dit... C'est un spectacle curieux ; presque de la morale en action.

Singulièrement ému par cette confidence inattendue, Gontrey prit le bras de son ami, et le couple, traversant la chaussée, arriva sur le parallélogramme de la Madeleine, où les marchandes commençaient à étaler leurs pots de fleurs.

— Tu n'as pas besoin de mes leçons, continua Ricourt ; tu es presque rangé pour un jeune homme ; devant toi s'élèvent de nombreuses espérances ; l'on te sait des onclès partout. C'est donc comme étude psychologique purement spéculative que je te livre le vrai Ricourt, cet homme qui ne sait aujourd'hui s'il dînera demain. Ah ! l'on se dit : Après moi la fin du monde ! Si l'argent est rond, c'est pour rouler ! Et l'on cultive ces demoiselles, l'on ne dédaigne pas le dé ; l'on a sa faiblesse pour le carton peint ; d'ailleurs, on se sait de l'esprit, on a commis de petits vers, des lettres agréables, on possède des amis dans la presse et l'on marche. Puis arrive le jour, le grand jour où la bourse est vide et où il faut travailler de son encre pour faire du pain... Ne sache jamais, Henri, c'est mon

souhait bien ardent, de quelle amertume ce pain-là est trempé ! Je ne te parle pas des misères ordinaires de cette vie que tu aperçois vaguement ; je ne te livre que cette pensée : malade, pas d'esprit, pas de style, et du feuilleton vous tombez à l'hôpital. De cette préoccupation-là, vois-tu, on se délivrerait bien vite, si l'on avait seulement le courage du suicide, ce courage stupide qu'ont tant d'imbéciles ; mais, nous autres, lions fourbus, nous ne l'avons même pas ! Une vie d'orgies, de folles extravagances, nous a énervés jusque dans la moelle de nos os... Ce qui m'indigne surtout contre moi-même, c'est que, maudissant cette vie comme je la maudis, je n'aie pas eu le courage d'une grande résolution. Au jour de mes malheurs, les amis ne m'ont pas fait défaut ; vingt m'ont voulu servir : l'un, par son influence parlementaire, m'offrait une perception ; l'autre voulait me prendre dans son régiment, aujourd'hui je serais sous-lieutenant sans doute ; il n'est pas jusqu'à Bradshaw qui ne m'ait offert d'aller gérer comme associé ses immenses possessions africaines ; c'était une affaire sûre, une fortune refaite en quelques années... J'ai repoussé toutes les mains qui s'étendaient vers moi... Je n'ai pas eu le courage de quitter ce damné Paris. Il me faut ses excitants, son air, sa boue ; j'y resterai, j'y créverai sans doute à l'hôpital.

Ce triste monologue, prononcé avec une sauvage énergie, arriva comme du plomb fondu sur la tête de Gontrey.

— Tais-toi, tais-toi, mon pauvre ami ! s'écria involontairement Gontrey, tu me plonges mille morts dans le cœur.

— C'est-à-dire que je suis profondément stupide ; excuse-moi, c'est l'heure matinale, et puis je suis à jeun. Que ce que tu viens d'entendre, reste là ! — continua Ricourt en frappant de la main sur la poitrine de Gontrey, tandis que sa figure reprenait l'expression de raillerie et de jovialité

qui lui était habituelle. Il reprit après une pause : — Sais-tu bien que Bijou était tout simplement ravissante hier soir? que c'est à en être fier? Et, à propos de Bijou, il faut que je fasse ma paix avec elle, et surtout avec madame Cantalou. Oui, je veux faire ma paix sérieusement, et j'enverrai des fleurs à Bijou, — l'offrande du soldat à Bélisaire, si toutefois Dorante ne s'y oppose.

Les deux amis s'approchèrent d'une boutique déjà ouverte malgré l'heure matinale; Ricourt y fit un choix de lilas, de roses et de jasmins, et donna à la marchande l'adresse de la personne à laquelle les fleurs devaient être portées : Mademoiselle Noël, rue de Provence.

— C'est 12 francs que je vous dois, ma bonne dame? dit Ricourt tirant d'une bourse maigrement garnie le solde du compte qu'il tendit à la marchande. Maintenant, Henri, adieu; il me faut deux colonnes de plus pour mon feuilleton, tant pis pour le lecteur.

Puis le *lion* passé au feuilleton serra la main de son ami, et prit la direction de la rue Royale.

Accablé visiblement sous le poids des plus tristes pensées, Gontrey resta quelques instants immobile à la place où Ricourt venait de le quitter. Enfin, comme sortant d'un rêve pénible, il se dirigea à pas lents vers la rue Tronchet. Ce fut par un instinct machinal, pour ainsi dire, qu'il reconnut la porte ouverte de sa demeure, et qu'il arriva au palier de son appartement. A peine le pas de Gontrey eut-il résonné sur la dalle du corridor, que la double porte de l'entresol s'ouvrit, et laissa voir la figure effarouchée d'un homme de cinquante à soixante ans, la tête coiffée d'un madras, entortillé dans une vieille redingote passée à l'état de robe de chambre, et dont l'air refrogné, propre aux vieux serviteurs, était encore assombri par la mauvaise humeur d'un homme qui vient de passer une nuit blanche.

— Rien pour moi, Antoine? dit Gontrey, que la vue de

ses dieux lares et de son vieux serviteur ramena au sentiment de la réalité.

— Deux lettres pour monsieur le comte que l'on a apportées ce soir... hier soir, dit Antoine en se reprenant dans une intention de paternelle remontrance.

Gontrey avança la main pour saisir les deux lettres; mais, soit maladresse de sa part, soit inattention de son domestique, les missives tombèrent à terre.

— Allons! tu dors debout? dit le jeune homme.

— Il est bien permis d'avoir sommeil à huit heures du matin, reprit le vieux domestique avec un grognement assez semblable à celui d'un sanglier attaqué dans sa bauge.

Les fatigues d'une nuit blanche avaient émoussé la sagacité d'Antoine, qui n'avait pas remarqué les orages amassés sur le front de Gontrey. S'il eût observé plus attentivement son maître, le pauvre domestique n'eût répondu à sa réprimande que par un respectueux silence. Faute d'avoir su contenir sa mauvaise humeur, Antoine venait d'offrir à la colère du jeune homme une occasion d'éclater qui ne fut saisie qu'avec trop d'empressement.

— Triple sot! s'écria Gontrey, ne t'ai-je pas dit cent fois de ne jamais m'attendre? Crois-tu donc qu'il soit bien agréable, en rentrant chez soi, de trouver le coup d'œil de ta vieille face de hibou ébloui? C'est à donner le cauchemar, vois-tu. Dieu me pardonne, tu prends plaisir à passer des nuits blanches pour me faire enrager!... Maintenant, tu peux bien encore rester éveillé cinq minutes? Attends ici, et quand tu auras reçu mes ordres, tu iras dormir du sommeil de la Belle au bois dormant, cent ans si tu veux.

En finissant cette verte semonce, Gontrey passa dans une chambre à coucher qu'éclairaient deux bougies, car la lumière du jour ne pénétrait pas dans cet asile consacré à un repos diurne. Le jeune homme fit deux ou trois fois le tour

de la chambre, balançant machinalement à la main les deux lettres que son domestique lui avait remises. La première, assez volumineuse, portait le galbe particulier aux lettres d'affaire, et trahissait d'ailleurs son origine financière par le timbre sec d'une maison de banque célèbre. Ce fut à celle-ci que Gontrey consacra d'abord son attention. Il rompit le cachet et tira de l'enveloppe un large papier aux chiffres bien alignés, qu'il était aisé de reconnaître pour un état de situation. Après un léger coup d'œil, Gontrey le rejeta sur la table, et fit sortir de leur prison deux liasses de billets de banque attachées par des épingles. Il les garda quelques instants à la main, les contemplant d'un œil mélancolique, puis enfin se décida à les déposer sur la table près du papier; mais, avant de s'en séparer, par un mouvement involontaire de douleur enfantine, Gontrey les pressa sur ses lèvres. — Allons, dit le jeune homme en secouant la tête à plusieurs reprises pour ramener la lucidité dans son cerveau troublé, et d'un geste nerveux semblable à celui d'Hercule cherchant à dépouiller la tunique enflammée de Déjanire, il arracha de la poche de son habit un petit carnet de maroquin rouge, dont il brisa plutôt qu'il n'ouvrit l'agrafe d'argent. Les mots tracés au crayon sur la page ouverte sous ses yeux avivèrent sans doute les poignantes sensations de son cœur, car une terrible contraction nerveuse bouleversa ses traits, et il eut besoin de s'y prendre à plusieurs reprises pour lire d'une voix tremblante: Bonnevieille, 275 louis... prince Mouravief, 127... Meurville, 98... *captain* Reidel, 25. — Que me disait-on donc de me défier de celui-là? il a perdu sa soirée! dit le joueur malheureux avec un rire étrange et pénible.

Lorsqu'il eut fini de lire la triste nomenclature de ses pertes, Gontrey demeura debout près de la table, en homme qui, dominé par ses émotions intérieures, n'a pas

conscience du temps. Enfin, par un effort suprême, il s'arracha à cette torpeur. Vivement, et comme pour mettre à profit une bonne résolution, il ouvrit un buvard, en tira quatre enveloppes, détacha les billets et les disposa en quatre lots sur la table. Prenant alors quelques louis dans sa poche, Gontrey compléta les diverses sommes qu'il avait énumérées. Chaque lot fut alors enfermé dans une enveloppe, scellé de ses armes, et il traça d'une main tremblante les adresses des destinataires ; mais ce travail avait épuisé les forces du jeune homme, car il se prit la tête à deux mains et demeura longtemps en contemplation devant le pauvre billet de 500 francs, dernier survivant du petit trésor qui, peu d'instants auparavant, se trouvait sous ses yeux.

— C'est fini... n'y pensons plus, dit Gontrey du *ton* dont le patient doit remercier le médecin qui vient de lui extirper un membre, et, pour changer tout à fait le cours de ses pensées, il ouvrit le second billet que son domestique lui avait remis et d'où s'exhalait une forte odeur de mousseline. Le style et l'orthographe, également capricieux, trahissaient l'origine féminine de ce billet, qui portait d'ailleurs la signature fantastique de Bijou. Il était ainsi conçu :

« Mon bon ami,

« Les bijoux coûtent cher, et les tapissiers aussi. Le
« mien est encore venu me fatiguer ce matin ; envoie-moi
« donc 2,000 francs pour me délivrer de ce mal appris,
« et compte sur la reconnaissance de ton

« Bijou. »

La main charmante qui avait griffonné cette épître ne prévoyait pas le sort fatal qui l'attendait : le pauvre billet fut déchiré en mille morceaux, puis piétiné avec rage. Cet

emportement ne fut que de courte durée, et Gontrey, chassant dans la cheminée les fragments épars, appela Antoine d'une voix retentissante. L'accent impérieux de cet appel ne permettait pas l'hésitation, et le nez d'Antoine parut immédiatement à la porte de la chambre. Obéi à la seconde comme il l'était, Gontrey ne fut pas encore satisfait, et s'écria avec emportement : — Allons, faut-il que j'aille te chercher sur l'escalier? Avance donc! Est-ce que je te magnétise?

Antoine avança en rechignant, de l'air de Crispin craignant la bastonnade.

— Écoute bien ce que je vais te dire, et, pour la première fois de ta vie, tâche de faire cinq commissions sans faire six bévues. Tu porteras les quatre lettres que voici à leurs adresses, puis tu iras chez M. Dument, où l'on connaît ton profil : il n'y en a pas deux comme cela dans Paris... Mon Dieu, que tu es donc laid quand tu as sommeil! ajouta le maître en éclatant d'un fou rire.

Antoine sourit d'un air agréable. Gontrey continua : — Tu demanderas de ma part 2,000 francs, que tu porteras chez mademoiselle Noël. Pars maintenant, va te coucher, et que, sous aucun prétexte, on ne vienne me réveiller.

Le vieux serviteur, peu curieux de partager la société de son maître dans l'état présent de ses humeurs, les lettres reçues, quitta la chambre d'un pas précipité. Resté seul, Gontrey, après quelques moments d'hésitation, s'approcha de la table, saisit le papier qui s'y trouvait en compagnie du billet de banque, et commença à le parcourir du regard. Cette lecture était nouvelle et édifiante pour Gontrey, car un instant elle absorba toutes ses pensées, et il la poursuivit avec une attention dévorante. Ce n'était pourtant qu'un état de situation, sec et aride comme des chiffres. L'actif présentait la somme assez ronde de dix mille louis,

sous l'appellation plus vulgaire de 200,000 francs; le passif, plus détaillé, se terminait par la formule sacramentelle : M. le comte de Gontrey a maintenant en caisse 19,500 francs. —Mais ce n'est pas possible ! dit d'une voix entrecoupée de sanglots le malheureux jeune homme, qui, pendant sa lecture, avait blémi à vue d'œil.

Le doute n'était pas permis cependant, car la vérité se montrait sous le simple appareil des deux premières règles de l'arithmétique. Gontrey le comprit bientôt, et s'élança d'un bond de tigre hors de son fauteuil. Les lèvres blanches, l'œil sanglant, il parcourut la chambre, battant presque la muraille comme un homme ivre, s'arrachant les cheveux avec désespoir, et répétant d'une voix entrecoupée par un râle d'agonie : — Ricourt... Ricourt... faire des feuilletons comme Ricourt pour gagner mon pain !

A cet emportement de douleur sauvage succéda chez Gontrey un profond abattement. Il continua d'errer autour de la chambre ; mais sa course devint régulière, ses lèvres demeurèrent muettes, ses bras inertes pendaient à ses côtés; seulement son regard fébrile resta opiniâtrément fixé dans la direction d'une charmante boîte de palissandre à écusson armorié, qui reposait sur le marbre d'une commode. Une attraction magnétique, irrésistible, entraînait le jeune homme vers cet objet, car il s'arrêta bientôt devant la commode, et d'un geste nerveux fit tourner la clé du coffret. C'était un fort joli nécessaire d'armes de chez Lepage, doublé d'un velours ponceau, sur lequel reposaient deux pistolets richement ciselés. A leur vue, un rire satanique contracta les traits de Gontrey; il leva au ciel des yeux pleins d'un désespoir suprême, et arracha de sa couche de velours un des pistolets. Il le garda quelque temps à la main, le dévorant du regard, faisant jouer machinalement la batterie sous ses doigts, mais tout son corps frissonnait comme sous l'action d'un choc électrique

au cri sec de l'acier ; puis, par un mouvement convulsif, il souleva une des cases de la boîte, en tira une balle, et la soupesa attentivement de la main, mais le contact de l'instrument de mort développa des sensations trop poignantes pour les forces du jeune homme ; rejetant d'un geste désespéré balle et pistolet, il vint s'abîmer dans un fauteuil, et là le pauvre lion, devenu vieux, se cachant la tête dans les deux mains, fondit en larmes comme un enfant.

LA FÊTE DU ROI

Le 1er mai 1842, la ville de Paris, libre, riche, heureuse, célébrait royalement la fête de son souverain. Il était sept heures et demie du soir. Une foule innombrable, dont le flot se dirigeait vers la place Louis XV, inondait la rue Royale, quand une large voiture de remise s'arrêta près du trottoir, à l'encoignure de la rue des Champs-Élysées, et de cette voiture descendirent successivement Ricourt, sir Anthony Bradshaw, Gontrey et une jeune femme qui joue un rôle assez important dans ce récit pour qu'on nous pardonne de retracer avec quelque détail cette figure peut-être un peu trop vraie de la société du XIXe siècle. Rien de plus frais, de plus gai, de plus souriant que cette jeune femme, qui, à tous égards, méritait le pseudonyme de Bijou sous lequel elle a été jusqu'ici désignée. Elle n'avait pas encore vingt ans, était de petite taille et un peu grasse. Les plis soyeux d'un châle de crêpe de Chine accusaient toute la finesse de sa taille et les fermes contours de sa poitrine. Son brodequin était si cam-

ré, si mignon, qu'il eût pu disputer la palme à la merveilleuse pantoufle que le conte prête à Cendrillon; une figure franche, ouverte, joyeuse, sur laquelle n'avait jamais passé le souci, l'idée du lendemain, couronnait un cou blanc comme celui d'un cygne; son petit nez moqueur, légèrement retroussé, tout aussi bien que le nez célèbre de Roxelane, eût réduit en atomes le cœur du plus farouche des Solimans; ses grands yeux d'un gris doré, sous de longs cils bruns, pétillaient d'esprit et de malice. Il n'était pas difficile de tracer l'arbre généalogique de cette ravissante fille : elle descendait en droite ligne d'Ève, de Danaë, de Manon Lescaut, de ces charmants génies du mal aux instincts vicieux, au bon cœur, qui ont trouvé et trouveront toujours des Adams pour avaler la pomme, des Jupiters prêts à se changer en pluie d'or, ou des Desgrieux qui payent de leur honneur et de leur vie un fatal amour. Que d'autres plus vertueux que nous s'arment de la pierre de la morale pour la jeter à l'illustre trinité dans la personne de leur séduisante progéniture; faible pécheur, ami de la vérité comme nous le sommes, nous n'aurons point ce courage.

Il était impossible de se méprendre sur la nature des occupations auxquelles venait de se livrer la bande joyeuse. Les yeux émérillonnés, les teints chauds et brillants, les voix gaies et claires, annonçaient des convives dont l'appareil digestif distillait en belle humeur les sucs de mets exquis, les fumées de vins généreux.

Lorsque les quatre personnages furent descendus de voiture sur le trottoir, ils s'arrêtèrent quelques instants, comme si là ils eussent dû se séparer. Bradshaw serrait déjà la main de Gontrey en signe d'adieu, quand Bijou l'arrêta par le bras d'un geste impérieux.

— Eh quoi ! vous nous abandonnez sans avoir vu la fête; vous allez rentrer chez vous sans tambours ni mir-

litons ! c'est ce qui ne sera pas, mon petit milord ! dit Bijou d'une voix fort résolue.

— Et pourquoi cela ? interrompit Anthony.

— Parce que je vous prierai si bien, si gentiment de venir avec nous, que vous ne me refuserez pas ce plaisir, dit la jeune femme avec toute la grâce d'une chatte amoureuse.

— Allons ! reprit Anthony désarmé par cette gentillesse ; marchez, nous vous suivons.

Et, prenant le bras de Ricourt, il suivit le couple juvénile.

L'aspect de la grande allée des Champs-Élysées était quelque chose de féerique. Des myriades de verres de couleur, de lampions, suspendus en guirlandes entre les arbres, des lustres tels que l'on en rêve pour des bals de géants, éclairaient d'une lumière capricieuse, diaprée, une foule immense dont le flot indécis ondulait dans toutes les directions. L'arc-de-Triomphe, le palais des Tuileries, illuminés d'un panache de flammes, terminaient majestueusement ce coup d'œil vraiment royal. Comme la jeune femme se l'était promis, aucun des plaisirs de la fête ne devait échapper à sa curiosité ; aussi, dès leurs premiers pas dans l'avenue, les quatre promeneurs s'étaient-ils arrêtés devant cette dernière des roulettes que la loi n'a pas pensé à proscrire comme immorale, la roulette de la marchande de macarons.

— Ma chère enfant, dit Gontrey à Bijou, qui pontait avec énergie sur la noire, sans vouloir vous reprocher cet innocent plaisir, je vous ferai observer que Ricourt plie déjà sous le faix de votre gain.

Le lion de lettres portait en effet avec une résignation de cavalier servant un énorme monceau de pain d'épice et de macarons.

— Ricourt est un homme fort, dit la jeune femme en

souriant... Et puis d'ailleurs c'est pour l'âne savant, un confrère! N'est-ce pas, Ricourt, que tu peux bien faire cela pour lui? pauvre bête!

— Tu me flattes, Bijou, interrompit Ricourt.

— Ce n'est pas l'âne savant que je flatte au moins, reprit la jeune femme.

— C'est ce que nous verrons à ton premier nouveau rôle, repartit Ricourt, qui agitait le doigt en signe de menace.

— Ah! reprit Bijou avec une humilité moqueuse, j'espère bien que tu ne m'éreinteras pas, moi, mon petit Ricourt, une amie si dévouée qui lit tes feuilletons! Oui, oui, tu crois que je plaisante; je les lis, et je les trouve très-forts! Ah! par exemple, je suis seule de mon avis...

— Je te ménagerai, moi? je te pulvériserai, petit Lucifer! reprit le journaliste d'une voix qui n'avait rien de bien menaçant.

— Voyons, soyons amis, Janin! dit Bijou en tendant majestueusement la main à son adversaire, qui la porta galamment à ses lèvres, tandis que la jeune femme ajoutait malicieusement: Tu ne diras plus que je ne te flatte pas!... J'ai fini, poursuivit-elle; qui paye? Et, prenant des mains de Gontrey une pièce de 5 francs, elle la jeta dans le tablier de la marchande en ajoutant: Dix-neuf coups, 95 centimes. Vous boirez le reste à la santé du roi, ma bonne mère; cela ne peut vous faire que du bien.

Nous ne suivrons pas le petit groupe près des mille phénomènes forains qui attirèrent successivement sa curiosité. A une heure de là, Henri de Gontrey et sa compagne entraient sous la tente d'un bal public. Le bal était vif et animé, la musique sonore et impétueuse. Comme le coursier qui frémit d'impatience au son de la trompette des combats, Bijou piétinait au bras de Gontrey en entendant

les mélodies un peu vieilles, mais toujours ravissantes, de *l'Ambassadrice* et du *Domino noir*.

— Un quadrille, Henri, un seul, je vous en supplie! dit-elle. Qui le saura? qui le verra? Il n'y a personne de connaissance ici.

— Et vous serez sage ! répliqua Gontrey.

— Sage comme une élève de Vestris, je vous le promets, dit Bijou d'une voix pleine d'inébranlable résolution.

— Eh bien! trouvons un vis-à-vis, dit Gontrey tout à fait vaincu dans ses objections.

Quelques instants après, les deux jeunes gens étaient en quadrille, ayant pour vis-à-vis deux braves et honnêtes figures, un ouvrier et sa femme, un couple du peuple: non pas de ce peuple hargneux et ivrogne qui ne sait que haïr et maudire les riches, mais de ce vrai peuple qui travaille et économise, et n'envie de la richesse que son pouvoir de faire le bien.

La contredanse s'achevait; Bijou, fidèle à sa promesse, ne s'était livrée qu'à la chorégraphie la plus châtiée, quand l'un des gardiens du bal vint réclamer de Gontrey le prix de la contredanse. Dans le mouvement précipité que fit le jeune homme pour satisfaire à cette demande, un louis tomba de sa poche.

— Tiens, ce monsieur qui sème ses jaunets ! c'est pour qu'ils fassent des petits, dit derrière Gontrey une voix fêlée de gamin de Paris.

— C'est pour humilier le pauvre peuple qui n'a *pas le* sou, reprit une autre voix rauque et avinée... Tu ne connais pas les riches, mon fils... pas ça de cœur... *Aussi*, qu'on me donne un autre juillet !...

— Faut pas que cela vous gêne, mon bourgeois, reprit la première voix apostrophant Gontrey, qui essuyait la terre dont le louis s'était imprégné dans sa chute; si vous avez

peur qu'il ne salisse votre poche, je n'ai pas cette crainte-là pour la mienne.

— Tu n'as pas de chance, va! interrompit la seconde voix. Plus souvent qu'il se retournerait pour t'écouter, le gant jaune! Sais-tu pourquoi il est venu ici? Pour humilier le pauvre peuple, quoi! Et à cet effet, au milieu de nos mères et de nos sœurs il a amené sa margot, ajouta le moraliste, qui avait toutefois au bras une compagne dont l'organe et les allures se trouvent décrits dans Parent-Duchâtelet, chapitre des *Boues de la Cité*.

Sourd jusque-là aux insolences dont il était le but, Henri se retourna brusquement, l'œil menaçant, le teint enflammé. — Drôles, s'écria-t-il, apostrophant ses adversaires, un mot de plus, et je vous châtie comme vous le méritez!

— Tiens, le gant jaune qui fait le méchant! dit la première voix.

— On va lui servir de la bouillie sur le nez, dit le héros de la démocratie non pacifique en prenant la posture du combat.

L'altercation avait été suivie dans tous ses détails par l'ouvrier qui servait de vis-à-vis à Gontrey : au moment où il vit la rixe près de s'engager, il s'élança au milieu des adversaires avec l'assurance d'un homme qui se connaît au bout des bras des arguments d'une force péremptoire.

— Eh bien! quoi! après? dit l'ouvrier d'une voix retentissante. Parce que Monsieur a des louis dans sa poche, est-ce une raison pour insulter sa petite dame, sauvages? Avec cela qu'il vous affligerait d'avoir de l'or dans votre gousset, où, si le diable ne fait pas la noce, ce n'est pas la paye de la semaine dernière qui l'en empêche, je le jure bien... Allons, qu'on se taise, ou je cogne, continua l'ouvrier dominant de la voix les réponses de ses adversaires.

Les réprésentants de l'illustre race du *pâle voyou*, bien

décidés à entamer la lutte contre un *gant jaune*, faiblirent dans leur résolution quand ils virent devant eux des poings habitués à manier l'enclume; aussi disparurent-ils dans la foule en murmurant.

— Pas de remercîment, Monsieur, cela n'en vaut pas la peine, dit l'ouvrier à Gontrey, qui venait de lui adresser des paroles affectueuses; vous en auriez fait autant, si j'avais porté l'habit, et vous la veste : les honnêtes gens se reconnaissent et s'aident quand ils peuvent.

En cet instant, l'on entendit l'explosion de la bombe qui précède de quelques minutes le feu d'artifice, et la foule avide de spectacle se précipita vers les portes de la tente. Entraînés par la curiosité, Gontrey et sa compagne suivirent le flot populaire, et s'engagèrent imprudemment, à l'embouchure de la place Louis XV, au plus épais de la foule.

Le feu d'artifice venait de commencer et déployait aux yeux de la multitude sa collection ordinaire de soleils multicolores, de fontaines de feu, de gerbes étincelantes.

— Parvenez-vous à voir quelque chose? dit Gontrey à la jeune femme, qui s'appuyait fortement sur son bras pour se maintenir en équilibre sur la pointe des pieds.

— Une mer de chapeaux, un océan de bonnets, des nuages de fumée... et plus rien. Heureux les géants et les femmes colosses! ajouta Bijou avec un soupir.

— Ceci nous servira de leçon à vous et à moi. Si jamais l'envie vous prend de voir encore un feu d'artifice, nous monterons peut-être sur des toits, mais assurément nous ne descendrons pas dans la rue. L'on frémit quand on pense aux affreux malheurs qu'une rixe ou les tentatives de quelques misérables pourraient occasionner, et en cet instant, moi qui vous parle, je jure que je voudrais vous voir partout ailleurs plutôt qu'ici.

Ces paroles furent comme le cri de l'oiseau de mauvais

augure présage de la tempête. De la foule s'éleva tout à coup un murmure confus, et l'on vit la multitude s'agiter brusquement en tout sens; puis la rumeur grandit comme le roulement de la mer qui monte, et des cris d'angoisse, des sanglots, des malédictions éclatèrent de toutes parts.

— Qu'est-ce que cela? mon Dieu! dit la jeune femme d'une voix tremblante; ne me quittez pas, Henri, j'ai peur, j'ai bien peur!

— Du calme, je vous en prie, Bijou, reprit Gontrey de cette voix brève et gutturale qui, même chez l'homme brave, trahit l'émotion du danger, car le remous de la foule venait de les envelopper, et ils se trouvaient laminés dans un étau humain.

— Henri! de l'air!... j'étouffe, je me sens défaillir, s'écria Bijou tremblante, que Gontrey venait d'enlacer de ses deux bras.

— Pas de vapeurs, ma chère enfant, ou nous sommes perdus, reprit Henri avec une terrible imprécation.

Ces paroles furent inhabiles à rappeler les sens de la jeune femme; frappée d'une juste terreur et à demi morte, elle se laissa aller dans les bras de son compagnon.

La tempête venait d'éclater avec une indicible furie. Aveugle dans son émotion, le flot populaire se brisait sur lui-même; ce n'étaient que cris de mort, efforts tumultueux; chacun, luttant pour son salut, cherchait avec une énergie désespérée à frayer sa route à travers le torrent, et cependant les traits de dévouement ne manquèrent pas dans cette terrible tourmente. A quelques pas de lui, Gontrey eût pu distinguer le gamin, l'un de ses adversaires du bal, qui venait d'arracher un petit enfant à une mort certaine, et, avec toute la force que donne la conscience d'une belle action, le portait à cheval sur ses épaules. L'enfant de Paris venait, à quelques minutes de distance, de révéler cette nature inexplicable, aux in-

stincts pervers, aux généreux dévouements, qui assassine un soldat derrière une barricade ou se précipite aveuglément dans les flots aux secours d'un noyé, avec la même facilité que tourne une girouette au vent.

Les forces de Gontrey s'épuisaient dans la lutte, ses bras meurtris ne supportaient plus qu'avec peine le corps inanimé de sa compagne; une mort lente, affreuse, pleine de torture, semblait réservée au jeune couple, quand la Providence en culotte de peau, le casque en tête, apparut aux yeux de Gontrey, sous les espèces d'un beau garde municipal à cheval.

La noble milice venait d'apparaître sur le théâtre du danger. Formée en carré compact, elle s'avançait dans la foule avec cette force invincible que donnent la discipline et l'uniformité des mouvements. Dans le sillon des fantassins suivaient quelques cavaliers prêts à recevoir sur leurs selles et à transporter au corps-de-garde les blessés et les femmes évanouies. Par un effort désespéré, Gontrey rejoignit le sauveur que le hasard lui envoyait. — Une femme... sauvez une femme pour l'amour de Dieu! s'écria-t-il. Cet appel, prononcé avec toute l'énergie du désespoir, fut entendu du cavalier : d'une main d'Hercule, il enleva la jeune femme des bras épuisés de Gontrey, la plaça en travers de sa selle, et, tournant la tête de son cheval, prit le chemin du corps-de-garde.

Le poste des Champs-Élysées présentait en cet instant un curieux spectacle : des femmes évanouies, des enfants éplorés, car les malheurs de la soirée n'avaient pas été aussi grands qu'on eût pu le craindre, garnissaient les lits de camp et les chaises du corps-de-garde; c'était plaisir que de voir les soins touchants et délicats que leur prodiguaient les braves gens auxquels ils devaient la vie : ici un vieux soldat à genoux près d'une femme inanimée lui frottait les tempes d'un mouchoir humide avec tout le

soin que l'on eût pu attendre de la femme de chambre la plus experte ; là un colosse de six pieds promenait sur son bras un petit garçon qui, pour faire diversion à sa douleur, tirait de toutes ses forces la longue moustache de son père improvisé.

— Mais que c'est ridicule ! dit Bijou, qui venait de reprendre ses sens, à Gontrey, dont la pâleur trahissait les vives émotions de la scène précédente ; mon Dieu ! que c'est donc ridicule de se trouver mal, comme une poule mouillée, en pleine place Louis XV ! Que va penser de sa fille la mère Cantalou, qui, en 1814, disait leur fait, et vertement encore, aux Cosaques ?

— La mère Cantalou pensera que nous en sommes quittes à bon marché, grâce au dévouement de Monsieur. — Et Gontrey serra affectueusement la main d'un beau militaire debout près de la jeune femme, la dévorant du regard, comme s'il s'applaudissait intérieurement d'avoir arraché à une mort imminente une aussi charmante créature.

— Il est vrai que Madame aurait pu passer un mauvais quart d'heure, dit timidement le soldat.

— Et je n'aurai garde de l'oublier, mon brave ; mais, comme vous pourriez avoir de moi une mauvaise opinion, car je n'ai guère été aimable durant notre cavalcade, il faut, continua Bijou de sa voix la plus câline, que mon sauveur me fasse l'amitié d'accepter en souvenir de moi cette épingle qui lui rappellera sa bonne action et celle qui en a profité. — Et la jeune femme, détachant de sa robe une riche broche de perles, la tendit d'un geste amical au soldat.

— Madame, dit celui-ci presque offensé de cette libéralité, je n'ai fait que mon devoir, et j'en suis déjà assez récompensé.

— Vous me refusez, c'est mal, reprit Bijou, car que puis-je vous donner en souvenir ? et je veux absolument

vous donner quelque chose. Mariée ou non, vous le savez, ce que femme veut, il faut que cela se fasse, Dieu et le diable le veulent!

— Eh bien! ma petite Dame, si vous voulez, si vous voulez absolument me donner quelque chose, ajouta le militaire balbutiant et rougissant, avec l'autorisation du bourgeois, vous me donnerez la permission...

— De m'embrasser? Ah! cela de grand cœur, interrompit vivement Bijou. Et elle tendit ses deux joues purpurines aux lèvres du soldat, qui les effleura d'un baiser modeste et respectueux dont n'eût pu s'offenser l'Othello le plus farouche.

Peu d'instants après, les deux jeunes gens quittaient le corps-de-garde, pleins de reconnaissance pour la noble milice dont le sang-froid et le dévouement avaient épargné de si grands malheurs à la population parisienne. Il faut ajouter, hélas! qu'à cette même place, dans ce même corps-de-garde, témoins de soins si touchants, quelques années plus tard, les brigands de février devaient se charger de payer la dette de la reconnaissance publique, en égorgeant au milieu des flammes dix-huit martyrs, victimes de leur fidélité au drapeau, de leur dévouement aux institutions de leur pays.

— Vous voilà enfin! — dit du milieu de la foule une voix bien connue. Et au même moment Bradshaw prit place aux côtés de Gontrey.

— Ah! mon petit milord, nous l'avons échappé belle! — dit Bijou avec volubilité, comme si sa langue eût tenu à réparer le temps perdu de l'évanouissement. — Le naufrage de *la Méduse,* le passage de la Bérésina, ne sont que des contes pour rire auprès de mon histoire. Sans Henri, sans le brave, le bon Henri, ajouta la jeune femme en dirigeant sur son sauveur des regards pleins d'amour et de reconnaissance, plus de Bijou... Brisé, laminé, tordu!...

Vous auriez porté mon deuil, hein? Mais vous venez avec nous, nous allons de ce pas prendre des glaces. Ah ! dame, nous avons eu assez chaud pour avoir le droit de nous rafraîchir, et j'aurai le temps de tout vous narrer. D'abord, et le plus clair, c'est que je ne sais rien de rien; je me suis trouvée mal comme une petite-maîtresse dès le commencement de la danse, seulement j'ai été embrassée par un municipal, un joli homme, ma foi !... Ne faites pas les gros yeux, Henri, vous savez parfaitement qu'il n'est pas aussi bien que vous.

Les trois jeunes gens continuèrent leur marche dans la direction de la Madeleine, et se trouvèrent bientôt attablés, dans la salle basse du café Durand, devant des glaces auxquelles la jeune femme et Gontrey faisaient honneur, tandis que leur compagnon parcourait nonchalamment le *Galignagni's Messenger*. Tout à coup le visage du lecteur pâlit visiblement, sa respiration devint brève et haletante ; il approcha le papier de ses yeux, comme s'il n'eût pas voulu perdre un mot, une lettre de sa lecture; puis sa tête appesantie retomba presque sur ses genoux, le journal glissa entre ses mains, et ses lèvres tremblantes laissèrent involontairement passer l'exclamation de Desdemona : *Heaven! have mercy on me!*

— Qu'avez-vous donc, mon ami? dit Gontrey, auquel n'échappa point cette singulière émotion.

— Rien... un léger étourdissement, reprit Bradshaw avec l'effort d'un homme qui cherche à dominer une émotion suprême. Il poursuivit en anglais : Reconduisez Bijou chez elle, et revenez me trouver ici au plus vite; il s'agit de vie ou de mort.

Effrayé de l'étrange mystère dont ces paroles étaient pleines, Gontrey hâta le départ de sa compagne, et tous deux, prenant congé de Bradshaw sortirent presque immédiatement.

Un quart d'heure ne s'était pas écoulé depuis le départ de Gontrey, qu'il était de retour près de son ami. Il le retrouva à la même place, dans la même pose; pendant tout cet intervalle, le souffle d'une respiration saccadée avait seul annoncé que la vie battait encore au cœur de cet homme foudroyé par la douleur.

— Anthony!... Anthony!... répéta Gontrey en appuyant sa main sur l'épaule de son ami.

A cette pression, Bradshaw releva la tête, fixa sur son ami un regard plein de mortelles angoisses. — Ah! c'est vous, Henri, dit-il d'une voix défaillante, payez et partons.

Les deux jeunes gens suivirent quelques instants le boulevard; puis, pour éviter le contact d'une foule joyeuse, ils tournèrent brusquement dans la rue Godot, dont les fêtes de la soirée n'avaient pas interrompu la solitude habituelle, et la descendirent d'un pas lent, pleins de sombres préoccupations.

— Anthony, dit Gontrey, qu'y a-t-il? quel malheur vous frappe? Vos mystérieuses paroles m'ont mis dans le cœur des charbons ardents.

Bradshaw reprit d'une voix sifflante, comme si son gosier ne laissait passer que difficilement chaque parole: — Le colonel Daw est en ce moment en quarantaine au lazaret de Malte!

— Le colonel Daw! répéta Gontrey en homme qui se refuse à croire le témoignage de ses oreilles. Il ajouta, avec une incrédulité fortifiée par quelques instants de réflexion: — Cela n'est pas possible! vous avez été dupe d'une similitude de nom; comme moi, mieux que moi, vous savez que la captivité et la mort du colonel sont faits notoires en Angleterre.

— Le colonel Daw est vivant... il est à Malte... Dans quinze jours, il sera ici... Lisez! continua Bradshaw en

tendant à son ami d'un geste désespéré le journal qu'il avait emporté avec lui.

Gontrey s'approcha d'un réverbère et lut à la lueur du gaz, avec une émotion croissante, un article qui, sous le titre de *marvellous escape of lieutenant colonel Daw*, donnait de longs détails sur l'évasion de ce personnage des prisons du khan de Boukhara et de son arrivée à Smyrne. Comme pour attacher à ce récit un caractère de véracité irrécusable, on lisait sous la rubrique de Malte : *Passengers on board H. R. M^s. steamer Osiris : lieut. colonel Daw. C. B. 17 th. Bengal native infantry, — mistress Watson, — miss Thomson, — Mr Robinson*, et autres noms en *son* qui n'attirèrent aucunement l'attention du lecteur.

Gontrey demeura quelques instants immobile, le journal à la main; mais l'altération de son visage révélait assez les douloureuses émotions de son cœur. Il triompha toutefois bientôt de ce premier abattement, passa amicalement dans l'anneau de son bras le bras de son ami, et les deux jeunes gens arpentèrent le trottoir en silence, comme si aucun d'eux n'eût osé donner l'écho de la parole aux sombres pensées de son esprit.

Gontrey rompit le premier le silence d'une voix toute pleine de tendre et douloureuse sympathie. — Anthony, dit-il, vous connaissez de longue date mon amitié pour Hellen, pour vous. En ce moment cependant peut-être douterez-vous de mon affection, me trouverez-vous insensible, cruel, car je vais vous parler le froid langage de la raison. Cette série d'événements si pleins d'une aveugle fatalité ne peut se dénouer que d'une seule manière, d'une manière digne d'un cœur comme le vôtre... Avant tout, par-dessus tout, il y a, je ne dis pas le bonheur d'Hellen, mais son honneur, la tranquillité de sa vie future à sauvegarder... Ne pensons qu'à elle, Anthony, à elle seule!...

Oh ! je lis sur ce visage sillonné de larmes que l'intérêt de son avenir, voilà le but unique de ces navrantes pensées sous lesquelles plie votre front ! Vous, Anthony, homme vraiment fort, vous saurez boire jusqu'à la lie le calice amer de l'abnégation et du dévouement. Comprenez-moi donc, ami, quand je vous dirai, — oh ! cela avec un profond désespoir, — qu'à cette situation fatale il n'est qu'un seul remède, qu'une seule issue : il faut courber la tête sous les arrêts impitoyables du sort, il faut qu'Hellen soit rendue à son mari.

— Mais ce n'est pas possible ! dit le malheureux jeune homme sur la tête duquel les paroles de son ami retombaient brûlantes comme du plomb fondu.

Gontrey poursuivit : — Si mille poignards menaçaient les jours d'Hellen, hésiteriez-vous un instant à lui faire un rempart de votre sein ? Au prix de vos jours, n'iriez-vous pas acheter au milieu des flammes ou dans le sein des flots la rançon de sa vie ? Eh bien ! ce sont là des dévouements faciles ; quelques minutes de souffrance, quelques convulsions, et tout est dit... Oh ! je le sens, je le comprends, ce que je demande à votre abnégation, c'est mille fois plus que la vie, c'est le sacrifice de rêves adorés ; c'est une passion dévorante qu'il faut anéantir dans votre cœur, dût-il se rompre ! Anthony, cher et malheureux Anthony, l'intérêt de l'avenir d'Hellen vous donnera la force de ce sublime sacrifice ; la conscience du devoir noblement accompli vous donnera la force de porter le fardeau de votre croix. Gontrey continua après une pause : — Songez-y bien, ami, nous ne sommes plus à ces jours de tendres folies, d'escapades amoureuses, où, battu et content, le *mari* ne trouvait pas même à son infortune la compensation de la pitié publique. Appuyé sur la loi, sur l'opinion *du* monde, il se venge, et cela cruellement, des atteintes portées à son honneur. Pour nous autres hommes, il est vrai,

la chose tire peu à conséquence ; souvent il ne s'agit que de savoir débourser à propos quelques milliers de louis, et toujours en dernier ressort nous pouvons arranger l'affaire par l'argument de l'épée ou du pistolet... C'est une chance de quelques secondes à courir, cette chance que nous allons si souvent braver pour notre plaisir dans les aventures d'une course au clocher ou d'une chasse ; mais la femme, mon ami, la malheureuse femme enlevée au foyer domestique, flétrie dans l'opinion du monde, repoussée de tous, condamnée à une vie de solitude et d'abandon... oh ! c'est pour elle que mon cœur réserve sa plus profonde pitié... Que ce sort maudit ne soit pas celui d'Hellen, Anthony ! je vous le demande au nom de notre amitié, au nom de votre père, au nom de votre honneur, au nom de tout ce que vous avez jamais aimé et respecté dans ce monde.

— Mais qui vous dit donc que ma volonté soit seule maîtresse des événements, qu'il s'agisse seulement pour moi d'avoir le courage de sacrifier un amour qui m'est mille fois plus cher que la vie ? N'est-il pas de ces liens sacrés qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme de briser comme il peut se briser le crâne ou le cœur ? dit Anthony avec un emportement qui trahissait des tortures de damné.

Ces paroles firent luire sans doute une vérité cachée jusque-là aux yeux de Gontrey, car, se prenant la tête à deux mains, il s'écria : — Mon Dieu ! mon Dieu ! ayez-les en pitié !

Cette exclamation fut suivie d'un long silence. Gontrey et son compagnon continuèrent à monter et à descendre la rue Godot ; mais si profond était leur accablement, si funèbre leur allure, qu'un honnête citadin rentrant chez lui les évita prudemment par un détour circulaire. La nuit commençait à s'avancer, quand Gontrey reprit la parole en disant : — Anthony, quelque pressants que puissent être les événements, nous ne pouvons que gagner à les médi-

ter encore quelques heures. Demain il sera temps d'agir; mais je ne veux pas attendre jusqu'à demain pour vous dire, cher Anthony, que toute l'abnégation, tout le dévouement que l'on doit attendre d'un ami d'enfance, vous pouvez, vous devez l'attendre de moi.

Anthony serra en signe de remercîment la main de son compagnon, et les deux jeunes gens se séparèrent dans des directions opposées.

Le lendemain, vers quatre heures de l'après-midi, un briska vert, attelé de deux chevaux de poste, attendait dans la cour de l'hôtel Meurice. Un courrier d'une taille élégante, galonné sur toutes les coutures, se tenait debout à la portière de la voiture. Il était difficile de juger des traits de ce personnage, car la visière singulièrement recourbée de sa casquette lui couvrait les yeux, tandis qu'un large foulard, enroulé autour de son visage, élevait ses plis jusqu'à la hauteur du nez. Quatre heures et demie sonnaient à l'horloge de Saint-Roch, quand une dame voilée, dont la démarche lente et pénible semblait trahir une mortelle faiblesse, parut sur le perron de l'hôtel, et, avec l'aide du courrier, monta dans la voiture. Ce dernier, après avoir fermé soigneusement la portière, s'élança sur le siége en s'écriant avec un accent anglais exagéré : — *Pustilyhun, ruahuth deu Merseuillesh.* A ces paroles, le centaure fit vigoureusement résonner son fouet, et les chevaux, franchissant les portes de l'hôtel, s'élancèrent impétueusement dans la rue Saint-Honoré.

IV

LES REMORDS DE BIJOU

Deux jours après, vers dix heures du matin, la fenêtre de la petite antichambre de Gontrey qui donnait sur la rue Tronchet s'ouvrit pour la vingtième fois au moins depuis le lever du soleil, et pour la vingtième fois livra passage à la figure d'Antoine. Les yeux gonflés du serviteur, son air somnolent où perçait toutefois une vive anxiété, annonçaient assez que, fidèle à ses habitudes de désobéissance, il avait passé la nuit dans l'attente de son maître. Le roulement d'une petite citadine qui vint s'arrêter à la porte de la maison avait provoqué l'alerte du malheureux vieillard. Une jeune dame descendit du char numéroté sur le trottoir; mais Antoine n'accorda pas la moindre attention à sa venue et demeura à l'embrasure de la fenêtre dans l'attitude de la sœur Anne contemplant du haut de sa tour l'herbe qui verdoie et la poussière qui poudroie. Il fallait deux coups de sonnette consécutifs énergiques pour arracher le domestique à sa contemplation et lui faire ouvrir la porte d'entrée. Vêtue d'une robe d'indienne, coiffée

d'un chapeau de paille à rubans écossais, fraîche comme un bouton de rose sous la rosée du matin, c'était en vérité une ravissante apparition que la jeune femme qui se présenta sur le palier aux regards indignes d'Antoine.

— Eh bien ! tu me fais attendre, dit Bijou de son air le plus mutin, et puis, au lieu de t'excuser, tu me regardes comme tu regarderais une curiosité. Que veut dire cet air effaré? C'est moi Bijou ! Va prévenir M. Henri que je déjeune avec lui, et tu nous auras des huîtres, des grosses comme je les aime.

— M. Henri n'est pas rentré, reprit Antoine.

— Jolie conduite, encore dehors à dix heures ! Je lui en ferai mon compliment... Eh bien ! je vais l'attendre, ajouta la jeune femme avec une philosophie digne d'éloges.

— Je crois pouvoir dire à mademoiselle que M. le comte ne rentrera pas aujourd'hui, répliqua le serviteur d'un ton gros de mystères.

— Oh ! cela n'est pas possible... Il faut que je le voie aujourd'hui même, j'ai à lui parler des choses les plus importantes. Figure-toi qu'hier madame Blandin m'a montré un monstre... quel monstre !... un amour de monstre... laid comme toi... non, plus laid que toi, ajouta Bijou avec l'impartialité d'Éaque rendant ses arrêts aux âmes. Il me faut 1,500 francs pour avoir mon chinois aujourd'hui même, sinon j'en ferai une maladie : un chinois rentré, on en meurt !

— M. Henri n'a pas paru depuis avant-hier à deux heures, et je suis sur les épines, ajouta le vieux domestique, qui ne put résister à la tentation d'épancher ses anxiétés de deux nuits blanches. C'est que Paris n'est pas sûr ; chaque nuit, ce ne sont que vols et assassinats ! Qui sait ce qui a pu arriver à M. Henri, brave et imprudent comme il l'est?

— Dieu me pardonne ! tu crois aux voleurs ? interrom-

pit la jolie visiteuse; est-ce que tu as toujours été bête comme cela ? est-ce de naissance ou d'accident ?

— Mademoiselle est jeune, elle est jolie, elle aime à rire, c'est tout naturel, dit le brave serviteur avec une si humble résignation, que Bijou se reprocha jusqu'au fond du cœur sa brutale plaisanterie.

— Tu ne m'en veux pas au moins, vieil Antoine, de ce que j'ai la langue un peu dure; c'est de naissance, ajouta Bijou de son air le plus bonne fille.

— D'ailleurs, Mademoiselle ne sait pas ce qui se passe ici.

— Et que se passe-t-il donc? reprit vivement Bijou, dont ces paroles piquèrent la curiosité.

— Ce qui se passe ! dit le vieux serviteur avec volubilité, c'est que M. Henri mène une vie qui doit le perdre ! qu'il joue un jeu d'enfer, que chaque nuit ce sont des poignées de billets de banque qui sortent de la maison et qui n'y rentrent plus ! Il y a trois jours, par exemple, M. le comte, en rentrant au matin, m'a donné quatre lettres à porter à ses amis; il y avait bien 20,000 francs dans ces quatre lettres, 20,000 francs qu'il avait perdus dans la nuit!..... Aussi, quand au soir je me suis approché de son lit pour le réveiller, j'en ai eu peur... il avait l'air d'un mort. Et puis... continua le vieillard après une pause.

— Et puis? répéta Bijou tout émue, la première émotion sérieuse qu'elle eût éprouvée dans sa vie.

Antoine poursuivit : — Il y a trois jours, quand j'ai été chez le banquier chercher 2,000 francs pour mademoiselle, le commis qui me les a remis souriait d'un mauvais sourire, et je l'ai entendu distinctement dire à son voisin : — En voilà un qui va bien, il n'ira pas longtemps. Depuis ce jour-là, je ne mange plus, je ne bois plus, je ne ris plus... J'ai les idées les plus sinistres; j'en

deviens bête !... Penser que mon pauvre maître, le fils de feu M. le comte, est perdu, ruiné, réduit peut-être à se faire sauter la cervelle !... Cette idée-là, c'est trop fort pour moi, et, si ce soir M. Henri n'est pas rentré, je vais me jeter à l'eau.

La pâleur profonde qui couvrait en ce moment les joues si roses de Bijou prouvait assez que les émotions d'Antoine avaient trouvé écho dans son cœur.

— Il est impossible, si l'absence de M. Henri doit se prolonger, qu'il n'ait pas laissé un mot pour moi ; conduis-moi dans sa chambre, et cherchons. — Et la jeune femme, joignant l'action à la parole, passa d'un pas délibéré dans la chambre à coucher.

L'aspect de cette chambre, où le lecteur a entendu quelques jours auparavant les rugissements d'agonie du pauvre lion, n'avait pas changé. Tout y attendait le retour du maître : draps blancs, robe de chambre, verre d'eau sucrée. Seulement les deux bougies qui brûlaient au chandelier ne devaient pas, suivant toute apparence, éclairer son arrivée, car la mèche en était arrivée au niveau des bobèches. Avec une hâtive préoccupation, la jeune femme parcourut du regard la surface du bureau, les marbres de la table de nuit et de la commode; sur aucun de ces meubles, il ne se trouvait de lettre à son adresse. Alors, avec une curiosité toute féminine, mais qu'excusait peut-être la vive émotion dont ses traits portaient l'empreinte, elle passa en revue tous les papiers rangés sur le bureau. Le compte du banquier qui, la semaine précédente, avait fait naître un si violent orage dans le cœur de Gontrey, fut un des premiers qui tomba sous ses yeux. Elle le parcourut d'abord nonchalamment, puis avec intérêt. Bientôt ses yeux grandirent démesurément, ses lèvres devinrent blanches; elle eut besoin de s'appuyer contre le bureau pour ne point défaillir. Le récit d'Antoine était vrai, plus

que vrai; elle en tenait en main la preuve irrécusable. Son cerveau s'exalta sous un souffle vertigineux; elle se représenta Henri, son sauveur, le seul homme qu'elle eût aimé au monde, mutilé, sanglant, étendu sur quelque gazon du bois de Boulogne. Comme une folle, elle s'élança hors de l'appartement, descendit l'escalier quatre à quatre, et, sautant dans la voiture, cria au cocher: — Rue de la Paix, hôtel Mirabeau!

Quelques instans après, Bijou se trouvait dans l'antichambre de l'un des plus beaux appartements de l'hôtel Mirabeau, vis-à-vis d'un valet de chambre anglais du meilleur style, qui répondait à toutes les questions que sir Anthony n'était pas visible.

— Dites à M. Anthony que c'est moi, moi Bijou... Mais obéissez donc quand je vous commande! dit la jeune femme avec l'emportement d'une folle douleur.

Ce nom produisit l'effet du mot talismanique qui ouvrait les grilles enchantées, car le valet de chambre revint immédiatement, souleva les pans d'une portière de soie, et, du même sérieux dont il eût pu annoncer sa grâce le duc de Wellington, jeta aux échos le nom de : *Médème Baïju!*

Sir Anthony, assis au coin de la cheminée dans une attitude de profonde préoccupation, se leva brusquement. Avec un effort nerveux, il couvrit sous un sourire de bienvenue les tristes pensées dont son front était chargé; mais ses yeux injectés de sang, où brillait la fièvre d'une douleur dévorante, trahissaient assez les mortelles sollicitudes d'un cœur torturé.

— Qui me procure, ma belle enfant, le plaisir de votre visite? dit-il en s'avançant vers la jeune femme et en lui serrant cordialement la main.

— Henri!... Henri!... où est Henri? demanda Bijou éclatant en sanglots; dites-le moi! Ne me cachez rien! Je

prévois tant de malheurs, que j'aime mieux savoir la vérité tout entière, quelque terrible qu'elle puisse être.

Ce ton singulier d'emportement, d'incohérence de ces paroles, frappèrent le jeune homme d'étonnement. Il abaissa des regards scrutateurs sur sa jolie visiteuse. Tant de douleur bouleversait ses traits, de si grosses larmes perlaient le long de ses joues, qu'Anthony se sentit tout ému, et s'écria d'une voix pleine d'anxiété : — Qu'y a-t-il? quel nouveau malheur venez-vous m'annoncer?

— Ce qu'il y a!... ce qu'il y a!... Mais vous ne savez donc rien, vous le meilleur ami d'Henri? continua Bijou d'un ton de véhément reproche. Il y a qu'Henri est disparu!... qu'il est ruiné!... que je l'ai ruiné par mes folles extravagances!... Pauvre ami! si bon, si généreux, qui ne m'a jamais refusé un caprice, une fantaisie, quelque insensés qu'ils fussent! Et c'était de son sang, du plus pur de son sang, qu'il entretenait mon luxe! Ah! si vous connaissiez tous les remords que je me fais depuis que je vois mon œuvre, depuis que je sais qu'implacable comme son mauvais génie, je l'ai ruiné, complétement ruiné!... Eh! que deviendra-t-il, mon Dieu! sans le sou? Un mendiant de lettres comme Ricourt! ajouta Bijou avec un rire nerveux. Elle poursuivit avec une exaltation croissante : — Mais cela ne sera pas! Je gratterai plutôt la terre avec mes ongles... je travaillerai... Folle que je suis! est-ce qu'un homme comme Henri peut manger le pain d'une femme? est-ce qu'il accepte l'aumône de qui que ce soit au monde Non, non, il en finit d'un coup avec la vie. Aussi il s'est tué, il est mort!... mort! répéta la jeune femme en se tordant les bras dans le paroxysme de la douleur.

— Oh! pour cela, non, je vous en donne ma parole d'honneur, interrompit vivement Anthony.

Bijou leva sur son interlocuteur des yeux étincelants sous un nuage de larmes, comme si elle eût voulu lire au

plus profond de sa pensée. — Vous me donnez votre parole d'honneur qu'Henri est vivant, dit-elle d'une voix soupçonneuse, votre parole d'honneur, la vraie! non pas celle que l'on donne aux femmes, celle que l'on se donne entre hommes, entre amis?

— Je vous donne ma parole d'honneur, ma parole de gentilhomme anglais, répéta Anthony d'un air sérieux qui ne permettait pas d'élever le moindre doute sur la véracité de ses assertions.

— Ouf!... ouf!... Oh! le grand couteau que vous me tirez du cœur, s'écria Bijou, dont la physionomie s'éclaircit subitement, et, dans l'émotion de sa joie, elle sauta au cou d'Anthony, et l'embrassa à plusieurs reprises sur les deux joues.

— Maintenant, ma belle petite, que vous voilà un peu rassurée sur le sort du cher Henri, asseyons-nous et causons d'amitié. — Et, ce disant, le jeune homme installa Bijou dans un fauteuil, puis poursuivit : — Nous autres Anglais, nous ne faisons rien pour rien; vous allez donc me dire, en échange des anxiétés dont je vous ai délivrée, ce que signifient ces rumeurs de ruine, de mort, qui ont bouleversé votre tête. Henri est pour moi plus qu'un ami, presque un frère, et tout ce qui le touche m'intéresse profondément. Je vous ai donné ma parole d'honneur qu'Henri était bien portant, bien vivant, qu'une affaire majeure l'avait forcé à s'éloigner momentanément de Paris, je vous la réitère; mais il faut qu'en revanche vous soyez franche, que vous me donniez tout ce que vous savez des affaires d'Henri.

— De tout mon cœur, reprit la visiteuse, qui, rassurée complétement par les serments répétés d'Anthony, reprit presque sans transition sa belle humeur accoutumée. Voici l'histoire, cela ne sera pas long. Depuis le jour de la fête du roi, je n'ai pas vu Henri; ce matin, au réveil, j'é-

tais triste, maussade; il me manquait quelque chose. — Faisons une surprise agréable à ce pauvre ami, me suis-je dit, allons manger ses huîtres, — et je suis allée rue Tronchet. Là, pas d'Henri; je ne trouve que le vieil Antoine qui me met l'âme à l'envers par les paroles les plus saugrenues. Je suis curieuse, je suis jalouse, je suis femme après tout, ajouta Bijou d'un ton d'humilité peu flatteur pour la plus belle moitié du genre humain; je passe dans la chambre à coucher d'Henri, et là je mets tout sens dessus dessous. Un compte de banquier me tombe sous la main, et j'y vois qu'Henri, de deux cent mille francs qu'il possédait il y a deux ans, n'a plus en caisse que dix-neuf mille et quelques cents francs. Joli denier, le mobilier d'une figurante du Cirque! Là-dessus, je perds la tête, j'ai le cauchemar, des visions; je me dis: Quel est le meilleur ami d'Henri? C'est Anthony; il saura tout... et me voilà!

— Et vous avez eu raison. — Mais d'abord une seule question, dit Bradshaw: — croyez-vous qu'Henri n'ait pas eu d'autre fortune que ces deux cent mille francs?

— J'espère bien que si... Eh! d'ailleurs, au train dont nous y allions tous les deux, il y a longtemps que cela serait fini, qu'il ne lui resterait plus rien que des dettes, repartit Bijou avec une singulière naïveté.

— C'est précisément aussi mon opinion, reprit Anthony, et je crois rester dans les limites de la vérité en vous affirmant que, si Henri n'a plus que quelques mille francs chez son banquier, c'est une situation financière fort commune, qui n'entraîne avec elle ni ruine ni suicide. Moi qui vous parle, je ne crois pas, je vous assure, avoir quelques centaines de francs en caisse à cet instant chez mon homme d'affaires; je puis vous certifier toutefois que je ne serai pas réduit à faire un feuilleton pour dîner demain. Rassurez-vous donc, ma chère enfant, et croyez-

moi quand je vous dis que sous huit jours Henri sera de retour près de vous, aussi riche, aussi amoureux qu'il l'a jamais été.

— Vous êtes une perle d'ami, et, pour être plus gentil que nature, vous n'avez qu'à me promettre de garder le secret de mon escapade. Vous ne savez pas ce que c'est qu'Henri quand il prend son air de grand seigneur et vous traite de haut en bas..., ce qu'il ne manquerait pas de faire, s'il savait que j'ai été assez mal élevée pour fouiller dans ses papiers. J'en ai été bien punie. Quel quart d'heure ! J'aime mieux tout que ce quart d'heure-là : la tempête de la place Louis XV, ma promenade en croupe du municipal ! Ainsi donc, mon petit mylord, pas un mot à Henri de mes folles terreurs, pas un mot, vous me le promettez ?

— Je vous le promets, répéta Bradshaw.

— Vous êtes un Anglais aux oiseaux, dit Bijou, qui, de la main, adressa un gracieux baiser au baronnet, et, après une charmante révérence, sortit de l'appartement en fredonnant l'air des bohémiens de Paris. Le beau fixe avait irrévocablement succédé à la tempête.

Une heure après, un passant, parcourant le trottoir de la rue de Provence, eût pu voir la jeune femme sortir d'un des magasins de bric-à-brac les plus célèbres de Paris, et monter dans une citadine en compagnie d'un magot de dimensions fabuleuses. Bijou accommoda avec soin le monstre chinois sur les coussins, le contempla longuement avec une curiosité d'enfant, et sa bouche laissa échapper ces mots, où se peignait toute la sérénité d'une conscience paisible : — J'ai bien assez pleuré aujourd'hui pour pouvoir me passer une douceur ; quinze cents francs une affreuse créature comme celle-là, certes, ce n'est pas cher ! Ce n'est pas Henri qui me reprochera cette dépense-là !

V

LES AMIS DU FEUILLETONISTE

A trois semaines environ des événements que nous avons racontés, le lecteur voudra bien nous permettre de le conduire près de ses anciennes connaissances de la sortie de l'Opéra, Méquinet et Sampigny, qui, vers onze heures et demie du matin, entraient au café Tortoni. Avec une familiarité d'habitués, les deux jeunes gens jetèrent un petit bonjour à la dame du comptoir, et gravissant l'escalier tortueux du célèbre établissement, atteignirent le salon du premier, où, par ces jours de vie active et d'estomacs délabrés, s'est réfugié le déjeuner à la fourchette. L'assemblée était peu nombreuse, mais choisie. A une table près de la fenêtre, Gontrey, le front chargé de soucis, finissait mélancoliquement une côtelette; près de lui, le capitaine Reidel avalait avec un entrain tout britannique des flots de thé. En face de Gontrey, un officier de carabiniers, belle encolure, beau teint vermillonné, royale fourchette, sablait gaiement sa bouteille de champagne, tandis que son voisin, jeune homme au visage

souffreteux, au physique de vieillard précoce, trempait, en vrai podagre, un biscuit dans une bavaroise. Méquinet et Sampigny distribuèrent leurs saluts à la ronde, et, soumis à la loi d'attraction qui réunit les semblables, vinrent s'installer près du lion au laitage.

— Quoi de nouveau dans les papiers, Gambin? dit Sampigny.

— Rien absolument, répondit le voisin; l'horizon politique est d'un terne, d'un plat à dégoûter; tout marche comme sur des roulettes dans ce monde et dans l'autre. A quand donc la prochaine révolution? La France s'ennuie, a dit le grand poëte, et c'est furieusement vrai ce qu'il a dit là... Ah! je suis injuste envers les journaux : en voilà un qui nous fait jouir des *Causeries de la fashion* de Ricourt; c'est un peu moins fort qu'à l'ordinaire.

— C'est brillant alors! reprit Sampigny. Vous l'avez lu?

— Oh! pour cela non, repartit l'adolescent, l'amitié du XIXe siècle ne va pas jusqu'à ces dévouements-là.

— C'est-à-dire, Gambin, que cela n'est pas même écrit, que c'est tout simplement de la littérature d'hôpital, interrompit Méquinet avec autant d'aplomb que s'il eût porté la parole au nom des quarante immortels.

— Messieurs, Messieurs, dit l'officier de carabiniers, un peu d'indulgence pour Ricourt; que diable! c'était un des nôtres. Je l'ai connu, il n'y a pas de cela si longtemps, un joyeux compagnon, honorable et bon vivant. Personne ne peut dire que dans sa misère il se soit écarté des règles de la plus stricte délicatesse; aussi, Messieurs, croyez-moi : au lieu de l'écraser dans ses œuvres, ce qui est facile, estimons-le pour sa persévérance à se créer un pain indépendant.

— Ah! voilà comment vous raisonnez, Durcœur! reprit

Méquinet. C'est-à-dire qu'il suffit de se ruiner pour acquérir le droit d'être à charge à tout le monde... Si les députés avaient le sens commun, ils feraient une loi là-dessus... Il n'y a pas que le feuilleton pour se procurer du bœuf, on se fait soldat, commissionnaire, on vend des contremarques, mais on ne prend pas la liberté d'assommer le public, par la grande raison qu'on meurt de faim.

— Ah ! joli, très-joli ! dit en manière d'exclamation Sampigny, qui, entre deux mouillettes, s'acharnait à lire au bas d'un grand journal un feuilleton intitulé *Causeries de la fashion*.

— Voyons, fais jouir tes amis de ce chef-d'œuvre de style, car Ricourt est un homme de style, dit ironiquement Méquinet.

— Ah ! mon Dieu, des nouveautés du mois dernier, ni plus ni moins, et que la verve de Ricourt n'est pas parvenue à rajeunir. Toujours l'éternel récit dont on nous rebat les oreilles depuis tantôt trois semaines, cette madame Daw qui va se noyer dans le Rhône au moment même où elle allait retrouver son mari, échappé miraculeusement des prisons du khan de Boukhara ! La semaine prochaine, il ne manquera pas de nous servir l'histoire mélancolique et nouvelle de Fualdès et de la veuve Bancal. Pauvre garçon ! il faut qu'il ait furieusement faim pour écrire de pareilles rapsodies.

— Décidément, Sampigny est le plus égoïste des humains, dit Méquinet en arrachant le journal des mains de son voisin, qui poursuivait solitairement sa lecture. Messieurs, ajouta-t-il, prêtez une oreille attentive à ce précieux morceau de littérature. Et après cette manière de prologue, il entama le feuilleton à haute voix : « Un événement tragique, qui porte dans toutes ses phases le cachet d'une inexorable fatalité, préoccupe en ce moment la haute société parisienne, et nous ne pouvons mieux

justifier notre titre, qu'en racontant dans tous ses détails une triste catastrophe qui a coûté tant de larmes au monde des heureux du jour. » Bon, beau début! comme disait Sosie, interrompit le lecteur. Il poursuivit : « Hélas! c'était la reine de nos bals, la divinité de nos fashionables assemblées. La nature semblait avoir voulu réunir en une seule femme ses plus séduisantes perfections : grâce, beauté, esprit, dons du hasard, dons de l'éducation, elle vous possédait tous en partage, et cependant la mort, l'inexorable mort n'a rien respecté, et l'a frappée de sa faux dans les circonstances les plus tristes, les plus pathétiques, les plus douloureuses, les plus romanesques... » Mais arrive donc au fait, bavard! dit Méquinet.

— Méquinet charge, reprit Sampigny dans un louable esprit d'impartialité.

Le lecteur continua : « Nous n'avons pas besoin de nommer mistress Daw. »

— Bravo, de la couleur locale! mistress pour madame; très-fort! remarqua Gambin.

« Tout le monde connaît les circonstances vraiment intéressantes au milieu desquelles elle fit son apparition dans la société parisienne. Elle revenait de l'Inde, de ce bout du monde. Frappée dans ses plus chères affections, son mari, le lieutenant-colonel Daw, l'un des officiers les plus distingués de l'armée anglaise, avait été fait prisonnier dans une rencontre avec les troupes du khan de Boukhara, et tout portait à croire qu'il avait trouvé la mort dans les cachots de ce tyran perfide. Hâtons-nous de le dire, avant que le coup mortel vînt la frapper, elle ne craignait plus pour les jours de l'homme dont elle entourait la mémoire d'un culte si pieux. Depuis près de deux mois, elle se trouvait au milieu de nous, quand soudain une nouvelle imprévue, inattendue, presque impossible à croire, est annoncée par les journaux : le colonel Daw n'es

pas mort ; après des dangers, des souffrances inouïes, il est parvenu à briser ses fers, il a traversé l'Asie-Mineure, et un bateau anglais l'a débarqué sain et sauf à Malte. Aussitôt la résolution de mistress Daw est prise : en deux heures, elle a quitté Paris pour voler dans les bras de son époux. Hélas ! la noble femme, c'était la mort la plus horrible qu'elle allait chercher. La nuit était sombre et froide ; pas une étoile au ciel, pas une lumière à l'horizon ; l'on était arrivé à la montée de Saint-Martin-ès-Tours. Qui ne connaît cette échelle tortueuse, la honte de notre administration, la critique la plus sanglante du ministère de la paix à tout prix ! »

— Ah ! un petit coup de patte à ce pauvre M. Guizot ; il paraît que nous voulons une mission ou du ruban, exclama Sampigny.

« A droite, des rocs crayeux élèvent leurs pics vers le ciel, tandis que, sur la gauche, la route surplombe des précipices effrayants, vertigineux, au bas desquels le Rhône roule son flot indompté. Tout à coup les chevaux, saisis d'une inexplicable frayeur, hésitent, s'arrêtent, reculent, se portent brusquement vers la gauche ; le postillon et le courrier s'élancent à terre, et la voiture roule au fond de l'abîme de roc en roc. » — Rare homme, fit Gambin ! — Beau comme les Djins, repartit Sampigny ! » Le lecteur poursuivit : « Les secours arrivèrent trop tard de la poste voisine ; on ne trouva dans le lit du torrent que des débris de voiture et un lambeau du voile de mistress Daw, qui ne peuvent laisser aucun doute sur la fin tragique de l'infortunée jeune femme. Quant au courrier, dont la négligence a tant de part dans cette affreuse catastrophe, on n'a plus eu de ses nouvelles ; il est probable qu'entraîné par le remords, il a mis fin à ses jours. Nous sentons notre cœur se briser en retraçant les détails de cette funèbre histoire, nous qui ne connaissions mistress Daw que comme

une des reines du monde élégant... Quelles doivent être les douleurs de ce vieil officier qui foule aujourd'hui le sol français ! Échappé à une longue captivité, échappé à une mort imminente, il arrive le cœur palpitant à l'idée de revoir une fidèle épouse, et le destin, le fatal destin, ne lui laisse pas même la triste consolation de verser ses larmes sur les mânes de la compagne adorée de sa vie. » — J'aime beaucoup les mânes, cela a un petit goût antique très-congruant, remarqua Gambin ! — « Et vous, vieux soldat blanchi dans les combats, recevez l'hommage de nos respectueuses sympathies, » continua le lecteur.

— Ah ! si nous tombons dans les vieillards en cheveux blancs, j'aime mieux *la Parisienne,* couplet Lafayette, dit Méquinet.

Pendant toute cette lecture, l'officier de carabiniers avait manifesté une agitation singulière, soit en faisant sonner ses éperons l'un contre l'autre, soit en battant la générale avec son couvert sur son assiette. Enfin, incapable de se modérer plus longtemps, il s'écria d'une voix sonore : Gontrey, y a-t-il longtemps que vous n'avez vu jeter par la fenêtre trois petits êtres malfaisants ?

— Très-longtemps, Durcœur, reprit machinalement Gontrey, ainsi qu'il eût répondu à une question faite en pur sanscrit.

— C'est un spectacle que je vais vous donner, si l'on ne se tait pas ici... et promptement.

— Ah ! mais le carabinier sort des limites du parlementaire, dit Gambin à voix basse.

— C'est-à-dire que son allégorie est transparente, murmura Sampigny.

— Qu'attendre d'un Goliath qui boit du champagne avant midi ? dit Méquinet du bout des lèvres en levant les épaules. Je suis trop bien élevé pour lui faire remarquer ce qu'il y a d'incongru dans ses paroles.

— Et moi donc ! fit Gambin.

— Et moi donc ! répéta Sampigny.

— L'avertissement profita toutefois au jeune critique, et Méquinet reprit *sotto voce*, en parcourant le journal : — Plus, deux colonnes sur le *burgrave* dont je vous fais grâce. Conclusion : « Nous donnons cette version comme la seule véritable de l'horrible catastrophe qui a si cruellement ému le public parisien. Nous la devons à l'obligeance du capitaine R..., si célèbre par son adresse et ses triomphes dans les exercices du *sport*, qui, par un hasard providentiel, couchait ce soir-là au bourg de Saint-Martin, et est arrivé l'un des premiers sur le théâtre du déplorable événement. » Le capitaine R..., qui diable cela peut-il être ? poursuivit Méquinet.

— C'est vous, Reidel ? dit Sampigny apostrophant le gentleman assis à une des tables de la fenêtre, et qui finissait en ce moment sa sixième tasse de thé.

— C'est moi, dit le capitaine.

— Et tout cela est vrai ? continua Sampigny.

— Vrai, répéta Reidel.

— Vous l'avez vu ? poursuivit l'interrogateur.

— Vu, ou à peu près, dit le gentleman avec un singulier sourire.

Assis à sa table, Gontrey, tout en ayant l'air de méditer profondément les bons mots d'un petit journal, avait suivi cette scène dans tous ses détails avec une oreille anxieuse ; mais, lorsque Sampigny interpella le gentleman, il ne put modérer sa curiosité et leva sur son voisin un regard inquiet, étincelant, comme s'il eût voulu lire au plus profond de sa pensée. Ce dernier en soutint intrépidement le feu avec un visage de marbre, et Gontrey, pour cacher le rouge cramoisi dont se couvrit son front, enfonça précipitamment le nez dans son assiette. Cette scène muette passa inaperçue, car en cet instant la porte du salon s'ou-

vrit et livra passage à la panse rabelaisienne et au visage enluminé de Ricourt.

— Qu'il arrive donc, ce grand écrivain, pour recevoir nos sincères félicitations ! dit Méquinet.

— Les détails de Balzac, le dramatique de Dumas, le fini de Janin... ajouta Sampigny... une perle...

— Devant des pourceaux... ah ! les petits poussifs ! s'écria le lion de lettres en secouant avec une indignation comique sa crinière défrisée ; c'est ainsi qu'on traite les chefs-d'œuvre de l'ami Ricourt ! Soyez paisibles ; il vous retrouvera...

VI

L'AGONIE DU LION

La catastrophe qui avait enlevé leur divinité aux élus de la fashion était déjà depuis longtemps oubliée, quand vers deux heures de l'après-midi un cabriolet de régie sortit au grand trot de la barrière de Fontainebleau, et enfila la route qui conduit à Ivry-sur-Seine. Par ces temps de locomotion à la minute, certaines localités déshéritées à la loterie des chemins de fer ont vu leurs beaux jours se changer en solitude. Quel bourgeois de Paris assez arriéré pour rêver aujourd'hui, à une heure de sa boutique, villégiature et plaisirs champêtres dans un arpent carré de prés, vignes et hautes futaies, au milieu des bois de Romainville ou sur les côteaux d'Ivry, lorsqu'une heure lui suffit pour atteindre la forêt de Compiègne ou les étangs de Chantilly? Si le type existe encore, assurément il se perd, et c'est ce qui explique le profond abandon, l'aspect de Sahara sans soleil que présentent certains villages si chers autrefois aux campagnards de la rue Saint-Denis,

et, parmi les plus désolés, l'on peut citer sans crainte d'être démenti par le fait le village d'Ivry-sur-Seine.

Le cabriolet filait grand train sur la route déserte sans que Henri de Gontrey, assis à la gauche du cocher, parût se préoccuper de cet abandon. Nous avons toujours présenté le jeune comte sous un aspect si sombre, qu'en vérité nous ne savons plus quelle couleur tirer de notre palette pour décrire ce front chargé de soucis, cet œil inquiet et méditatif, ce sourire amer; nous aimons mieux dire en un mot que les quelques semaines qui venaient de s'écouler avaient pesé sur sa tête comme de longues années. Triste vie en effet, pleine de combats atroces, que celle que l'on s'impose pour briller jusqu'à son dernier sou! L'abîme est là sous les pieds, dévorant, prêt à engloutir : quelques écus séparent à peine de la misère ou d'un coup de pistolet. Le patient voit tout cela, et c'est en vain que ses yeux cherchent l'esquif sauveur qui doit le conduire au rivage. Que peut-il faire pour tenter la fortune après avoir gaspillé sa jeunesse et son or dans les plaisirs les plus futiles? Des années d'humiliations, d'amers sacrifices ne le séparent-ils pas d'une position honorable dans l'armée, la presse ou le commerce?... Aussi, fatalement, presque avec l'apparence d'un bon calcul, il continue de s'efforcer d'en imposer au monde, il attend la chance d'un coup de bourse ou d'une héritière boiteuse; décevantes espérances qui ne viennent se perdre que trop souvent, hélas! sur les bancs ignominieux de la police correctionnelle. Henri de Gontrey savait depuis trois mois que sa position sociale ne tenait plus qu'à un souffle : un caprice de dés, une série de rouges à la place d'une intermittence, et il se trouvait exactement sans pain, sans voir devant lui l'ombre d'un moyen d'en gagner honorablement. On comprend que cet équilibre sur la corde raide entre le luxe et la misère laisse de tristes stigmates sur une organisation, quelque vivace

qu'elle puisse être, et sillonne de rides précoces et profondes un jeune visage.

Le cabriolet venait d'arriver aux premières maisons du village, quand l'automédon interpella Gontrey en ces termes : — La rue Saint-Frambourg, vous savez où c'est, mon bourgeois ?

— Ma foi non, dit Gontrey, tu demanderas à un passant.

— C'est ce qui ne m'a pas l'air chose commune dans ce port de mer, dit le cocher, faisant allusion à la solitude de la rue, où l'on n'apercevait pas une âme.

Cependant, au bout de quelques instants, un gentleman bien vêtu se présenta en tête du cheval, et le cocher, pour ne pas perdre l'occasion, arrêta brusquement sa course.

— Gontrey !... Reidel !... — Ces deux noms partirent, comme attaque et riposte sous la main de deux escrimeurs habiles, de la bouche du passant et de celle du jeune comte.

— Que diable faites-vous dans cette solitude ? dit Gontrey.

— J'allais vous faire la même question, reprit Reidel en s'approchant du véhicule.

— Motif honnête entre tous ! Je viens voir une vieille cousine sourde qui vit dans cette thébaïde avec chiens, chats et perroquets, une véritable ménagerie !

— Et moi, bien entre nous, repartit Reidel d'un air de mystère, j'ai découvert le plus charmant bijou d'écurie de course qui se puisse imaginer.

— Vous me montrerez cela ? interrompit Gontrey.

— Avec grand plaisir, quand elle sera peuplée, dit Reidel.

— Au revoir donc, répondit le jeune comte.

— Bonne chance chez la vieille cousine, fit le gentleman.

— Mon bourgeois, dit le cocher, en interpellant Reidel, pourriez-vous m'indiquer la rue...

— Marche donc, imbécile, je te conduirai; je sais bien le chemin de la maison de ma cousine.

Un peu étonné de la science qui était poussée si subitement à son voisin, le cocher remit toutefois au trot le quadrupède; mais le hasard servit à souhait son audace, et une pancarte de bois noir, portant en lettres blanches les mots rue Saint-Frambourg, annonça bientôt que le voyageur était arrivé à sa destination. Gontrey donna l'ordre d'arrêter au n° 12, devant une maison de modeste apparence, dont la porte se referma bientôt sur lui; mais à l'encoignure de la rue, caché derrière la muraille, on eût pu voir le capitaine Reidel suivre et épier avec curiosité les démarches de son ami.

Gontrey avait été introduit dans une petite cour plantée de quelques arbres, et se trouvait en présence d'un personnage qui a figuré au premier chapitre de ce récit sous le pseudonyme de madame Cantalou. L'honnête dame avait changé ses brillants atours contre un costume de travail simple, mais d'une exquise propreté.

— Ah! bonjour, monsieur Henri; comment va Bijou? dit la dame en adressant au visiteur, en signe de bienvenue, son plus gracieux sourire.

— Très-bien... comme toujours, jolie et le diable au corps! Et ici, comment va-t-on? ajouta Gontrey.

— A souhait, reprit la dame avec volubilité. Nous avons un gros garçon, un enfant superbe, qui me fera honneur, et dont j'ai soin comme j'aurais eu soin du petit roi de Rome, si on me l'avait confié; mais, faute de protection, cela m'a manqué. Vous m'avez procuré là une fameuse aubaine, monsieur Henri : dix mille francs pour trois mois de petits soins et de discrétion, ce qui me va comme deux paires de gants! Et puis ce sont des gens si doux, si bien

élevés, si charmants, si contents de tout! Ce n'est pas pour me vanter, mais je leur fais une fameuse cuisine. Ah! je suis sûre qu'ils la regretteront plus d'une fois en Italie, car, vous le savez sans doute, ils vont nous quitter sous peu.

— Je le sais, et je vous prierai, ma bonne dame, de m'introduire près de sir Anthony, dit Gontrey.

Sir Anthony Bradshaw était assis dans un petit cabinet de travail simplement, mais confortablement meublé. Il portait un léger costume de campagne; sa figure respirait le calme et le bonheur. A l'entrée de Gontrey, il quitta brusquement son fauteuil et vint presser avec effusion la main de l'arrivant.

— Bonjour, mon cher Henri, dit le baronnet; j'avais comme un pressentiment que je vous verrais aujourd'hui. Soyez donc le bienvenu comme toujours et reposez-vous... D'abord, il faut que je vous le dise dans la joie de mon cœur, tout va aussi bien ici que je peux le désirer. Elle a pu sortir hier, et dans quelques jours nous serons prêts, sans imprudence, à partir pour cette résidence près de Tours dont je vous ai parlé. Là nous serons plus à l'abri des regards indiscrets du monde, et je pourrai consacrer mes jours à la femme, à l'enfant, mes deux derniers, mes deux seuls intérêts sur cette terre... Ah! je suis un ingrat, car je vous oublie, vous, mon cher Henri, à qui je dois tant, et dont l'amitié tiendra jusqu'au dernier jour une si profonde place dans mon cœur... Aussi, avant mon départ, il faut que j'aie avec vous une conversation, une conversation sérieuse... Eh! tenez, aujourd'hui nous n'avons rien de mieux à faire que de causer, mais cela à cœur découvert, comme de vrais amis.

— Voyons, quel est ce mystère? demanda Henri.

— Mon Dieu, je mets de côté les périphrases, dit Bradshaw lentement, en homme qui cherche avec soin l'ex-

pression propre. Je ne vous demande pas pardon d'entrer dans des affaires que vous ne m'avez pas confiées ; je vais brutalement au but en véritable John Bull, et je vous dis : Henri, vous êtes ruiné !

— Qui vous a fait ce conte ? interrompit Gontrey en rougissant jusqu'au blanc des yeux.

— Ne me trompez pas, mon cher Henri, reprit le baronnet d'une voix pleine de tendre sympathie. Dans notre vie de jeune homme, les plaies d'argent sont celles que l'on s'efforce par-dessus tout de dissimuler à ses amis et celles que l'on réussit le moins à leur cacher. Permettez-moi de vous dire que nous sommes assez liés pour que j'aie su à un denier près la fortune qui vous est arrivée à la mort de votre père... C'était 10,000 livres de rente, n'est-ce pas ? Or, j'ai assez l'habitude du monde pour savoir qu'un pareil revenu n'a pu suffire à vos dépenses. C'est à peine ce que vous coûtent votre tailleur et votre ménage de garçon. Tout ceci, comprenez-le bien, Henri, je ne vous le dis pas sous forme de reproches : quand je regarde au fond de mon passé, je ne sens que trop que je n'ai pas le droit de flétrir d'un sévère langage les folies de la jeunesse, quelles qu'elles puissent être.

En prononçant cette dernière phrase, le tremblement de la voix d'Anthony indiquait une vive émotion, et une rougeur pourprée colora ses traits. Il continua : — Enfin, nierez-vous la véracité de ce renseignement, qu'il y a trois mois il vous restait pour toute fortune dix-neuf mille et quelques cents francs ?

— Qui vous a si bien instruit de mes affaires ? dit Gontrey avec une sourde exaspération, tant l'homme est honteux de montrer la lèpre de sa misère, même à l'œil de son meilleur ami.

— Un faux orgueil, reprit Anthony, vous ferait-il m'en vouloir de cette amitié si sincère qui me pousse à m'inté-

resser à vos affaires comme je m'intéresserais à celles de mon propre frère?

— Ah! je suis un ingrat; excusez-moi, je suis si malheureux! reprit Henri en passant la main sur ses yeux humides.

— Et maintenant quelle décision avez-vous prise? que comptez-vous faire? dit le baronnet, continuant son interrogatoire.

— En finir... lorsque le tout sera fini, répliqua Gontrey d'une voix saccadée, pleine de mortelles angoisses.

— Et le tout... c'est?

— Un peu plus de 20,000 francs... Depuis trois mois, la veine m'a été heureuse, et j'ai vécu de mon jeu, dit le patient.

Il y eut un instant de silence entre les deux jeunes gens; ce fut Anthony qui le rompit en disant : — Écartons d'abord l'argument du coup de pistolet, qui ne prouve rien, ne répare rien, et ne peut s'employer avec quelque apparence de raison que dans les cas où l'honneur lésé rend la vie honteuse et insupportable... Nous n'avons plus d'argent; mais, Dieu merci, le mal s'arrête là. Le caractère, la dignité personnelle, l'honneur, tout ce qui doit être vraiment cher à l'homme fort est sauf... Du reste, nous avons des amis bien posés, puissants, qui seront heureux et fiers d'appuyer nos efforts pour conquérir une position honorable. — Le baronnet poursuivit avec un exquis sentiment de tendresse : — Je vous en connais un, Henri, un sur lequel vous pouvez compter à la vie et à la mort. Déjà il aurait mis depuis longtemps sa bourse à votre disposition, et, Dieu merci, il est assez riche pour faire une belle part à un frère, si, connaissant votre scrupuleuse délicatesse, il n'avait craint de vous offenser. Voyons, Henri, soyons froids et calmes devant le péril. Comme des hommes, nous avons sondé la plaie; comme des hommes, occupons-nous

de la guérir. Chaque jour de retard dans votre décision, songez-y, il vous faudra peut-être des années de privations pour le racheter ! Que comptez-vous faire ?... Il est un parti dur, énergique, qui se présente comme d'instinct à vous autres jeunes et belliqueux Français : c'est d'endosser l'uniforme de soldat et d'aller chercher fortune en Afrique à la pointe de votre sabre. Je sais que plusieurs de nos amis se sont appliqué, et cela avec succès, cet héroïque remède ; toutefois ce n'est pas le parti que je désirerais vous voir prendre. Avec mes idées anglaises, je comprends difficilement qu'un homme qui n'a plus vingt ans consacre sa vie aux plus durs travaux pour arriver un jour, et cela avec beaucoup de bonne chance, au maigre traitement de capitaine ou de chef d'escadron ; mais je vous donne ces impressions sans vouloir contrarier en rien votre inclination. Quelle qu'elle soit, je vous l'ai dit, je le répète, je la servirai de tout mon cœur.

Gontrey demeura pensif sans répondre. Anthony continua : — Voudriez-vous tenter de vous créer à Paris une position par la presse ?

— Oui, à cela j'avais songé, reprit Henri avec une violente émotion, j'avais rêvé là une vie honorable et indépendante ; mais j'y ai complétement renoncé. J'ai vu de près l'existence de Ricourt, et je sais de quel fiel est trempé le pain qu'il mange ; entre cette vie d'humiliations et la mort, mon choix ne sera pas douteux un seul instant.

— Heureusement, reprit Anthony en souriant, que si vous voulez m'en croire, vous ne serez pas appelé à opter entre ces deux décisions extrêmes, car j'ai mieux que cela à vous offrir. Écoutez-moi donc. Vous n'ignorez pas que mon oncle m'a laissé avec sa fortune d'immenses propriétés dans la colonie du cap de Bonne-Espérance ; je ne sais combien de lieues carrées de terrain, de milliers de têtes de bœufs, de chevaux, de moutons, un véritable domaine

de patriarche enfin ; mais ce que je sais fort bien, c'est que le tout, loin de l'œil du maître, périclite, végète, qu'un capital de près d'un million de francs, qui, bon an, mal an, devrait me rapporter 2,000 guinées au moins, ne m'a pas donné un sou ces deux dernières années. C'est là, au reste, le sort des propriétés coloniales, et je m'y résigne d'autant plus volontiers, que je devrai à la mauvaise foi des hommes d'affaires l'occasion de vous demander presque un service.

— Expliquez-vous mieux, dit Gontrey d'une voix pleine d'anxiété.

Bradshaw poursuivit : —Pourquoi redouteriez-vous une expatriation temporaire, les épreuves d'une vie rude et sévère de quelques années, mais de quelques années seulement, si elles doivent vous conduire à reparaître dans le monde parisien plus riche, mieux posé que vous n'y êtes entré ?

— Je ne redouterais rien au monde pour m'assurer une existence honorable, dit Gontrey d'une voix pleine d'inébranlable résolution.

— C'est ainsi que j'aime à vous voir... Il y a toute l'énergie nécessaire pour faire des millions dans ce cœur qui sort intact, fort et honnête des flammes dévorantes de l'enfer de Paris. — Anthony poursuivit après une pause : — Voici donc ce que je vous offre : vous partirez pour le Cap comme mon associé ; vous mettez dans l'association l'industrie, le temps, les ennuis de l'exil ; j'y mets la terre, les bestiaux, le capital : tout est au plus juste. Vous serez muni d'une lettre de crédit de 100,000 francs pour ne pas être arrêté par le manque d'argent, s'il y avait dès le début des améliorations indispensables à entreprendre.

— Mais c'est un trésor, c'est la vie que vous m'offrez là ! s'écria Gontrey, incapable de modérer sa joie.

— C'est un service que je vous demande, 1,000 livres

sterling que vous ajouterez à mon revenu, je vous l'ai dit, et vous le prouverai matériellement : depuis deux ans, mes propriétés d'Afrique ne m'ont pas rapporté une obole. J'ajouterai, car je ne veux pas vous prendre en traître, que c'est une vie triste et monotone que celle qui vous attend au milieu des steppes africaines. Ne comptez retrouver là aucun des plaisirs de Paris, mais de belles chasses, de bons chevaux ; enfin, par-dessus tout, l'intérêt de la vie du fermier, la jouissance de voir pousser son blé, engraisser ses moutons, et ces jouissances-là, on finit par les apprécier, lorsqu'en fin d'année elles se résument sous forme de bonnes et massives guinées, ou d'un bill bien rond sur la banque d'Angleterre. Comme dans des affaires aussi graves il ne faut rien disposer à la légère, avant le départ je vous signerai un acte de vente de mes propriétés. Si quelque accident ne vient pas contrarier nos projets, cet acte sera comme non avenu, et nous partagerons en loyaux associés les bénéfices de l'exploitation ; en cas contraire, mes héritiers seront assez riches, et vous accepterez en souvenir de moi ma ferme, le *Hope*. Voilà mon plan, Henri ; il vous offre de bonnes et sérieuses chances de fortune, presque la certitude de faire chaque année 20,000 francs d'économies, une vie honorable sans dépendance aucune, et si vous l'acceptez...

— Si je l'accepte ! dit Gontrey avec un transport indicible ; mais le noyé repousse-t-il le bras sauveur qui le saisit pour le tirer des flots ? Non, non, vous ne saurez jamais ce qu'est la vie que je mène depuis trois mois ; depuis trois mois, le feu de l'enfer est là, là, qui ronge jusqu'à la moelle de mes os. Le jeu, les femmes, les plus forts excitants n'y peuvent rien. La voix implacable crie toujours à mon oreille les paroles fatales : Et après !... faire des dettes que je ne pourrai payer... mendier dans des feuilletons... Oh ! non... mille fois non !... Après... c'est le suicide ! Merci

donc, merci, ami, car vous m'offrez des années de vie honnête et honorée, et, dans mes plus beaux calculs, je ne me donnais pas à vivre trois mois.

— Ainsi donc vous partirez? interrompit Anthony.

— Demain, dit énergiquement Gontrey.

— Non, ne partons pas si vite: j'ai plus de soin de votre bonne renommée... Il faut quitter le champ de bataille avec les honneurs de la guerre, enseignes déployées, tambour battant; faire une savante retraite qui ne laisse prise aucune à tous ces bons amis si bien disposés à s'égayer aux dépens du pauvre prochain qui tombe en ruine. D'ici à un mois, notre imaginative saura bien inventer quelque prétexte qui motive aux yeux du monde votre départ pour des contrées lointaines, et que nous laisserons à la discrétion de Ricourt le soin de sonner aux quatre coins de Paris.

— Que je reconnais bien là votre cœur, Anthony! votre exquise amitié va jusqu'à faire la part de mon sot orgueil. Voyez l'ingratitude humaine: à peine sauvé de l'abîme, je n'avais qu'une seule préoccupation, un seul souci, celui de voir ma misère dévoilée à mes compagnons de plaisirs... et vous pourvoyez à tout! Que puis-je faire de mieux que de m'abandonner entièrement à vous, de me soumettre à vos ordres comme l'on se soumet aux ordres d'un père?

— Eh bien donc! un mois me semble suffisant pour nourrir et lancer la fable qui doit faire envier votre sort de tous nos bons amis. Pardonnez-moi si je suis tellement pressé de vous éloigner de Paris, mais c'est pour vous y voir plus tôt de retour.

— A un mois donc, dit Gontrey.

En cet instant, madame Cantalou vint annoncer que le dîner était servi, et les deux jeunes gens, quittant le petit salon, passèrent dans la salle à manger; mais qui eût vu

marcher Gontrey l'eût à peine reconnu : sa taille s'était comme redressée ; son front était calme et serein ; son œil énergique et fier était celui d'un homme qui ose regarder en face l'avenir.

qu'il lui tombe du ciel une succession fabuleuse ! On ne sait pas ce qu'il y a dans cette succession-là. Il y a de tout dedans : des millions de dollars, des villes entières, des mines de houille, du 5 pour cent, de la Banque de France, une vraie fortune de nabab enfin ! Voilà un oncle, un père d'oncle, dont on doit porter le deuil avec agrément.

— Je ne connais personne d'une naïveté plus désespérante que la tienne, Sampigny, dit Méquinet d'un ton de pédagogue. Il suffit qu'une nouvelle soit imprimée dans les colonnes d'un journal pour que tu y ajoutes foi comme à parole d'Évangile. Le fait est que je ne donnerais pas 100,000 francs de toute cette succession d'oncle d'Amérique.

— Et on ne te la donnerait pas pour 10 millions, repartit Sampigny, piqué au vif de l'incrédulité obstinée de son ami. Demande plutôt à Ricourt que voici.

Quelques instants auparavant, Bradshaw, Gontrey et Ricourt, se tenant par le bras, étaient arrivés sur le boulevard, à l'encoignure de la rue du Mont-Blanc. Là, ils s'arrêtèrent un instant.

— Nous nous reverrons à la malle à cinq heures et demie, dit Ricourt à Gontrey ; j'ai à passer aux bureaux du journal.

— Et moi, je rentre à l'hôtel pour donner quelques ordres, fit Bradshaw.

— Moi, je vais... dit Gontrey.

— Nous savons où, interrompit Ricourt ; mes compliments à l'inconsolable.

— Et les trois amis, s'étant serré la main, se séparèrent dans trois directions différentes.

— Arrivez donc, Ricourt ! dit Sampigny en arrêtant d'une poignée de main la marche du lion de lettres. Dites-nous un peu ce que vous savez de l'héritage qui arrive à Gontrey.

— Ce que j'en sais, c'est que c'est incalculable, reprit Ricourt.

— Incalculable ! répéta Sampigny.

— Qu'il y aura plus d'un million de droits de succession à payer à la seule ville de New-York.

— Un million de droits de succession ! répéta Sampigny, sans pitié pour son adversaire.

— Que l'on a trouvé dans le tiroir du défunt 100 actions de la Banque de France, 200 Vieille-Montagne, 300 canaux du Mississipi, 500 salines du lac Ontario, et je ne vous parle pas de pièces d'or de tous les pays, de monceaux de diamants !... Il prêtait sur gages, le vieux pingre !... Mais que son nom soit béni, car Gontrey saura faire un noble usage de ses épargnes.

Pendant cette pompeuse énumération, les traits rayonnants de Sampigny révélèrent toutes les joies de la victoire, tandis que le visage abattu de son ami ne protesta plus que faiblement contre la possibilité des oncles d'Amérique.

— Mes petits bons, je vous quitte; je dois être à la malle avant six heures, et j'ai encore à corriger mon premier Paris de demain.

Et, saluant de la main avec une dignité qui sentait fort son homme politique, Ricourt continua sa course sur le boulevard, laissant les deux jeunes gens à la recherche d'un passe-temps qui pût tuer leur soirée.

Il ne sera peut-être pas sans intérêt de suivre les dernières démarches de Gontrey, et d'apprécier dans tous ses détails l'agonie d'une des mille victimes de l'entraînement parisien. Depuis le jour où les offres généreuses de son ami Bradshaw étaient venues lui ouvrir la voie du salut, une révolution complète s'était opérée dans l'attitude du jeune comte. Son œil calme ne brillait plus de cet éclat fiévreux qui lui était jadis habituel; son pas ferme et assuré annonçait un homme qui connaît sa force et compte

sur la valeur d'un cœur éprouvé pour triompher des vicissitudes de la vie. La mâle fierté de ses traits portait sans doute la sévère empreinte d'une inaltérable résolution ; mais il n'y avait plus rien, ni dans sa démarche, ni dans l'expression de son visage, qui rappelât le malheureux bourrelé de soucis rongeurs dont les douleurs secrètes ont rempli une grande partie de ce récit. C'est que, comme nous l'avons dit, depuis un mois Gontrey pouvait envisager sans crainte l'avenir; depuis un mois, il était sûr de sortir du rude combat de Paris avec une capitulation honorable; depuis un mois enfin, il savait que sa fortune allait dépendre de son travail, de son intelligence, de son courage. Ce ne fut pas toutefois sans que son visage trahît par sa rougeur une vive émotion qu'il arriva au premier étage d'une maison de la rue de Provence, et tira le pied de biche suspendu par un cordon de soie le long des parois d'une porte grisâtre. Cet escalier, il pensait, hélas! qu'il venait de le gravir pour la dernière fois, qu'en ce moment commençait le dernier chapitre d'un roman bien cher à son cœur.

Gontrey fut introduit dans un petit salon élégamment meublé, où Bijou l'attendait, assise sur un sofa, la tête plongée entre ses deux mains, dans une attitude toute pleine de douloureuse méditation.

— Vous voyez, ma chère enfant, dit Gontrey en serrant amicalement la main de la jeune femme, que je suis de parole, et que ma dernière heure à Paris, je viens vous la donner.

— Vous êtes bon comme toujours, Henri, dit Bijou d'une voix tremblante, et vous m'excuserez de vous recevoir maussadement comme je vais le faire; mais vrai, je souffre, je suis malade, j'ai la tête en feu, la fièvre dans tout le corps. Mon cœur se brise à l'idée de me séparer de vous et peut-être de ne vous revoir jamais.

Prononcées avec un accent de véritable douleur, ces tendres paroles arrivèrent au fin fond de la poitrine du jeune homme comme une lame acérée, et sa figure indiqua une profonde émotion; mais il la comprima brusquement, et, comme honteux d'avoir forfait, même pour un instant, à l'étiquette compassée du *don-juanisme*, il reprit avec une dignité presque paternelle : — Voyons, voyons, mon cher Bijou, que signifient ces larmes, ces douleurs d'enfant? On va en Amérique et on en revient, je puis vous l'assurer; j'aime à le croire du moins. J'avais meilleure opinion de votre courage; je vous croyais plus forte!

— Fort... fort, interrompit Bijou avec amertume, c'est là votre mot, à vous, Messieurs!... Être fort, c'est-à-dire ne rien aimer, ne rien sentir. Eh! qui est fort?... Vous, Henri... allons donc! Si l'on mettait votre cœur à nu, ne verrait-on pas qu'en ce moment, comme le mien, plus que le mien peut-être, il saigne de tous ses pores? — Elle continua avec un emportement nerveux : Fort... fort! mais croyez-vous donc que les femmes aiment les hommes forts? Si vous étiez fort, je vous détesterais, et foi de Bijou, je vous aime, je vous pleure de toutes les larmes de mes yeux! répéta la jeune femme éclatant en sanglots.

La glace du don-juanisme, si épaisse qu'elle fût autour du cœur de Gontrey, ne put résister à ce tendre appel; il tomba aux genoux de la jeune femme, essuya tendrement les grosses larmes qui perlaient le long de ses joues, et reprit avec une émotion qu'il ne cherchait plus à dominer : — Mon cher petit Bijou, ne me parlez pas ainsi, si vous ne voulez briser mes forces; il faut que je parte, il le faut, et, croyez-le, j'ai besoin de tout mon courage. Tenez, cette dernière heure que nous passons ensemble, employons-la, comme de vieux amis, à parler raison, avenir... — Il reprit après une pause : — Je vous ai beaucoup aimée, Bijou, je vous aimerai toujours. Je vous

quitte le cœur brisé de regrets, et tout ce qui dépendra de moi pour votre fortune, votre bonheur, vous devez l'espérer, l'attendre. Quoi qu'il arrive, comptez toujours sur le vieil Henri comme sur votre meilleur ami. Malheureusement je me trouve en ce moment fort à court d'argent, et ne peux me conduire envers vous comme le voudrait mon cœur. Je suis obéré de frais de succession, d'honoraires d'hommes d'affaires, si bien qu'outre mes frais de voyage, je n'ai pu réunir qu'une faible somme d'argent; aussitôt que possible, comptez-y, je ferai mieux.

Et Gontrey, tirant de sa poitrine une liasse de billets de banque, la déposa sur les genoux de la jeune femme.

Une émotion violente empourpra les traits de Bijou; elle porta la main à son front, et dit avec un emportement mêlé de douleur : — Il posera donc toujours avec moi jusqu'à la dernière heure, jusqu'à la dernière minute!

— Ah! pouvez-vous interpréter aussi mal ma pensée? reprit Gontrey d'une voix pleine de tendre reproche.

— Dieu veuille que, pour le malheur de ma vie, je ne devine pas la triste vérité, quels que soient ses efforts pour la dissimuler à mes yeux! — Écoute, Henri, dit-elle en fixant sur le jeune homme des regards brillants d'une ardeur fiévreuse, m'as-tu jamais aimée?

— Oui, de toute mon âme, dit Gontrey.

— As-tu quelque estime pour moi?... De l'estime, ai-je le droit de t'en demander!... je te coûte trop cher, poursuivit Bijou avec une amertume indicible; mais me crois-tu une bonne et honnête fille, un bon cœur du moins?

— Je douterai de mon cœur avant de douter du tien, répliqua le jeune homme.

— Eh bien! tire de ma poitrine le fer rouge qui y brûle depuis que je sais ton départ; jure-moi par le nom de ton père, par la mémoire de ta mère, jure-moi sur ton

honneur que tout est vrai, rigoureusement vrai dans cet héritage qui t'est tombé du ciel.

A cette question, un sombre nuage obscurcit le front de Gontrey; il haussa les épaules et se contenta de répondre : — Tu es folle!

La jeune femme continua avec une exaltation croissante : — Il n'y a pas de faux-fuyant, d'évasion possible à ma question. As-tu hérité, oui ou non? Es-tu millionnaire ou ruiné? Réponds sur ton honneur.

Gontrey ne répondit pas.

—Mes tristes pressentiments étaient donc vrais! s'écria Bijou en se tordant les bras avec un affreux désespoir. Je t'ai ruiné, ruiné, mon pauvre Henri! De toi si beau, si bon, si bien fait pour être heureux, mes caprices insensés, mes folles dépenses ont fait un malheureux ruiné!... Implacable comme ton mauvais génie, j'ai poursuivi sans pitié l'œuvre de ta ruine... De ta fortune, j'ai tout mangé, tout jusqu'au dernier sou!... Cependant, mon Henri, je t'aimais de toutes les forces de mon âme; j'aimais tout en toi, ta réserve, ta froideur, tes airs de grand seigneur s'abaissant à aimer une courtisane; j'aurais donné mon sang, ma vie, pour t'épargner un chagrin, un souci..., et c'est la ruine, la misère, une vie de malheur que je t'ai faite!... — La jeune femme, après une pause, reprit avec une énergie convulsive : — Mais est-ce notre faute à nous seules, malheureuses filles qui n'avons jamais pour nous-mêmes pensé au lendemain; est-ce notre faute si nous ne savons prévoir les malheurs que nos prodigalités entraînent avec elles? En voyant, Messieurs, l'or ruisseler si facilement sous vos mains pour satisfaire nos caprices, n'est-il pas naturel que nous vous croyions riches, et que nous ignorions jusqu'au dernier instant que c'est au prix d'années de souffrances, de misères, que vous achetez notre amour? Une vie de misère serait ton lot en ce

monde, mon Henri!... Tu serais réduit à travailler pour gagner ton pain!... Oh! cela n'est pas possible, cela ne sera pas, tant qu'une belle fille trouvera à se vendre dans Paris.

Gontrey ne demeura pas insensible devant ce sanglant désespoir; de grosses larmes muettes coulèrent le long de ses joues, et il attira tendrement sur son sein la tête de la jeune femme éplorée.

— Épargne-toi ces remords, mon pauvre Bijou, dit-il d'une voix pleine de douceur; tes caprices ne sont que pour bien peu de chose dans l'œuvre de ma ruine : mes funestes appétits de joueur, l'entraînement des cartes, ont tout fait. Sache-le, sache-le bien, les seuls moments de bonheur que j'aie goûtés dans ma vie, c'est à toi, à ton amour que je les dois! Que ces jours restent précieux à ton souvenir comme ils le seront au mien! Crois-moi, mon cher Bijou, tu peux penser sans remords à ton Henri, car des plaisirs de Paris, de son opulence, il ne regrette que ton amour. Avec toi, toi que j'aime, en qui j'ai confiance comme en un ami véritable, je n'ai pas voulu terminer par un mensonge. Je te dis donc toute la vérité : je suis ruiné, ruiné à blanc! Mais, je te le jure sur mon honneur, ma fortune à venir est assurée, et ne dépendra que de mon courage et de mon industrie. Donne-moi donc une marque d'amitié, que j'ai le droit de te demander, en acceptant ces quelques billets; la somme en est bien faible, mais je ne peux faire davantage aujourd'hui.

Bijou lança avec énergie loin d'elle, au milieu de la chambre, la liasse de billets de banque, en s'écriant : — Ah! ils me brûleraient les doigts... c'est bien assez de tout ce que je t'ai déjà coûté! — D'un bond, elle passa dans la chambre voisine, et en revint aussitôt avec deux coffrets pleins de bijoux qu'elle versa pêle-mêle sur le coussin du sofa. — Écoute, dit-elle d'une voix haletante, tout cela

vient de toi, ou à peu près ; reprends-le, c'est ton bien... lave ces colliers, ces bracelets, dont je n'ai pas besoin pour être belle : ce sera pour toi quelques louis de plus, ce sera de gros remords de moins qui pèseront sur mon cœur.

Les larmes, les offres généreuses de Bijou remplirent le cœur de Gontrey d'émotions à la fois douces et cruelles. Il découvrait la rose fraîche et pure d'un profond amour, là où il n'espérait au mieux recueillir que la fleur maladive d'une affection nourrie dans l'atmosphère desséchante des plaisirs de Paris. C'était un vrai trésor qu'il lui fallait abandonner ; mais sa tendresse n'était point tombée sur un terrain ingrat, son cœur avait été compris. Il y avait bien des consolations pour une âme généreuse comme la sienne dans cette découverte.

— Mon cher Bijou, reprit Gontrey d'une voix où la fermeté le disputait à la tendresse, depuis que nous nous connaissons, tu as dû voir en moi deux grands défauts : un amour-propre impitoyable, une volonté inflexible. Jusqu'au jour où nous sommes, ma volonté s'est faite. Je le sais, j'étais riche, et je ne le suis plus. Il faudra me résigner à obéir au lieu de commander ; les pauvres diables n'ont pas de volonté à eux : je ne le saurai que trop plus tard ; mais que ce ne soit pas de toi, ma chérie, que je l'apprenne !... Voyons, je vais aller aux limites dernières de l'abnégation de ma volonté. Si tu refuses d'accepter ces quelques billets, tu ne peux refuser de les garder comme un dépôt que je serai peut-être heureux de retrouver un jour. Conserve-les-moi donc, que je les retrouve, si jamais le malheur veut que j'en aie besoin..... Quant à te séparer de tes bijoux, mon enfant, je n'aurais pas mangé depuis huit jours, que je n'aurais pas ce courage : ils te vont si bien !... Mon amie, nous qui avons toujours fait si bon ménage, emploierons-nous notre dernière demi-heure à

nous quereller? Songes-y, Bijou, d'ici à bien longtemps, nous n'aurons pas la chance de faire suivre la brouille du si doux quart d'heure de la réconciliation.

Et Gontrey, attirant vers lui d'une main amoureuse le buste charmant de la jeune femme, la pressa tendrement sur son cœur.

Cinq heures venaient de sonner à la pendule de l'antichambre, quand Gontrey ouvrit d'un geste nerveux la porte d'entrée, et parut sur le palier. Comme la femme de Loth, il ne retourna pas la tête pour contempler des lieux chéris; mais il s'arrêta un instant, et étouffa sous son mouchoir des larmes amères et un gros sanglot. Bijou venait de se plonger la face dans un des coussins du sofa, qu'elle inondait de larmes, et répétait d'une voix sanglotante : — Comme je l'aimais, mon Dieu !

VIII

LE RESSUSCITÉ

L'intérêt du récit nous oblige à suspendre pour quelques instants la marche des événements, et à accompagner sir Anthony Bradshaw, lorsque, après s'être séparé sur le boulevard de ses amis, il se dirigea vers son domicile. A son entrée à l'hôtel Mirabeau, le concierge s'approcha d'Anthony et lui remit une lettre, en ajoutant que le domestique qui l'avait apportée était déjà repassé trois fois pour en chercher la réponse. Ce fut d'un mouvement plein de curiosité que le jeune homme brisa le cachet de l'enveloppe, et un sentiment de pénible surprise se peignit sur ses traits pendant que ses yeux parcouraient la lettre suivante ;

« Le colonel Daw présente ses compliments à sir Anthony Bradshaw, et, ayant à l'entretenir d'affaires importantes qui ne souffrent aucun retard, espère qu'il voudra bien prendre la peine de passer chez lui, hôtel Meurice, aujourd'hui à quatre heures. Les tristes infirmités qui retiennent le colonel Daw dans sa chambre lui font espérer

que sir Anthony Bradshaw voudra bien se rendre à cette demande et en excuser l'indiscrétion. »

Après avoir achevé la lecture de ce billet, le baronnet continua de manifester une singulière agitation, et pendant longtemps il arpenta la cour de l'hôtel, les yeux fixés sur la terre, comme abîmé dans les plus sombres pensées. Le timbre d'une horloge voisine qui sonna trois heures trois quarts vint arracher Bradshaw à cette profonde méditation. L'heure fixée pour le rendez-vous approchait; triomphant de ses irrésolutions, il monta dans un cabriolet et donna l'ordre de le conduire hôtel Meurice; mais, lorsque le jeune homme fut descendu à la porte de l'hôtel, il s'arrêta encore quelques instants comme indécis. Une pâleur mortelle couvrait ses traits, et ce fut par un effort suprême de volonté que, franchissant le seuil de la porte, il demanda au concierge d'une voix tremblante l'appartement du colonel Daw.

Le colonel Daw, qui occupait en cet instant le salon confortable d'un des plus élégants appartements de l'hôtel Meurice, était un homme de cinquante-cinq ans environ, de haute taille, sec et osseux. Une longue chevelure blanche donnait à son aspect un air de dignité bienveillante et patriarcale. La peau du visage du colonel, lisse, d'une couleur safran, hermétiquement collée sur les os, semblait un parchemin dont le soleil du Bengale avait pompé jusqu'à la dernière goutte de sueur. Le colonel Daw, complétement vêtu de noir, était renversé dans un grand fauteuil, la tête appuyée sur sa main droite, dans une pose pleine d'accablement. Les rides profondes dont son front était sillonné, l'expression morne de ses traits, indiquaient clairement de profonds chagrins, une incurable maladie de l'âme rebelle à la science du médecin. Par intervalles cependant l'éclat des yeux du vieillard, le froncement impérieux de ses lèvres, annonçaient que sous

cette triste enveloppe brûlaient encore l'énergie indomptable, la force de volonté qui avaient défié la cruauté et les supplices d'un des plus sauvages tyrans de l'Asie. Près du colonel, vêtue de grand deuil, sa fille Kate était assise une broderie à la main. Lorsqu'un domestique annonça sir Anthony Bradshaw, Kate se leva, déposa un tendre baiser sur le front de son père, et s'apprêta à quitter le salon. Quelque prompte toutefois que fût sa retraite, elle rencontra le visiteur au seuil de la porte, et lui adressa de la main un salut affectueux et mélancolique. La vue de cette jeune fille ranima sans doute de pénibles souvenirs dans le cœur d'Anthony, car il baissa les yeux, comme s'il n'eût osé la regarder en face, et d'un pas lent s'avança vers le colonel.

Le colonel Daw se leva péniblement de son fauteuil et dit avec une certaine solennité : — Vous m'excuserez, sir Anthony, de l'indiscrétion que j'ai commise en vous priant de venir me trouver ; mais j'ai à vous entretenir d'affaires importantes, et d'anciennes blessures qui se sont rouvertes ne me permettent pas de marcher, comme vous voyez. Veuillez vous asseoir.

— Je suis trop heureux, reprit Anthony, de l'occasion qui s'est offerte de venir exprimer mes sympathies à un officier qui a si glorieusement souffert pour la cause de la vieille Angleterre, et dont le sort avait préoccupé tout ce qui porte un cœur anglais.

— Je vous suis reconnaissant, Monsieur, dit le colonel, des sentiments que vous voulez bien me témoigner ; ils sont tels que je devais les attendre d'un frère d'armes, d'un officier de sa majesté britannique. Permettez-moi maintenant d'aller droit au but de cette visite, de vous prier de vouloir bien prendre la peine de lire cette lettre.

Et le colonel, tirant un papier de sa poitrine, le tendit au baronnet. Cette lettre avait dû être lue et relue bien des

fois, car le papier en était tout froissé, et à plusieurs endroits l'écriture avait disparu sous l'empreinte des larmes. Écrite en anglais et datée de l'avant-veille, elle était ainsi conçue :

« Un galant homme croit de son devoir de vous faire connaître les machinations ténébreuses dont vous êtes la victime. Honnête cœur, digne époux, vous pleurez une catastrophe récente sans vous douter que vous êtes le jouet des artifices d'une épouse infidèle, d'un gentilhomme déloyal ! Mistress Daw n'est pas morte !... Depuis son retour en Europe, elle s'était abandonnée sans frein, sans pudeur, à une passion coupable pour sir Anthony Bradshaw. A la première nouvelle de votre merveilleuse résurrection, sa seule pensée a été pour l'amour adultère dont votre retour inattendu allait briser la trame. De là la comédie jouée avec un art si criminel près du village de Saint-Martin-ès-Tours. Rendez-vous sur le théâtre de l'événement, demandez si un indice quelconque a attesté la présence d'une personne vivante dans la voiture qui a roulé au fond du précipice ; demandez ce qu'est devenu cet étrange courrier qui s'évanouit comme un fantôme, et dont on ne retrouve plus trace aucune ; interrogez en un mot, comme on l'a fait, le postillon Jean, et de lui vous saurez toute la vérité. Mais, sans aller si loin, poussez seulement jusqu'au village d'Ivry-sur-Seine, rue Saint-Frambourg, n° 12, et l'heureux couple que vous y trouverez sous le nom de M. et madame Smith rendra inutiles de plus lointaines investigations. L'ami inconnu qui trace ces lignes croit, en dévoilant une infernale trahison, remplir un devoir sacré, et se fie à la pureté de ses intentions pour cacher son nom sous le voile de l'anonyme. »

Pendant toute cette lecture, le visage d'Anthony demeura froid, immobile, sans expression aucune. A le voir, on l'eût pris pour une tête de marbre ; mais de

grosses gouttes de sueur coulaient le long de son front, et qui eût mis la main sur son cœur eût senti des battements à briser sa poitrine.

— Je n'ai pas besoin de dire au colonel Daw le cas qu'un honnête homme doit faire d'une lettre anonyme, dit le baronnet avec fierté en tendant la lettre au vieillard.

Le colonel Daw reprit d'une voix presque suppliante :

— Je le sais, et j'ai à m'excuser, sir Anthony, d'une faiblesse indigne d'un galant homme et d'un soldat; mais mes forces sont épuisées par le malheur et la maladie. Depuis deux ans, ma vie n'a été qu'un long supplice : tout ce qu'un homme peut souffrir, je l'ai souffert, et, pour comble à mes maux, en arrivant en Europe, j'ai vu se briser le seul lien qui m'attachait à la vie... Les forces humaines ne résistent point à de pareilles épreuves, et voici que cette lettre, cette affreuse lettre, est venue jeter le feu de l'enfer dans mon cerveau brisé!... Ah! peut-on penser qu'il existe des êtres voués au mal, des êtres atroces, qui ne respectent ni le malheur, ni la vertu, ni la tombe, qui vont fouiller dans les cercueils pour déshonorer la mémoire des morts... Encore une fois, excusez-moi, Monsieur... La fièvre me brûle; je souffre tant, voyez-vous, que, pour échapper aux tortures du présent, je rentrerais dans ce cachot privé d'air et de lumière où, enchaîné à la muraille comme un chien à sa chaîne, j'ai passé deux années de ma vie.

La voix douloureuse du vieillard révélait un désespoir si vrai, qu'Anthony ne put maîtriser son émotion, et des larmes jaillirent involontairement de ses yeux.

— Ma douleur vous fait mal, poursuivit le colonel; vous ne pouvez assister d'un œil sec aux tortures d'un vieillard... Ah! vous avez le cœur d'un soldat... Votre sympathie généreuse m'encourage dans l'étrange demande

que j'ai à vous faire. A cet échafaudage de calomnies si artistement élevé, il faut que j'aie à opposer un témoignage puissant, irrésistible, que mon esprit troublé ne puisse mettre en doute sans forfaire aux lois les plus sacrées de l'honneur. Engagez-moi donc, Monsieur, votre parole d'honnête homme, votre foi de gentilhomme anglais, qu'il n'y a que calomnie et mensonge dans cette infâme lettre... C'est un vieux frère d'armes qui implore de vous un service qu'il paierait de son sang, c'est un père qui vous supplie au nom de ses enfants.

Par un enchaînement de circonstances d'une fatalité inouïe, Anthony se trouvait placé entre le parjure et la ruine d'un amour qui était le rêve de sa vie. En engageant sa parole, il échappait aux chances fatales d'un duel à mort où l'honneur lui commanderait de respecter, au mépris de sa vie, les jours de son adversaire; il épargnait la mortelle douleur d'une trahison avérée à un vieux et glorieux soldat; il sauvait de l'opprobre la femme idole de son âme. En de telles circonstances, le mensonge devenait presque un devoir, et cependant le baronnet ne voulut pas flétrir ses lèvres d'un parjure, et demeura sans répondre, les yeux fixés vers la terre.

— Votre parole, votre parole... au nom de ce que vous avez jamais aimé en ce monde! continua le colonel d'une voix haletante.

En réponse à cet appel, Anthony balbutia quelques mots inintelligibles. Ce trouble manifeste, cette singulière émotion, produisirent sur le vieux soldat l'effet d'un choc électrique. Il se redressa de toute sa hauteur, fixa sur Anthony des regards étincelants comme ceux d'un tigre. — Mais vous ne me regardez pas en face, Monsieur! dit-il avec un accent terrible. Vous tremblez, votre visage est pâle comme celui d'un condamné devant l'échafaud...

— Ma religion me défend d'engager sous aucun prétexte ma parole, dit Anthony d'une voix défaillante.

Cette tremblante excuse n'arriva que comme un murmure confus aux oreilles du vieillard; la vérité tout entière avait lui à ses yeux, et il était retombé comme anéanti dans son fauteuil en répétant avec un sanglant désespoir : La malheureuse... la malheureuse femme!

Anthony reprit après une pause d'une voix sourde : — Eh bien, Monsieur, quoiqu'un serment répugne à ma religion, puisque je n'ai pas d'autre moyen de rassurer votre esprit contre d'indignes calomnies, je vous engage ma parole...

— Ne vous parjurez pas, Monsieur, dit le colonel avec la sévérité d'un juge, votre trouble m'a révélé toute la vérité.

Il y eut alors un moment de terrible silence entre ces deux hommes. Tandis qu'Anthony, pâle, hors de lui, serrait convulsivement à le briser le bras d'un fauteuil, la tempête amassée sur le front du vieillard se dissipait graduellement. C'est que, sans force devant l'incertitude, en face de la vérité il avait retrouvé toute son énergie, et qu'une résolution subite, immuable comme le destin, venait de ramener le calme dans son cœur.

— Vous êtes sans doute un galant homme suivant les lois du monde, Monsieur, dit le colonel avec une poignante ironie; vous n'hésiteriez pas, j'en suis sûr, à m'accorder réparation les armes à la main, et peut-être à épargner dans le combat ces cheveux blancs... Je veux le croire du moins; il m'en coûterait trop de ne rencontrer qu'indignité et bassesse dans le cœur du fils du brave sir George.

— Monsieur, interrompit Anthony d'une voix entrecoupée de hoquets nerveux, ma vie est entre vos mains : quelque réparation que vous demandiez de moi, je l'accor-

derai aveuglément; mais mon honneur, de grâce, épargnez-le; vous ne savez pas tout ce que j'ai souffert, tout ce que je souffre en ce moment.

— Et que ne souffrira-t-elle pas, elle, la malheureuse! reprit le vieillard. Que sera sa vie sans famille, sans nom! sa vie d'opprobre et de solitude, sa vie de morte parmi les vivants! Un amour, une passion insensés peuvent seuls expliquer votre crime. Vous l'aimiez, vous l'aimiez, et vous n'avez pas avant tout pensé à elle, Monsieur, à son sort à venir! C'est en tremblant que moi, l'époux trahi, outragé, je l'envisage, car je ne vois que trop le cruel châtiment que la Providence réserve à la parjure... Le ciel m'est témoin qu'elle a méconnu les trésors de tendresse de ce cœur qui l'aimait encore plus comme une fille que comme une épouse... Elle serait venue coupable et repentante à mes pieds, que... non... non... je n'aurais pas jeté la pierre à la femme adultère, je lui aurais tendu la main, j'aurais mêlé mes larmes aux siennes, et mon pardon aurait précédé celui de Dieu. Elle a douté de ce cœur qu'elle aurait dû connaître... Un criminel vertige a étouffé en elle la voix du sang, la voix de l'intérêt... Pour échapper à ses devoirs d'épouse et de mère, elle a défié la volonté de la Providence, elle s'est rayée du nombre des vivants, elle s'est faite morte... morte. Qu'elle reste, comme si ses os blanchissaient au fond d'un cercueil. Le colonel Daw est veuf, sa fille Mary est orpheline... La tombe est refermée à jamais sur celle qui portait pour eux les doux noms *d'épouse* et de mère... Nulle puissance humaine ne saurait la rouvrir. Et maintenant, Monsieur, cet entretien a duré trop long-temps; pour la dernière fois, aujourd'hui, nous nous sommes vus en ce monde, ajouta le colonel en congédiant Anthony d'un geste solennel.

Ce fut d'un pas flageolant, le visage pâle, l'œil éteint,

que le baronnet quitta le salon, et que, sans avoir conscience des lieux, il arriva à la porte de l'hôtel. L'air frais du soir vint rendre quelque lucidité à ses esprits troublés, et montant dans le cabriolet qui l'attendait, il ordonna au cocher de le conduire ventre à terre à l'hôtel des Postes.

Six heures un quart venaient de sonner à l'horloge de la poste, quand le cabriolet s'arrêta dans la rue Jean-Jacques Rousseau, au bord du trottoir. En cet instant, la malle de Bordeaux sortait de la cour, et à la portière de droite l'on pouvait voir Gontrey cherchant d'un œil inquiet à distinguer au milieu de la foule un visage ami. Les yeux des deux hommes se rencontrèrent, mais ce fut seulement du geste et du regard qu'ils purent s'adresser un dernier adieu.

seux ; réfléchis un peu, toi qui connais à fond ma nature orgueilleuse et timide, et tu comprendras toute la véracité des craintes que je t'exprime. Tes bonnes lettres m'ont prouvé combien mes doutes étaient mal fondés, combien était méritée l'affection que mon cœur te garde. Merci, mille fois merci, ma chère enfant, de ton fidèle souvenir. Tu ne sais pas toute la joie que me cause ton écriture ; dois-je te dire que cent fois j'ai relu ta dernière lettre, et qu'elle m'a donné pour un mois de belle humeur ?

« Je te vois d'ici ouvrir de grands yeux, trouver que le soleil d'Afrique a sensiblement ramolli ce cœur d'homme fort, dont tu te moquais avec tant d'esprit et si justement, car qui est fort devant vous, mesdames ? Certes, ce n'est pas moi. Aussi je fais trève à ces sensibleries, et te parle de ma vie, d'abord de moi.

« Tes lettres me disent clairement que tu me crois passé à l'état sauvage, que tu me vois la face tatouée, les cheveux rasés, sauf une mèche, tomawak à la ceinture, casse-tête sur l'épaule, caleçon de feuilles de vigne et mocassins aux jambes, un véritable jeune-premier de Cooper. Erreur, profonde erreur, madame ; l'on sent encore son homme civilisé, et de cela vous pouvez vous convaincre en prenant la peine de lire le daguerréotype suivant, tiré à votre intention.

« L'on est beaucoup bruni, légèrement engraissé ; par-ci par-là quelques fils d'argent viennent se montrer dans les cheveux ou dans les favoris, car l'on vieillit après tout, mais ils sont mis à mort sans pitié. Du reste, l'œil est brillant, la lèvre vermeille, le teint frais sous sa couleur brune ; toute la bête trahit enfin une vie laborieuse et honnête, exempte de soucis, d'émotions fortes ; l'on est sûr de ne pas coucher à la Morgue demain. La bonne chose que cette certitude !... Du physique je passe au costume, qui, malgré tes préventions, ne serait pas déplacé dans la forêt

de Montmorency : chemise et cravate de chez Boivin, costume de chasse écossais complet, brodequins à double semelle, chapeau de feutre gris à larges bords, comme toujours forte odeur de violette : voilà, mon cher Bijou, le portrait minutieux de ton fidèle *Chingagock*, comme tu m'appelles.

« Je possède si bien ta nature curieuse, que j'entreprends maintenant la description de ma demeure. Je n'en suis pas réduit à percher sur les arbres ou même à coucher sur des feuilles : j'ai un toit pour abriter ma tête ; j'habite ce qui partout s'appellerait une maison, et non pas une cabane de castor, comme votre fatuité parisienne vous le fait croire, madame. La chambre d'où je t'écris est au rez-de-chaussée, vaste, bien aérée, et de ses deux fenêtres on découvre une vue magnifique. Elle est meublée d'un lit de fer à rideaux blancs, d'une apparence toute virginale, et qui ne trahit pas son apparence, mordieu !... d'un vaste bureau couvert de livres de recettes, de dépenses, de mémoires, le tout dans l'ordre le plus parfait. Je dois citer encore une table de toilette, une commode et deux bons fauteuils, car avant tout l'homme civilisé doit penser à confortablement s'asseoir. Je finis cette peinture à la loupe en mentionnant trois tableaux accrochés à la muraille : la miniature de mon digne père, le portrait d'un ancien camarade de collége, d'un jeune prince qu'aiment et respectent tous ceux qui le connaissent, et que malheureusement on ne connaît pas assez ; un petit débardeur vert-pomme à l'air mutin, qui semble me sourire, et près duquel, aux jours d'humeur noire, je viens me consoler de la solitude du présent par le souvenir des bons jours passés.

« C'est ici le moment ou jamais de t'entretenir de ma puissance, de mon empire. Nombre de princes souverains qui ont voix à la diète germanique ne commandent pas sur

un territoire aussi étendu que le mien : quatre-vingt mille arpents sont soumis à ma loi ! Il est vrai que, dans ma patriarcale principauté, je ne compte guère que des sujets à quatre pattes : vingt mille moutons, mille bœufs ou vaches, cinq cents chevaux, auxquels je peux ajouter, sans leur faire grande injure, bon nombre de serviteurs cafres, hottentots, malais, noirs, jaunes, café au lait, dont les phénomènes exotiques des Champs-Élysées ne peuvent te donner qu'une bien faible idée. Le matin, à l'aube du jour, je suis à l'étable, le cigare à la bouche, pour expédier au pâturage mon monde à cornes et autre. Que tu rirais, mon cher Bijou, de me voir gravement compter mes moutons, moi qui jusqu'ici n'avais jamais su compter l'argent de mon tiroir ; mais, que veux-tu ? l'on apprend sans cesse, dans cette vie, l'addition, par exemple, quand on n'a plus rien à additionner. Vers sept heures et demie, l'on est parti, et je remonte dans ma chambre pour mettre au courant les comptes et correspondances. A dix heures, un frugal déjeuner, après lequel j'enfourche mon poney pour aller visiter le bétail dans ses cantonnements. L'inspection, que j'anime souvent d'un peu de chasse, me conduit jusqu'à quatre heures environ : c'est l'heure de la rentrée des troupeaux, et il faut procéder à leur dénombrement. L'opération finie, l'heure du dîner est arrivée, et je clos la journée par deux ou trois cigares, pour recommencer le lendemain vingt-quatre heures aussi variées, aussi instructives, aussi amusantes.

« Et toutefois je ne me trouve pas trop malheureux. Ne nous faisons pas plus solitaire, plus abandonné que nous ne le sommes réellement. J'ai pour voisins, à trois heures de cheval, une digne famille de fermiers hollandais, *mynherr* Stark, sa *fraw* et ses quatorze enfants. Je ne peux guère te présenter ce patriarche comme un gentleman accompli, mais je te le donne pour un chasseur consommé,

dont le fusil a combattu le lion, le buffle et la girafe. Mon bas-de-cuir africain n'est pas, — je suis sans illusions à son endroit, — d'une conversation bien choisie, et, sauf la santé de ses bœufs et de ses moutons, le prix de la laine et celui des grains, quelques racontages de chasses africaines que je sais par cœur, je ne connais pas de sujet sur lequel on puisse lui tirer quatre paroles;... mais enfin l'on éprouve quelquefois le besoin de voir une figure humaine ou à peu près, et, sauf celle de cet animal d'Antoine (il s'informe souvent de toi, et me charge de te présenter ses *respèques*), je ne connais que celles de la famille Stark à ma portée. A propos d'Antoine, tu sauras que, si les voyages forment la jeunesse, ils ne profitent à la vieillesse que lentement; mon Théramène est un triste exemple de cette vérité. A son arrivée dans ce pays, il ne rêvait que cannibales, anthropophages, repas de chair humaine, et se voyait toujours plus ou moins rôti. Il n'a pas fallu moins de deux ans pour lui apprendre que le nègre apprécie peu le beefteak d'homme, et qu'il lui préfère celui de bœuf; mais Antoine n'a fait que changer de marotte, et le tigre est aujourd'hui devenu son idée fixe: il en voit partout, dans les champs, dans la maison, jusque sous son lit, et ne marche jamais qu'armé en guerre, avec sabre, fusil et pistolets. Tu ne peux rien imaginer de plus bouffon que cette incroyable figure de capitan, et, tout accoutumé que je devrais y être, je lui dois de bien bons quarts d'heure. Mais les sujets de rire ne sont pas communs ici!

« J'ai presque calomnié ma résidence en dressant cet acte de doléances, car depuis quinze jours je possède, à une heure de distance, sur mes terres, le plus charmant voisinage du monde, le colonel Daw et ses deux filles. Le colonel Daw est une de mes anciennes connaissances de Paris, où il se trouvait à l'époque de mon bienheureux hé-

ritage d'oncle d'Amérique. Y croit-on encore? Depuis lors, il est retourné dans l'Inde; mais, sa santé altérée ne pouvant supporter les ardeurs du climat du Bengale, il est venu, comme c'est la coutume dans le service indien, passer un congé de deux ans dans la colonie du Cap. Le colonel Daw voyage avec un véritable train de nabab, dont nous autres Parisiens ruinés nous ne saurions, sans l'avoir vu, nous faire une idée. Ses tentes sont de petits palais où se trouvent réunis tous les conforts, tous les luxes de Londres et de Paris : de magnifiques chevaux anglais et arabes, un *pack* de *hounds* (en français une meute), une très-jolie cave, une armée de serviteurs, marchent à la suite de mon ami. Je ne saurais oublier sans ingratitude un excellent cuisinier, à la science duquel mon estomac est redevable des seuls mets civilisés qu'il ait digérés depuis tantôt trois ans. L'arrivée du colonel est venue éclairer, comme les rayons d'un beau soleil, l'obscurité de ma solitude. Le charmant joyau qu'une jeune fille instruite, bien élevée, bien mise, qui ne fait pas la cuisine comme mes excellentes voisines hollandaises! Et la bonne chose que de causer, assis dans un vaste fauteuil, avec un homme intelligent, au courant de toutes les choses, arts, société, politique, de ce bas monde! Aussi ne dépendra-t-il pas de mes efforts que la famille Daw ne prolonge son séjour près du *Hope* autant que possible.

« J'allais terminer ce volume sans te dire un mot de la partie la plus intéressante de la situation : les affaires. Tu as bien quelque peu à cœur de me revoir un de ces jours à Paris; je te livre donc, et non sans orgueil, le résultat de l'année dernière, le résultat de mes efforts et de mon industrie. On n'était donc pas seulement bon qu'à manger son patrimoine! Les grains, avoines, blé et orge, n'ont laissé qu'un petit bénéfice; mais les laines se sont bien vendues. Six *colts* de pure race, sang de *Plenipo*, rien que cela, que

j'ai envoyés à Calcutta, y ont trouvé un placement très-avantageux; enfin une cargaison de mulets expédiée par moi à Maurice y est juste arrivée au moment de la moisson des cannes, et chaque animal en vente publique a atteint le double de sa valeur ordinaire, si bien que le bilan de la société présentait en fin d'année 52,200 francs de bénéfice, dont 26,100 francs pour la part de ton serviteur. Voilà donc enfin une année de ma vie dont je suis parvenu à nouer les deux bouts sans faire des dettes, que dis-je! où j'ai mis de côté une jolie somme ronde. Aussi, mon cher Bijou, le jour où j'ai découvert cette merveille, je n'étais plus le même homme; j'avais six pieds!.

« Donne-moi des nouvelles de toi, de tout ce qui t'intéresse, de tous nos amis communs. Depuis bien longtemps, je suis sans lettres de Bradshaw; a-t-il quitté la France, comme il m'en témoignait le désir? Et cette vieille portière de Ricourt, que devient-elle? Dis-lui que je lis avec méditation, avec respect, ses revues hebdomadaires; que je le trouve fort, très-fort, un grand écrivain! Que dis-tu de cette conversion, toi qui n'as pas oublié sans doute les railleries mortelles dont nous poursuivions la prose de notre pauvre ami?... Eh bien! sur ma parole, à l'arrivée de mes journaux les plus frais, vieux, hélas! de quatre mois, je laisse de côté les discours de M. Guizot et ceux de M. Thiers; je cours droit à mes *Causeries du beau monde,* que je ne quitte que quand je les sais par cœur, tant les plus sages, les plus forts, savourent encore avec délices toute brise qui leur apporte l'odeur du ruisseau de la rue du Bac... Que l'heureux écrivain le sache!... mais mon admiration ne remplit pas la poche; donne-moi des nouvelles sérieuses du Bohême; son feuilleton se place-t-il?... Et, quant à toi, ne crois pas, ma chère enfant, que je reste insensible à tes triomphes : c'est le

cœur tout plein d'émotion que je suis dans les feuilletons de théâtre les progrès de ta carrière dramatique. Tu ne saurais imaginer ma joie de père en lisant dernièrement tes succès dans *Fleur des Pois*... Cinq lignes, deux cent onze lettres d'éloges, ni plus ni moins, je les ai comptées dans les *Débats!* Mais nous avons donc du talent!... Et je ne borne pas ma curiosité aux seules choses de théâtre; je veux savoir ta vie, toute ta vie; oui, toute. Qui ruines-tu? Quel est l'heureux? Apprécie-t-il convenablement son bonheur? Fait-il bien les choses? A-t-il poussé le devouement jusqu'à voir les soixante-trois premières représentations de *Fleur des Pois*, comme je l'ai fait des *Deux Frères*, et cela toujours avec un nouveau plaisir, pour emprunter sa phrase habituelle à notre bon vieux roi; *God bless him!* comme disent les Anglais. C'était là le bon temps; dis-moi, ma vieille, dis-moi, t'en souviens-tu?

« Adieu, mon bon, mon cher Bijou; je te souhaite, du plus profond de mon cœur, bonheur, joie et santé: donne une poignée de main pour moi à la digne madame Cantalou, et reçois sur le front un baiser paternel de ton plus vieil et meilleur ami.

« HENRI. »

X

INTÉRIEUR DE NABAB

La lettre qu'on vient de lire a préparé le lecteur au grand voyage qu'il doit entreprendre pour retrouver à deux années de distance environ l'un des principaux personnages de ce récit. Nous ouvrirons donc la scène sans préambule, le 6 septembre 1845, en pleine Afrique australe, dans ces vastes steppes dont le récit de Le Vaillant a tracé un si pittoresque tableau.

Il se faisait onze heures du matin; un soleil brillant et déjà chaud pour la saison, — car dans cet autre monde on gèle en juillet, et on grille en janvier, — arrivait à son zénith, quand Henri de Gontrey, monté sur un bon poney, parut au milieu d'une de ces vastes plaines qui terminent le continent africain. L'exilé parisien a tracé lui-même une si minutieuse description de sa personne, que nous n'aurons rien d'autre à mentionner que l'exquise recherche de son costume, qui eût mieux convenu peut-être au bitume des Champs-Élysées par un beau jour de printemps qu'aux déserts les plus reculés de l'Afrique.

Nous ne pouvons être aussi concis en parlant du serviteur qui, monté sur un cheval rouan, accompagnait le voyageur à distance respectueuse. Une complète métamorphose s'était opérée dans la personne du fidèle Antoine. Une épaisse moustache, accompagnée d'une royale non moins fournie, d'un poil mélangé, donnait à sa figure, d'une expression jadis bonasse, un aspect ultra-rébarbatif. Il portait crânement sur la tête, sous un angle de vingt-cinq degrés, un képi de la garde nationale parisienne, 1re légion. Son accoutrement, tout marqué de ce cachet militaire si cher à la race gauloise, se composait d'une redingote verdâtre coupée en forme de tunique, d'une culotte de velours et de bottes à l'écuyère. Ajoutons encore qu'un long fusil, que le bonhomme portait droit sur la cuisse, et un couteau de chasse suspendu à sa ceinture lui complétaient un air parfait d'écuyer du bon vieux temps, accompagnant son chevalier en quête de galantes aventures.

Le paysage solitaire que Gontrey parcourait à un bon galop de chasse se déployait en vain à ses regards : les métamorphoses de la fumée de son cigare ou le soin de relever sa monture qui, de temps à autre, enfonçait jusqu'au poitrail dans d'énormes taupinières, ne laissaient pas à l'attention du jeune homme le loisir d'apprécier les splendeurs de la nature africaine. C'était toutefois un noble et saisissant tableau que cette vaste plaine qui s'étendait aux limites de l'horizon en déployant sous un soleil d'or toutes les merveilles d'une nature sauvage. Des bruyères blanches, bleues, lilas, jaunes, roses, des cent et une espèces propres à l'Afrique australe, fleurissaient à perte de vue dans tout l'éclat de leur couleur, et sous le rideau diapré de leur ombrage s'étendait tout un tapis de marguerites aux mille nuances, de bulbes à la tige élancée, de figues hottentotes aux fleurs lancéolées.

C'était, en un mot, une vaste mer de fleurs où la nature se plaisait, avec une égoïste coquetterie, à déployer sans témoins sa plus riche parure. Tout était calme et solitaire dans cette vaste plaine où n'apparaissaient à l'œil ni vestige d'habitation ni trace humaine, et le cœur était saisi d'un sentiment solennel à la vue de ce paysage d'un aspect immuable que la main des siècles n'avait en rien altéré; et qui se déroulait aux regards tel aujourd'hui qu'il était au sixième jour, lorsque le Créateur lança ce monde dans l'espace.

Gontrey venait de mettre son cheval au pas au bas d'un pli de terrain, quand le bruit sec d'un coup de fusil arriva à son oreille, et, se retournant brusquement, il put voir son fidèle serviteur qui galopait, de toute la vitesse de sa monture, dans une direction opposée à la sienne. Cette course impétueuse ne fut que de quelques secondes, car cheval et cavalier disparurent au milieu des broussailles, pour reparaître à dix pas l'un de l'autre, le cavalier à droite, le coursier à gauche. A la vue de ce dénoûment imprévu, Gontrey ne put réprimer un violent éclat de rire, puis, mettant son poney au galop, il fut bientôt sur le théâtre de la catastrophe.

— Eh bien! voyons, es-tu blessé? dit Gontrey apostrophant Antoine d'une voix dont la brutalité révélait toutefois un profond intérêt.

— Je l'ai blessé... je l'ai touché au cœur... il doit râler à vingt pas d'ici. Méfions-nous, monsieur le comte, car ces scélérats-là ont l'agonie mauvaise. Ah! le vieux monstre, il guettait sa proie, mais son pain est cuit! dit Antoine avec une singulière animation.

— Je te demande si tu es blessé; comprends-tu le français? Te sens-tu mal quelque part? Est-ce clair? interrompit le maître.

Antoine repartit : — Il a vingt pieds, queue comprise;

d'un monticule de sable assez élevé, était de l'aspect le plus pittoresque. Au centre était dressée une vaste tente marquise au sommet de laquelle flottait en replis onduleux le pavillon de l'*Union-Jack*. Elle était flanquée de quatre tentes de moindres dimensions placées à distance symétrique, et de nombre d'autres petites tentes plantées irrégulièrement sur le sable. Des serviteurs aux costumes les plus variés animaient ce tableau. Ici un cuisinier en tablier blanc, en classique bonnet de coton, se promenait de compagnie avec un groom en longues guêtres et en veste ronde; là, un *houkabadar* au turban de mousseline, à la longue tunique blanche, nettoyait gravement le tuyau d'un houka près d'un *driver* hottentot au pantalon de peau, au vieil uniforme de soldat anglais, étendu avec délices sous les rayons du soleil. Nombre de chevaux de belle apparence attachés au piquet, des *hounds*, des chiens d'arrêt, étaient distribués çà et là près des tentes. Il nous faut encore mentionner, pour parfaire le tableau, d'énormes chariots du pays, que l'on ne peut guère comparer qu'à des wagons découverts de chemin de fer, et qui, rangés circulairement, formaient une sorte de première enceinte au campement.

Gontrey, après avoir laissé sa monture aux soins d'Antoine, fut conduit par un domestique dans l'intérieur de la grande tente. La tente entière était divisée en deux compartiments par une épaisse portière intérieure. Celui dans lequel le visiteur fut introduit et qui tenait lieu de salon était une salle de belle dimension tendue de soie de Chine. Une cheminée portative et un tapis de toile cirée déroulé sur un fond de bois combattaient avec succès l'humidité du sol. Un piano droit, une table couverte de keepsake et de caricatures, des canapés et des fauteuils pliants composaient l'ameublement de cette pièce.

Au moment où Gontrey entra sous la tente, deux jeunes

filles assises au piano interrompirent la première et classique polka dont le refrain joyeux éclatait sous leurs doigts, et s'avancèrent cordialement à la rencontre du jeune homme. De si longues années se sont écoulées depuis que le lecteur a eu l'occasion d'apercevoir ces deux jeunes filles à la sortie de l'Opéra, que nous devons répéter ici que c'étaient en vérité deux charmants visages roses, à l'ovale gracieux, aux lèvres de corail, aux yeux bleus, à la chevelure blonde et soyeuse, deux têtes dignes du pinceau de Lawrence. Kate, la plus âgée, pouvait avoir dix-huit ans, et sa taille élancée, ses épaules dignes de la statuaire, présentaient déjà toutes les perfections d'une femme accomplie; la cadette n'était encore qu'une charmante enfant, mais sous ses traits irréguliers et enfantins l'œil devinait déjà la digne rivale de son aînée.

— Bonjour, monsieur de Gontrey, dit Kate en donnant une cordiale poignée de main au visiteur, nous vous avons attendu depuis le commencement de la semaine, si bien que, si vous n'étiez pas venu aujourd'hui, le colonel se promettait d'aller vous relancer demain au *Hope* pour vous rappeler le souvenir de vos amis.

— Et j'aurais été heureux de l'y recevoir, miss Kate, dût même sa visite m'apporter un reproche que je ne mérite pas. Nous autres, pauvres fermiers, nous avons peu de temps à nous : le travail est incessant, la surveillance de toutes les minutes; si je ne suivais que les impulsions de mon cœur, toutes mes journées, je puis vous l'assurer en toute conscience, je les passerais ici, ajouta Gontrey avec une tendre galanterie qui fit passer au rose pourpre les fraîches joues de miss Kate... Et vous, miss Mary, continua le jeune homme en se tournant vers la cadette, m'attendiez-vous avec impatience?

— Oui, aussi bien que Kate, qui se mourait du désir de vous voir et montait vingt fois par jour au haut de la col-

line pour tâcher de vous apercevoir dans la plaine, dit Mary avec une naïveté d'enfant terrible.

— Il y a ici un mystère que vous m'expliquerez, je vous en prie, miss Kate, car je n'ai pas la fatuité de prendre toute cette impatience pour moi seul, dit Gontrey.

— Miss Mary, dit Kate en levant le doigt en l'air avec un air de dignité maternelle, je vous apprendrai à trahir mes secrets ! Eh bien donc ! puisque cette petite indiscrète a dévoilé mon impatience, je vais tout vous dire, brûler mes vaisseaux : voici ce grand mystère. On m'a envoyé ces jours derniers de Cape-Town la musique d'une danse nouvelle qui fait fureur en Europe, la polka. L'on polke partout, c'est ainsi que cela se dit, je crois, à Paris, à Londres, chez le roi Louis-Philippe, chez la reine Victoria, et l'on m'annonce qu'il n'y aura point d'autre danse admise cet hiver aux bals du gouverneur du Cap. Vous figurez-vous la honte de se voir condamnée par son ignorance au rôle de tapisserie : ce serait à se désespérer, à fuir les bals à jamais ! Aussi le colonel, ému de mes anxiétés, voulait-il faire venir un maître de danse de Cape-Town ; mais nous avons pensé à notre voisin français, et je me suis rassurée. Un Français sait toutes les danses, et vous êtes trop bon, trop galant, pour me refuser vos leçons, ajouta miss Kate, qui partageait cette croyance, si chère à John Bull, que tout Français, né malin, naît aussi chorégraphe et professeur d'écarté.

— Ah ! vous me faites trembler, miss Kate, dit Gontrey. Faut-il que je vous avoue que je n'ai jamais été qu'un très-médiocre danseur ; et quant à la polka, voici la première fois que j'en entends parler ?

— Cela n'est pas possible... D'ailleurs, si vous êtes aussi ignorant que vous voulez bien le dire, reprit miss Kate avec une louable philosophie, nous travaillerons, nous étudierons ensemble, et Mary, pour sa punition, sera con-

damnée à nous jouer du piano. Me promettez-vous, sinon vos leçons, du moins votre bras?

— Ah! pour cela, de tout mon cœur; je ne me serai jamais instruit d'une manière plus agréable, dit Gontrey en s'inclinant.

En cet instant, la portière de la tente livra passage au colonel Daw et à deux personnages qu'il est de notre devoir de présenter plus en détail au lecteur. Les deux années qui s'étaient écoulées depuis l'entrevue qui clôt la seconde partie de ce récit avaient religieusement respecté la personne du vieux soldat, et nous le retrouvons sinon plus jeune, au moins l'œil plus calme, le visage plus tranquille, trahissant dans ses manières, dans ses allures, une vieillesse verte et vigoureuse. C'est qu'une conscience pure, un cœur fier, l'action bienfaisante du temps, avaient réuni leurs efforts pour ensevelir dans un profond oubli les douleurs des jours passés. Le costume du colonel, fort simple, quoiqu'il ne fût pas dénué d'élégance, se composait d'une redingote bleue à brandebourgs de soie et d'un pantalon blanc. Il tenait à la main une casquette plate de drap bleu galonnée d'argent, qui portait au front le chiffre de l'honorable compagnie des Indes. Le premier des personnages qui accompagnaient le colonel était un homme de quarante-cinq ans environ, bien rasé, bien cravaté, bien verni, aux blanches et longues dents, aux cheveux jaunes et rares. Le second formait un parfait contraste avec ce type de gentleman accompli. Il pouvait avoir soixante ans, avait près de six pieds, était maigre et décharné, d'une couleur pain d'épice clair. Son nez et son menton, également saillants, évoquaient la grotesque image d'un polichinelle passé à l'ocre. De longs cheveux blancs, une attitude grave et sévère, donnaient toutefois à ce personnage un air de dignité patriarcale. Une longue veste ronde de gros drap jaunâtre, un pantalon de peau de taupe, des souliers de

cuir jaune dans lesquels reposaient ses pieds nus, et un chapeau gris à larges bords, composaient le costume de ce fermier, dans lequel on voudra bien reconnaître *mynherr* Stark, dont il a été quelque peu question au chapitre précédent.

— Ah ! Gontrey, charmé de vous voir, dit le colonel en serrant avec cordialité la main de son visiteur : que je vous présente d'abord mister George Nice, *Bengal civil service;* — Nice, le comte Henri de Gontrey, mon ami.

Les deux hommes échangèrent un salut cérémonieux, et Gontrey, après avoir secoué amicalement la main osseuse de mynherr Stark, s'assit près du colonel.

— Nice arrive presque en droite ligne de Calcutta, ajouta le colonel, où il assistait au *meeting* de janvier. Savez-vous bien que vos élèves ont fait merveille ! Le *colt* Chantilly a gagné le *Governor's cup* de cent goldmurs, et Bilboquet est arrivé bon second avec un mois d'entraînement à peine dans le *ladies's purse*. Vous voici en renom pour longtemps sur le turf de Calcutta, et vos produits, je vous le promets, y trouveront un bon prix.

— Magnifiques courses, je puis vous l'assurer, monsieur le comte, dit master G. Nice : pas vestige de cet affreux soleil du Bengale, un beau temps gris de Londres, nombreuse assemblée de gentlemen, grande réunion de dames, de braves et bons chevaux de pur sang. Vrai, l'on se sentait là le cœur à l'aise comme si on eût foulé le turf de New-Market, ajouta le parleur avec un soupir patriotique.

A ce moment, un maître d'hôtel en habit noir et en cravate blanche, soulevant le pan de la portière, annonça que le *tiffin* était servi. Gontrey et master Nice offrirent leur bras aux deux jeunes miss, et l'on passa dans le compartiment de la tente qui faisait fonction de salle à manger.

La table dressée avec un grand luxe de cristaux, de porcelaine, d'argenterie, succombait presque sous le poids

des mets. Les *curries* épicés de l'Inde, les plats honnêtes et naturels de la vieille Angleterre, les préparations savantes de l'art français se coudoyaient sur une nappe damassée d'une éclatante blancheur. L'hospitalité du colonel ne se montrait pas moins soucieuse de satisfaire à la soif qu'à la faim de ses hôtes. Sous l'œil d'un sommelier vigilant reposaient des fioles de toutes les dimensions, conservées à la température prescrite par les classiques de la table : le madère froid, le bordeaux tempéré, le champagne à la glace.

— Gontrey, dit le colonel, vous savez que nous avons grande chasse demain : mynherr Stark veut nous donner un sport royal sur ses terres. Vous serez des nôtres, n'est-ce pas ? Vous me permettez de faire l'invitation en votre nom, mynherr Stark ?

— Gontrey n'a pas besoin d'invitation pour venir à la ferme, reprit le patriarche; il sait qu'il trouve toujours bon visage et, autant que faire se peut, bon accueil.

— Oui, mon vieil ami, interrompit Gontrey, et certainement je ne vous ferai pas défaut... Un verre de madère au succès de la journée de demain !

— Volontiers, repartit le fermier.

Le sommelier remplit d'un madère couleur d'ambre le verre de Gontrey et celui de mynherr Stark; les deux convives échangèrent un salut de tête cérémonieux et vidèrent leurs verres en silence.

— Nice, quoi qu'il en dise, reprit le colonel, se laissera bien tenter par la séduisante perspective de tuer une autruche.

— Et je ne puis que lui répéter que je serai heureux de le voir à Naqua, dit mynherr Stark. Il m'excusera si je ne le reçois pas comme il le mérite, comme j'aurais pu le faire autrefois; mais les temps sont bien changés depuis vingt ans. Alors le fermier était le maître sur sa terre, il avait

des esclaves à ses ordres, il était riche. Aujourd'hui l'on nous a pris nos noirs pour en faire des vagabonds, des fainéants, et l'on ne nous a laissé que la misère. Ce sont les petits nègres qui portent les souliers maintenant et vont à l'école, tandis que nos enfants gardent les troupeaux pieds nus.

— Mynherr Stark, interrompit Gontrey, qui comprit que la conversation prenait une couleur de récriminations embarrassantes pour son hôte, vous rappelez-vous la dernière chasse que nous fîmes à Naqua ensemble, et ce beau coq noir que nous poursuivîmes deux heures sans pouvoir arriver à portée de fusil ?

— Si je me le rappelle ! parfaitement bien, et j'ai apporté aujourd'hui même aux jeunes miss un bouquet de ses plumes.

— Vous l'avez donc enfin saisi à bonne portée, ce vieux rusé aux jambes de sept lieues ! dit Gontrey.

— Non, reprit le fermier; mais cela est une histoire si singulière, que je n'oserais vous la raconter, car, si je ne l'avais pas vue de mes yeux, je ne la croirais pas.

— Nous vous promettons une foi aveugle, quelque impossible que puisse être votre aventure, dit Gontrey avec solennité.

Encouragé par cette assurance, le fermier commença son récit en ces termes :

— Les autruches deviennent rares; il n'est pas de vagabond noir qui ne possède un fusil et ne leur fasse une guerre à mort, comme si les pauvres bêtes n'avaient pas assez de mal à se défendre contre les hyènes et les chacals. Donc il faut que le propriétaire prenne soin de son gibier, surtout des nids et des œufs, et je ne laisse ce soin-là à personne; quand je connais un nid, je le surveille moi-même. J'avais remarqué que mon mâle avait dans le sable un nid superbe de quarante à cinquante

œufs, et chaque jour régulièrement je passais aux environs pour veiller à ce qu'il n'arrivât pas malheur à lui ou à sa couvée. Jeudi dernier, en faisant ma ronde, j'aperçus à distance un aigle énorme qui planait en ligne droite sur le nid. Je m'arrêtai un instant, curieux de voir ce que cela signifiait. La scène qui se passa alors fut rapide comme l'éclair. Quelque chose de blanc sillonna l'atmosphère, et l'oiseau s'abattit sur le nid. Je mis mon cheval au galop; mais, lorsque j'arrivai près du nid, le beau coq noir était mort, une pierre lui avait brisé la tête, et l'aigle reprenait son vol un œuf dans ses serres : c'était une magnifique couvée perdue !

— Si bien donc que le beau coq noir n'a échappé à nos balles que pour succomber sous une pierre lancée par un aigle. Infortuné qui, sans avoir commis de tragédies, n'en a pas moins eu le sort d'Eschyle! dit Gontrey, dont l'accent goguenard démentait ses promesses de crédulité.

— Je ne dis pas cela, reprit modestement le fermier, qui, pour la première fois de sa vie, entendait le nom du poëte grec.

Le *tiffin* touchait à sa fin. Les deux jeunes miss se levèrent. Nous ferons comme elles, et nous laisserons les convives causer librement de leurs futurs exploits pour ne pas mettre la bonne volonté du lecteur à l'épreuve d'une nouvelle histoire de mynherr Stark, quoique son précédent récit nous ait été affirmé, et cela presque solennellement.

XI

NAQUA-LAND

La ferme de mynherr Stark, connue dans le pays sous le nom de *Naqua-Land*, s'élevait au milieu d'une vaste et monotone mer de verdure, sur laquelle l'œil s'étendait à perte de vue. C'était une réunion de bâtiments couverts de chaume, de *kraals* ouverts, enfilés les uns à la suite des autres, sans ordre, sans goût, suivant les exigeances du moment. Quatre arbres rabougris plantés à la façade de la maison principale et un carré de choux, résumaient tous les travaux que la main de l'homme avait entrepris pour l'embellissement et le confort de cette sauvage demeure.

Exact au rendez-vous pris sous la tente du colonel, G. Nice Esquire se promenait de grand matin devant la ferme de mynherr Stark. Son pas mélancolique, l'air refrogné de son visage, prouvaient assez que d'autres motifs que celui d'admirer les beautés de l'aurore l'avaient attiré hors de la maison. Longue déjà avait sans doute été sa faction volontaire, quand Gontrey en costume de chasse, paraissant à la porte de l'habitation, le salua de ces mots :

— Ah! monsieur Nice, déjà debout! Comment avez-vous passé la nuit?

— Ici, mon cher Monsieur, à la belle étoile comme un chakal, dit le gentleman avec une exaltation bien en dehors de ses habitudes paisibles... Ah! quel pays!... quelles mœurs!... Les sauvages!... Nous sommes ici aux premiers jours du monde; c'est l'arche de Noé que cette damnée ferme!... Certes, on ne me croirait pas si je racontais la chose à Londres, mais enfin le fait est constant: pour faire comprendre à un des grands diables de fils du mynhert que j'entendais occuper son lit à moi tout seul, il m'a fallu soutenir hier soir deux heures d'énergique discussion, déployer des trésors d'éloquence, trésors jetés au vent, car, à peine dans ce lit maudit, a commencé pour moi un supplice que le Dante a oublié dans son enfer, et qui suffirait pour expier les crimes les plus horribles. Des légions, des myriades d'insectes de toute forme, de toute dimension, des vampires ailés, à mille pattes, que sais-je? prirent possession de mon pauvre corps, et des yeux à la plante des pieds étendirent leurs horribles ravages... C'était du feu, du plomb fondu qui circulait dans mes veines, si bien que pour ne pas devenir fou je me suis levé et suis venu m'installer en plein champ. Quelle nuit, mon cher Monsieur! Pour tous les trésors de la banque d'Angleterre, je ne consentirais pas à en passer encore une pareille.

— Vous répétez, à quelques syllabes près, monsieur Nice, les imprécations que j'ai adressées au ciel après ma première nuit de séjour dans une ferme hollandaise, dit Gontrey avec un sourire; mais vous finirez, et cela sous peu de temps, par prendre toutes ces petites misères avec philosophie et par apprécier ces fermiers, qui, au fond, sont de très-braves gens.

— Oh! je ne nie pas leurs vertus primitives et domestiques! reprit le gentleman. Je concède de grand cœur

monie primitive, préférait à une seule mélodie le cliquetis de ces deux airs croisés, comme il préférait deux guinées à une. Les nerfs de master Nice ne purent résister à ce complément de sa passion nocturne, et, déposant sa coupe à moitié pleine, il sortit de la salle. Sa sortie ne précéda au reste que de quelques instants celle des autres chasseurs, car le char qui devait conduire la compagnie en présence de l'ennemi venait de s'arrêter à la porte de la ferme.

C'était un chariot découvert d'énormes dimensions, à quatre roues, autrefois peint en rouge. Quatre bancs de bois posés transversalement étaient destinés aux chasseurs. Huit chevaux, dont les belles formes se dessinaient sous de misérables harnais de cordes, formaient l'attelage de ce véhicule. Mynherr Stark et son fils aîné prirent possession de la banquette de devant pour diriger l'attelage, l'un à l'aide de longues guides, l'autre par la puissance d'un fouet, gigantesque instrument dont un jeune peuplier formait le manche ; le colonel et ses amis s'installèrent avec les autres fils du fermier sur les banquettes de derrière, et le chariot quitta au grand trot la cour de la ferme dans la direction du champ d'avoine où l'on avait aperçu au matin le troupeau d'autruches.

— Eh bien ! Nice, comment vous trouvez-vous ? dit le colonel en apostrophant son ami, vous avez l'air tout endormi.

— Ah ! pouvez-vous dire cela, reprit le gentleman, après l'excellente nuit que j'ai passée ! Et d'ailleurs les cahots de cette affreuse machine suffiraient à réveiller un mort.

— Il est vrai que le chariot n'est pas des mieux suspendus, repartit le colonel.

Comme pour attester la justesse de cette observation, les roues de la voiture venaient d'entrer en cet instant sur un terrain pierreux qui imprimait de telles secousses au véhicule, que les chasseurs avaient besoin de se cram-

ponner avec force aux parois du chariot pour se maintenir en équilibre sur leurs bancs.

— Nice, mon ami, que dites-vous de ce tangage? dit le colonel en riant.

— Je dis que tout est réuni dans cette charmante partie de chasse, et que je ne me suis jamais tant amusé de ma vie, reprit Nice de l'air funèbre dont il eût prononcé l'oraison de son meilleur ami.

— Silence, Messieurs, si vous voulez arriver à bonne portée, interrompit mynherr Stark; et l'attelage, modifiant subitement son allure, continua la route au pas.

L'on apercevait alors distinctement dans le champ d'avoine le troupeau d'autruches. Les gros corps, les longs cols de ces oiseaux, dont les mouvements irréguliers pouvaient se comparer au jeu d'autant de bras de télégraphes, formaient un singulier spectacle. Toutes les émotions de la chasse s'éveillèrent au cœur des chasseurs: master Nice lui-même oublia ses souffrances passées et présentes, et, les yeux fixés sur le gibier, attendit dans un silence plein d'anxiété. Le chariot avançait au petit pas; mais, au lieu des gais propos qui jusque-là avaient animé la route, l'on n'entendait plus que le glissement des roues sur la bruyère. Lorsqu'on ne fut plus qu'à deux cents pas environ du champ de grain, un grand coq noir, gardien vigilant du troupeau, leva la tête dans la direction des chasseurs, puis, battant de l'aile, sembla vouloir provoquer l'attention de ses compagnons.

— A terre, Messieurs, dit mynherr Stark, qui, remarquant ces symptômes de méfiance, arrêta subitement les chevaux.

Les chasseurs s'élancèrent à terre comme une volée d'oiseaux, et s'avancèrent en rampant vers le champ d'avoine; mais l'alarme était donnée dans le troupeau, et l'ennemi avait à peine gagné quelques toises, qu'il s'ébranla dans

une direction opposée, et la fusillade s'ouvrit. Les premiers coups furent inutiles, et l'on vit les balles ricocher dans le sable ; mais, lorsque Gontrey fit feu, l'on entendit le bruit mat d'une balle qui frappe le but.

— *Hurrah! Frenchman!* crièrent les fils du fermier, qui, en chasseurs exercés, reconnurent immédiatement l'œil qui avait visé juste.

Le grand coq noir, qui se tenait fièrement à l'arrière-garde pour protéger la retraite de la couvée, chancela sur ses jambes comme un homme ivre, puis il prit sa course dans la direction du troupeau; mais bientôt les forces lui manquèrent, et il tomba au milieu du champ. Cet épisode avait été suivi d'un œil plein d'anxiété par les chasseurs, et lorsque le coq fut tombé, les fusils étant vides, l'ennemi hors de portée, ils s'avancèrent au pas de course vers l'endroit où l'oiseau s'était abattu. Le pauvre coq, le cou droit, gisait ventre à terre au milieu d'une mare de sang; la balle était entrée dans le corps en brisant l'os de la cuisse. A ne voir que l'expression stupide et inintelligente de son œil, on eût pu croire qu'il couvait tranquillement son nid; seulement, par saccades convulsives, il fauchait autour de lui l'herbe de sa patte valide.

— N'approchons pas trop près, Messieurs, dit mynherr Stark; le gaillard a encore une patte bonne.

— Que l'on tue bien vite cette pauvre bête! s'écria Nice, qui possédait sa juste dose de cette sensiblerie britannique que révolte le spectacle d'une curée.

— Doucement, doucement, interrompit le fermier, ne gâtons pas les plumes. — Et, se mettant hors de portée des coups de patte du coq, il le saisit par la tête de sa large main, et tourna le col sur lui-même avec une force d'Hercule. L'oiseau battit fortement de l'aile, à plusieurs reprises sa patte osseuse laboura profondément le sol, puis mynherr Stark ouvrit la main, et le col brisé

de l'oiseau s'allongea sur la terre en avant du corps immobile.

— Maintenant, messieurs, dit le fermier, si vous me permettez de vous donner un conseil, nous abandonnerons les autruches que notre fusillade a un peu effarouchées, et que nous aurions de la peine à rejoindre, et nous nous occuperons de trouver les *bunte-bucks ;* j'en sais un beau troupeau près d'ici.

Ces paroles rencontrèrent l'assentiment général, et les chasseurs remontèrent dans le vagon, qui se dirigea à la recherche des *bunte-bucks*. L'on eut à peine fait quelques milles, que l'on découvrit les animaux dans le lointain paissant tranquillement la bruyère. Une émotion profonde, qui se traduisit par un silence solennel, se manifesta immédiatement parmi les chasseurs lorsqu'ils aperçurent un troupeau de plus de cent têtes de ces rois des antilopes, et tous les yeux, comme attirés par un aimant invisible, restèrent fixés dans la direction des animaux. Le vagon continua sa route à travers la bruyère ; mais bientôt l'alarme fut donnée dans le troupeau, qui s'ébranla d'abord lentement, puis se prit à courir au grand galop, en droite ligne, dans la direction contraire au vent. Immédiatement, mynherr Stark tourna la tête de ses *leaders* et mit l'attelage à fond de train, de manière à couper à angle droit la route suivie par les animaux. C'était, en vérité, un curieux spectacle qu'offraient ces huit chevaux excités de la voix et du geste, entraînant au galop dans l'espace ce vaste chariot, qui s'inclinait de côté et d'autre dans sa course rapide comme un vaisseau dans un gros temps. Cramponnés d'une main aux parois de la voiture, de l'autre retenant leurs fusils droits sur la cuisse, les chasseurs voltigeaient sur leurs bancs comme une balle sur une raquette de paume, et cependant, au milieu des secousses les plus effrayantes de cette course

vertigineuse, une seule pensée préoccupait tous les cœurs : le désir d'arriver à bonne portée de l'ennemi. La vieille expérience de mynherr Stark n'avait pas été mise en défaut. Après quelques minutes, il se pendit aux rênes avec une force surhumaine, et arrêta l'attelage à une centaine de pas du troupeau, qui défilait au grand galop, avec deux biches en tête, suivies de leurs faons. La fusillade s'ouvrit alors, et la flamme et la fumée jaillirent des flancs du vagon comme du cratère d'un volcan en éruption.

Lorsque le premier moment d'émotion fut passé et que l'on eut vu le troupeau continuer sa course sans laisser de victimes derrière lui, le colonel Daw se leva et dit froidement : — Messieurs, je commandais la colonne de brèche au siége de Bhertpour, et je vous assure sur l'honneur que pas un seul instant, pendant l'assaut, je ne me suis cru d'aussi belles chances de recevoir une balle dans la tête que durant ces dernières minutes. Si vous le permettez donc, mynherr Stark, comme je n'aime pas les dangers inutiles, je continuerai la chasse sur mon cheval.

Cet avis fut partagé par Gontrey et par master Nice, et bientôt les trois chasseurs furent montés sur des chevaux de selle que des domestiques conduisaient en main à distance.

Vers deux heures de l'après-midi, le colonel Daw et Gontrey, qui chassaient de conserve, ne s'étaient point encore signalés par quelque brillant exploit, quand un *bunte-buck* mâle de grosse taille, qui paissait solitaire, effrayé par la vue de Gontrey, se dirigea en droite ligne sur le colonel, qu'un pli de terrain dissimulait à ses regards. C'était un magnifique animal de la grosseur environ d'une deuxième tête, aux jambes blanches et nerveuses ; il portait fièrement sa tête busquée aux cornes

noires et recourbées. Le poil bleuâtre de son dos brillait au soleil comme un velours soyeux. Avec tout le sang-froid d'un chasseur consommé, le colonel Daw attendit sa proie, et lorsque l'animal lui passa à belle portée, l'ajustant lentement, il lui envoya une balle au défaut de l'épaule. Le *buck* tomba sur ses genoux comme foudroyé, puis, s'inclinant sur le côté, rendit presque sans convulsions le dernier soupir. Tout rayonnant de ce succès, le colonel mit son cheval au galop, et, arrivé près de sa victime, il s'élance au milieu d'une épaisse bruyère avec la légèreté d'un jeune homme. Au même instant, le cou jaune, les yeux flamboyants d'un énorme *copra capello* jaillirent de terre sous les pieds du colonel. Au sifflement aigu de ce mortel ennemi, le chasseur se retourna; mais il était trop tard, le monstre l'avait atteint à la cuisse. Avec la rapidité de l'éclair, de son coup encore chargé, le colonel cassa la tête au serpent, puis, regardant le trou béant à son côté, il laissa échapper son fusil, et se frappant le front avec désespoir, s'écria : — Ah! mes filles, mes pauvres filles!

Gontrey arriva presque immédiatement auprès de son ami. — Eh bien! un beau coup de fusil! dit-il d'une voix joyeuse.

— Mon ami, dit le colonel, avez-vous sur vous ce qu'il faut pour écrire?

— Vous voulez faire le portrait de ce monsieur? répondit Gontrey assez étonné de la question.

— Je veux faire un codicille à mon testament. Il me reste encore une demi-heure de connaissance et peut-être deux heures à vivre, ajouta-t-il en désignant de sa droite le monstre étendu à ses pieds, tandis que de sa main gauche il pressait le trou fait à son vêtement.

L'affreuse vérité se révéla à Gontrey : son visage se couvrit d'une pâleur mortelle...—Mais il y a des moyens

de guérison! s'écria-t-il d'une voix pleine d'angoisses.

— Il n'en est qu'un seul... et si je trouvais un ami assez dévoué pour oser le tenter, je ne sais si je le lui permettrais, car c'est sa vie qu'il exposerait pour sauver la mienne.

— N'importe, je le tenterai, moi; je n'ai pas d'enfants.

Et Gontrey, avec un sublime élan qu'expliquaient peut-être les secrets de sa vie passée, se mit à genoux, puis fendit de ses mains le pantalon du colonel. La peau était partout blanche et intacte; par un hasard providentiel, les dents du monstre s'étaient brisées dans l'épaisse étoffe de velours.

— Mille tonnerres! s'écria Gontrey avec une joie impossible à décrire, vous êtes sain et sauf, mon colonel! vous vivrez cent ans, si vous ne devez mourir que de la morsure de cette affreuse bête!

— Vous dites? reprit le colonel, dont la fermeté se démentit en cet instant.

— Je dis, répliqua Gontrey, qu'il n'y a pas apparence de lésion sur votre cuisse... Les dents du serpent n'ont percé que l'étoffe. Je vous l'affirme sur l'honneur, et d'ailleurs vous pouvez vous en convaincre.

Le colonel Daw obéit à ce conseil, et, quand ses yeux eurent reconnu la véracité du témoignage de Gontrey, il leva vers le ciel des regards pleins de reconnaissance et s'écria : — Soyez béni, mon Dieu!... je reverrai donc mes filles... et je me sais un fils! — Et l'homme qui avait vu sans pâlir une mort imminente, se jetant au cou de Gontrey, l'inonda de ses larmes.

A quelques heures de cette scène, Gontrey et le colonel étaient attablés sous la grande tente, ayant près d'eux une assiette de biscuits et une carafe de sherry.

— Vous ne voyez rien d'intéressant dans la *Cape Town's Mail,* dit Gontrey au colonel, qui partageait son

attention entre un verre de sherry et la feuille publique.

— Si en vérité, reprit le colonel, une nouvelle qui serait déplorable ! — Après cette manière de prologue, le colonel lut le passage suivant : « La *Mary-Ann*, arrivée en rade ce matin, venant de Maurice, a déclaré avoir rencontré à deux jours en mer un grand bâtiment démâté, paraissant abandonné de son équipage et voguer au gré des flots. Des conjectures, que nous espérons sans fondement, donnent à penser que ce navire abandonné n'est autre que *le Wellesley*, parti depuis plus de trois mois à destination de ce port et qui ne l'a point encore rallié. » *Le Wellesley*, un des plus beaux navires de Green ! ajouta le colonel, et qui avait sans doute à bord de nombreux passagers.

— Ce ne sont que des conjectures, des bruits de journaux, heureusement, reprit Gontrey. Maintenant, mon cher colonel, il faut que je vous quitte, car j'ai longue route à faire. Voudrez-vous vous charger de mes excuses et de mes compliments pour les deux jeunes miss ?

— Oui, repartit le colonel, et je dirai à Kate ce que vous vouliez tenter pour sauver les jours de son père ; elle vous remerciera demain. Notre rendez-vous tient toujours à *Bloom-Fountain* à l'aube : je vais donner l'ordre à Africanus de partir avec les *hounds* à minuit. Adieu donc, bonne route ; moi, je vais m'occuper de retrouver ce pauvre Nice, dont l'absence commence à m'inquiéter.

Les deux amis se serrèrent affectueusement la main, et bientôt Gontrey reprit à cheval sur son poney le chemin du Hope.

XII

UNE BRISE DE PARIS

Le soir de ce même jour, Gontrey, assis dans un grand fauteuil, lisait, non sans émotion, la lettre suivante :

« Paris, 7 mai 1845.

« MON VIEUX CHINGAGOCK,

« Voici quatre lettres que je t'écris, et pas un mot de réponse. N'importe, je ne me décourage pas. Je veux croire que tes lettres se sont égarées, qu'il y a eu des naufrages et des tremblements de terre, plus simplement sans doute des erreurs de facteur; je veux tout croire enfin plutôt que de penser que tu ne me conserves pas l'amitié que tu m'avais promise, et dont je suis digne. Je médite cette lettre depuis huit jours : elle t'annonce de si tristes, de si douloureuses nouvelles, que depuis huit jours j'hésite à te l'écrire; mais enfin il est bon que tu saches au plus vite tout ce que j'ai à t'apprendre : je ne balance donc plus et commence mon récit. Mais, voilà l'embarras-

sant, par où commencer? J'en ai long à te dire, et je ne suis pas une femme de plume : n'importe ; je vais t'écrire ce que je te dirais, si j'avais le bonheur de t'avoir près de moi.

« Il y a quinze jours environ, une dame vêtue de grand deuil est venue à la maison demander au portier, et cela sérieusement, ma mère sous le nom de *madame Cantalou*, le sobriquet que cette mauvaise langue de Ricourt lui a donné, et qu'elle conserve, comme tu sais, dans le monde des viveurs. Là-dessus, gorges chaudes de la loge et grande colère de ma mère, qui ne permet la familiarité du nom de guerre qu'aux gens bien élevés, ou soi-disant. Cependant, le premier moment passé, elle pensa justement que, puisque l'on venait la chercher, c'est que l'on avait besoin d'elle. Tu connais son cœur d'or; tu as toujours dit que c'était un diamant brut; aussi le même jour elle se ravisa, et donna l'ordre que l'on fît monter la dame à sa première visite. Il y eut deux visites consécutives sans que l'on me touchât mot de l'inconnue; mais je ne tardai pas à m'apercevoir que la mère avait quelque gros souci au fond du cœur. Plus de chansons au matin, plus d'appétit, si bien qu'une magnifique corbeille de fruits, présent du Russe, car c'est un Russe, et qui, en temps ordinaire, eût été dévorée au premier quart d'heure de son arrivée, resta quatre jours intacte, sans que l'on y touchât plus que si pêches et raisins eussent été de cire. Les symptômes étaient effrayants; mais, comme je voulais tout connaître, je ne soufflai mot, et fis semblant de ne m'apercevoir de rien. Au sixième jour, il y eut une première confidence. On avait vu une dame en deuil, une ancienne connaissance qui se trouvait dans la peine. Je n'en demandai pas plus long, et la deuxième confidence suivit bientôt et m'apprit que cette dame était une de tes amies d'enfance. Alors j'ouvris l'oreille, car tout ce que



tu aimes ou qui t'aime m'intéresse, et je mis à mon tour la mère sur la sellette. Je lui fis dire sans trop de peine que cette dame avait été liée avec ce pauvre Anthony, et qu'à sa mort elle s'était trouvée sans ressources. Je n'ai pas eu le cœur de t'écrire la nouvelle de la mort de cet excellent homme, que d'autres que moi t'auront déjà apprise, sans nul doute. Il y a quelques mois que, se promenant à cheval aux environs de Tours, où il s'était rétiré, son cheval s'est emporté et lui a brisé le crâne contre un arbre. Ces détails te sont déjà connus, et, douloureux comme ils le sont, je ne les répète que parce qu'ils se lient intimement à mon histoire. Quand j'eus ces renseignements, tu comprends que je ne perdis pas de temps pour chercher à me rendre utile à la dame en noir. J'envoyai donc ma mère chez elle pour lui dire que je la suppliais de venir me voir, que dans mon vif désir de me mettre à ses ordres, je serais passée chez elle, si j'avais osé, mais que je n'osais pas. Tu vois que l'on se forme, que l'on a des manières un peu rive gauche. Que veux-tu? on fréquente des princes.

« Le lendemain, un vendredi, à deux heures, ma mère m'amena la dame en noir. Je te cite ces particularités parce que cette entrevue est et restera un des moments solennels de ma vie, que jamais, non, je me trompe, une *fois*, le jour de ton départ, ce jour-là seul j'éprouvai une émotion comparable à celle que remua dans mon cœur l'aspect de cette dame, de cette grande dame. Il est impossible de deviner son âge : ses cheveux sont blancs, et cependant son visage est celui d'une femme jeune encore, belle, oui, belle malgré sa misère et ses larmes. Il n'y a pas un atome de chair sur ses joues, son corps est diaphane, ses mains transparentes : c'est un spectre! A la voir, le cœur se gonfle. Instinctivement on devine une de ces vies brisées par les malheurs, les catastrophes domestiques; la mi-

sère, la faim, que sais-je? ont passé par là! Ma mère m'en avait dit assez pour que j'évitasse d'embarrasser la dame par des questions indiscrètes; j'allai donc droit au fait, en lui demandant ce que je pourrais faire pour lui être utile; j'ajoutai que, la sachant ton amie d'enfance, je lui étais acquise corps et âme, sang et bourse.

« — Vous me donnerez plus que la vie, madame, me dit-elle d'une voix qui allait à l'âme, en me procurant les moyens de me rendre dans l'Inde.

« Je pensai immédiatement que ce voyage ne devait pas être bon marché; mais bah! le Russe n'est-il pas là? on ne fait pas le bonheur de ces êtres-là pour rien. Et puis, d'ailleurs pouvais-je faire meilleur usage des dix mille francs, gardés religieusement, qu'en obligeant une de tes amies d'enfance? Je connais trop ton cœur pour douter un seul instant que tu n'approuves tout ce que j'ai fait. Je répondis donc à la dame en lui demandant combien il lui fallait pour ce voyage.

« — Quatre ou cinq mille francs pour lesquels je n'ai à vous donner aucune autre garantie qu'une lettre de change sur M. de Goutrey; mais j'ai confiance qu'il fera honneur à cette dette sacrée.

« — Nous sommes déjà en compte M. de Gontrey et moi, interrompis-je; je me trouve en ce moment dépositaire d'une somme de dix mille francs qui lui appartient, et, si vous le permettez, je l'enverrai ce soir chez vous. C'est lui et non moi que vous aurez pour créancier... — Tu comprends que j'insistai sur ces détails pour mettre la pauvre dame à son aise, afin qu'elle ne se crût pas l'obligée de... il faut bien le dire, de Bijou; mais la bonne action est bien mienne, et je veux que tu ne me rembourses que quand tu seras millionnaire. Assez de digressions; je continue.

« En entendant ces paroles, les yeux de la dame étince-

lèrent, son visage brilla comme un soleil. Mon Dieu, qu'elle était belle! Elle me saisit les mains et voulut les porter à ses lèvres. J'étais si émue, que je la pris dans mes bras et l'embrassai sur les deux joues comme si j'eusse été son égale...

« — Madame, me dit ton amie, lorsque le premier moment d'émotion fut passé, les paroles sont impuissantes pour exprimer ma reconnaissance... C'est plus que du pain que vous me donnez, c'est le moyen de revoir ma fille... Une mère vous bénit, vous bénira jusqu'à son dernier soupir.

« Et la pauvre dame ne put continuer, car les sanglots lui coupaient la parole.

« Le soir, je tins parole, et j'envoyai les dix mille francs à un hôtel borgne de la rue de la Pépinière où la dame était connue sous le nom de mistress Death. Le reçu, qui me fut adressé sous forme de lettre de change tirée sur toi, est simplement signé Hellen. Tu comprends que je ne m'en sépare point et le conserve religieusement comme le trophée de la meilleure action de ma vie... Capitaine, es-tu content de moi?

« Après ce long récit, mon sac n'est pas encore vide; il me faut demander ton attention pour une histoire d'un autre genre, qui t'intéresse sans doute, car elle regarde un certain capitaine Reidel dont tu as payé cher, j'en ai peur, la bonne connaissance. Ici la scène change: il n'y a plus ombre de grande dame; nous sommes entre artistes et viveurs. Ce soir-là, il y a environ trois semaines, *la Belle-Poule* donnait un grand raout pour sa fête. Il y avait là toutes tes vieilles amies, car les femmes, c'est éternel. Quant aux hommes, c'est différent: l'homme s'use vite sur le pavé de Paris. Cependant tu aurais encore trouvé quelques anciennes connaissances: Meurville, Goliath Durcœur, cet éternel Ricourt, le petit Méquinet, le petit Sam-

pigny, enfin le capitaine Reidel, le héros de l'histoire. L'on jouait un lansquenet infernal; il y avait sur la table des monceaux de louis, des volumes de billets de banque. Je ne joue pas, comme tu sais; aussi me tenais-je à l'écart, caquetant avec l'un et avec l'autre. Vers le milieu de la soirée, ce géant de Durcœur s'est approché de moi, il venait de quitter la table de jeu, et avait l'air préoccupé.

« — Qu'avez-vous donc, mon gros carabinier? lui dis-je, vous semblez tout soucieux.

« — J'ai... Vous allez voir cela tout à l'heure, mon enfant, et surtout que l'on ne se trouve pas mal! ajouta-t-il avec sa rude bonhomie.

« Ces paroles piquèrent ma curiosité, et je me mis à épier d'un œil anxieux les faits et gestes de l'homme colosse. Il venait de tourner sur ses talons et s'était rapproché de la table de jeu. Son attitude semblait celle de l'indifférence. Il fumait tranquillement son cigare, et cependant il me sembla que son regard attaché sur le capitaine Reidel brillait d'un éclat sauvage, surnaturel, comme le regard du chat qui guette une souris. Ces pressentiments n'étaient pas illusoires. La scène qui se passa alors fut rapide comme la pensée.

« Le capitaine Reidel venait de prendre les cartes, quand Durcœur s'élança sur lui d'un bond de tigre, et lui étreignit les mains comme dans un étau d'acier. — Ne bougez pas, Monsieur, ou je vous brise comme verre! cria Durcœur de la voix retentissante dont il commande son escadron.

« Il se fit alors dans l'assemblée un silence solennel, un silence de mort. L'on eût pu entendre voler une mouche.

« — Méquinet, Meurville et vous, Gambin, il me faut des témoins, et d'ailleurs cela vous intéresse, ajouta le carabinier. Voulez-vous prendre la peine de regarder sous la cuisse droite de monsieur? Vous y trouverez trois cartes.

« Les trois hommes obéirent silencieusement, et Méquinet jeta successivement trois as sur la table. Le capitaine Reidel était pâle et blême; on eût dit une figure de cire sans rouge; seulement la sueur lui coulait du front, et il tremblait comme une feuille.

« — Maintenant, misérable escroc, poursuivit Durcœur, vous savez ce qu'il vous reste à faire. Nous sommes au troisième, je vous en préviens.

« Le capitaine Reidel se leva, promena sur l'assemblée un œil terne et hébété, puis, sans chercher son chapeau, il gagna la porte; mais son pas était incertain, ses jambes flageolaient; à chaque mouvement, on eût pu croire qu'il allait rouler sur le parquet.

« Le jeu cessa immédiatement, et l'on passa peu après dans la salle à manger; mais, à la suite de cette terrible scène, personne ne se sentit le cœur à la joie : le souper de *la Belle-Poule* fut perdu, à trente on ne but pas six bouteilles de champagne.

« Je termine cette longue lettre en te parlant de tes vieux amis, des fidèles. Durcœur, promu chef d'escadron, est toujours à l'état d'oiseau de passage ; il arrive avec les corbeaux à Paris, la bourse pleine, et disparaît avec eux, mais la bourse vide. Ricourt à présent a fait fortune. Comment ? on ne sait pas. Le fait est qu'il a brougham ! Est-ce solide ? Dieu le veuille ! C'est toujours d'ailleurs la même bonne vipère que tu as connue; seulement on prend du ventre; sur quatre cheveux, on en a trois gris : on est décidément mûr. Quant à moi, ouvrez vos grands yeux, Monsieur, et ne riez pas, car c'est sérieux, j'ai des rentes ! j'ai du talent !... Non, non, malgré vos prédictions tant de fois répétées, je ne mourrai pas vieille portière, dans une vieille loge, attelée à un vieux cordon. J'ai cinq bonnes mille livres de rentes insaisissables et inaliénables; cela se dit comme cela, je crois, et ainsi le Russe l'a voulu; un

bien bon homme : pourquoi est-il si ennuyeux?... D'ailleurs j'ai mon talent, je fais recette ; je figure en grosses lettres sur l'affiche. Je suis à dix mille, et vingt francs de feux ! Que dit votre seigneurie de ces prodiges ?

« Voyons, mon vieil ami, dépêche-toi de me donner de tes nouvelles; vrai, ton silence n'est pas bien. Tu te conduis en ingrat, ou tu ignores combien je t'aime. Que faut-il faire pour te montrer la sincérité de mon affection ? Envoyer Russe et théâtre au diable, même les cinq mille, et venir vivre avec toi à la sauvage... Parle, et, vrai, vrai, j'obéirai. Adieu, apprends-moi au plus vite que tu as découvert une mine de houille, de diamants, une héritière, — c'est encore ce qu'un joli garçon comme toi découvre le plus facilement, — et que tu nous reviens millionnaire. Sois bien convaincu que rien, non, rien au monde, ne peut être plus agréable que cette nouvelle au cœur de ton vieux Bijou. Je finis par un gros baiser. » (*Ici était tracé un paraphe indéchiffrable.*)

XIII

DÉJEUNER D'HUITRES

Le lendemain de bon matin, les chasseurs se trouvaient réunis au rendez-vous de *Bloom-Fountain*. L'aspect du rendez-vous de chasse était pittoresque et animé. Dix couples de beaux *hounds* blancs et orangés reposaient çà et là au milieu de la bruyère, sous l'œil vigilant et le fouet sévère d'un noir piqueur, dont le nom primitif et glorieux de Scipion s'était modifié au contact des gens lettrés en celui d'*Africanus*. Le colonel Daw et Gontrey, vêtus avec la même recherche que s'ils eussent chassé dans les plaines de Melton, habit rouge, culotte de peau, bottes à revers, cravate blanche, venaient de descendre de cheval et causaient avec miss Kate, qui portait avec une aisance tout anglaise l'élégant costume d'amazone. Les deux fils aînés de mynherr Stark et quelques autres fermiers étaient venus au rendez-vous pour jouir du plaisir de la chasse. Leurs vêtements rustiques formaient un contraste non moins complet avec l'élégante tenue des deux chasseurs

que leurs chevaux maigres, au poil de chameau, à la crinière inculte, avec les animaux bien pansés, bien nourris, réservés à Gontrey et au colonel, et que des grooms promenaient à la main. L'œil cherchait en vain la source qui donnait son nom au lieu du rendez-vous, et il fallait quelque habitude des usages africains pour reconnaître une fontaine dans un trou sablonneux où l'on ne voyait d'eau qu'aux jours de pluie.

La figure de Gontrey était triste et pensive ; il tenait ses regards fixés vers la terre comme un homme oppressé sous le poids des plus tristes pensées. L'altération des traits de son ami n'échappa point au colonel. — Vous n'avez pas bonne mine ce matin, Gontrey, dit-il ; est-ce que vous êtes souffrant ?

— Oui, reprit ce dernier, j'ai passé une nuit horrible, et si je n'avais pas craint les reproches de miss Kate, je ne serais pas venu au rendez-vous.

— Oh ! dit la jeune amazone, malgré tout le plaisir que j'ai à vous voir, monsieur de Gontrey, je vous en voudrais beaucoup d'avoir risqué une maladie dans la crainte de mes reproches.

— Ne craignez rien, Kate, l'exercice le remettra. — Le colonel poursuivit : — Savez-vous que je commence à être très-inquiet de ce pauvre Nice ? Hier soir, il n'est pas rentré, et j'ai supposé qu'il était allé coucher chez mynherr Stark ; or voilà les deux fils du fermier qui m'affirment que l'on ne l'a pas vu à Naqua-Land. Qu'a-t-il pu devenir ? Je ne sais à quel parti m'arrêter. Envoyer des hommes à sa recherche... mais où ? S'il a marché depuis hier midi, il doit être à cent milles d'ici. Espérons que depuis notre départ il sera rentré au camp, ou que nous le rencontrerons durant la chasse. Vous savez, Gontrey, que j'ai fait porter le déjeuner sur la côte, au banc d'huîtres. Le chacal aura la complaisance, j'aime à le croire, de prendre cette

direction pour nous épargner les ennuis d'une retraite. — Africanus, il se fait tard, nous pouvons partir.

Le *huntsman* obéit à cet ordre, découpla ses chiens, puis, remontant à cheval, fit retentir à trois reprises l'écho du mugissement d'un cornet de cuivre, et, suivi de ses *hounds*, se mit en marche, précédant d'une centaine de pas les chasseurs.

La chasse s'avançait au pas à travers la bruyère, et c'était en vérité un ravissant coup d'œil que de voir ces beaux chiens, la queue frétillante, l'œil animé, galoper en tous sens à la recherche de l'ennemi. La sagacité du *pack* était mise incessamment à de rudes épreuves par des *bucks* qui sautaient de leurs gîtes et prenaient leur course dans la plaine; mais la jeunesse seule accordait quelque attention à ces fugitifs : elle était d'ailleurs immédiatement et rigoureusement châtiée de ses erreurs par le fouet d'Africanus.

L'on avait marché déjà depuis plus d'une heure sans que les Nestor de la bande eussent accusé de la voix la piste d'un chacal, quand on aperçut à l'horizon quelque chose qui paraissait s'agiter au-dessus de la bruyère.

— Voyez-vous ce point noir? dit le colonel à Gontrey; est-ce un homme, une autruche, un tronc d'arbre?

— C'est un homme, je crois, reprit Gontrey.

— Par saint George! c'est ce pauvre Nice, interrompit le colonel, qui mit incontinent son cheval au galop, et se dirigea dans la direction du point noir. Gontrey suivit cet exemple, et les deux cavaliers se trouvèrent bientôt en présence du chasseur égaré, mais non perdu.

Il faut renoncer à dépeindre l'attitude lugubre, sinistre, désespérée du pauvre gentleman. Quoiqu'il eût fait passer son fusil à l'état de troisième jambe, il se soutenait à peine en équilibre. Les ronces de la plaine avaient emprunté une bonne partie de sa veste de chasse et les deux tiers de son

pantalon. Sa figure hâve, ses yeux rougis, ses lèvres bleues, révélaient des souffrances dignes d'être comparées à celles d'Ugolin dans sa tour, ou des marins du radeau de *la Méduse*.

— Ah! mon cher Nice, qu'êtes-vous donc devenu depuis hier soir, dit le colonel, et que signifie ce triste équipage? Pourquoi êtes-vous à pied? Qu'avez-vous fait de votre cheval?

Le chasseur reprit d'une voix lamentable : — Je suis brisé, moulu! Je vis depuis hier matin sur une demi-tasse de café! Les flammes de l'enfer brûlent dans mon estomac, dans mon gosier! — Georges Nice, ajouta le gentleman en levant les yeux au ciel, qu'êtes-vous venu faire dans cette sauvagerie?

Un des domestiques, heureusement pourvu d'une gourde d'eau-de-vie, vint l'offrir au *sportsman* pantelant, qui, après l'avoir fêtée d'une longue accolade, reprit avec exaltation : — Sommes-nous en Chine, chez les Samoyèdes, aux îles Sandwich, ou dans une colonie de la vieille Angleterre? Vrai, c'est à en douter! Eh quoi! pas une barrière, pas une route, pas une auberge, pas un *policeman!* rien, rien pour remettre en sa route un voyageur égaré!... D'honneur, c'est à en devenir radical! — Georges Nice, répéta sentencieusement le gentleman, qu'êtes-vous venu faire dans cette sauvagerie?

— Voyons, Nice, expliquez-nous un peu ce que tout cela signifie? Vous maudirez l'Afrique plus tard; j'ai hâte de connaître vos aventures, interrompit le colonel.

— C'est instructif et amusant, surtout pour l'auteur, reprit Nice; mais c'est ce qui devait arriver. — Il poursuivit après une pause : — Voici l'aventure dans son horrible nudité. Il était deux heures, je ne me trouvais pas à un mille de vous, colonel, quand un *bunte-buck*

me passa à belle portée : je lui envoyai mes deux coups, qui l'atteignirent en plein corps ; mais la damnée bête n'en continua pas moins sa route, et, fou que je suis, je me mis à sa poursuite. Au bout d'un quart d'heure de galop, l'animal avait disparu, et je me trouvais seul dans une de ces grandes plaines qui n'en finissent plus. Pas un arbre, pas une maison, pas une pierre ; des bruyères blanches, des bruyères rouges, des bruyères bleues, partout des bruyères sous mes yeux, et rien que cela. J'essayai de revenir sur mes pas, impossible; les fers de mon cheval n'avaient point laissé de traces sur cet affreux terrain. Au hasard, j'appuyai sur la droite et marchai, marchai jusqu'au coucher du soleil. Le crépuscule était arrivé ; j'espérais découvrir quelque lumière qui pourrait guider ma route ; mais je n'aperçus rien à l'horizon. La nuit était sombre ; à peine si j'apercevais l'encolure de ma monture, qui, fatiguée, se traînait avec peine. J'avais la chance, en continuant ma route, de rouler au fond de quelque précipice ; je me décidai donc à passer la nuit à la belle étoile. Je dessellai mon cheval, me fis un oreiller de la selle, attachai l'animal par la bride à l'étrier, et me couchai sur la dure... oh ! oui, la dure ! J'étais tellement brisé, que je ne me réveillai qu'au soleil. Quand je rouvris les yeux, plus de cheval à mes côtés ; l'animal avait brisé ses rênes et pris la fuite pendant mon sommeil : c'était le coup de grâce. Je pensai un instant à me tourner la face contre terre et à attendre que la Providence mît un terme à mes maux ; je fis la réflexion salutaire cependant que cela pourrait bien durer huit jours, et qu'il valait mieux profiter de mes forces expirantes pour tâcher de découvrir une habitation, une source, quelque chose d'autre que ces affreuses bruyères, et je me suis remis en route. Je marchais depuis trois heures quand enfin je vous ai aperçus. Voici ma longue et déplorable aventure,

une aventure qui me vaudra goutte et rhumatisme, peut-être l'hydrophobie !

— Maintenant, mon cher Nice, reprit le colonel, je ne vous proposerai pas de nous accompagner ; ce que vous avez de mieux à faire, c'est de prendre le cheval d'un de nos hommes et de vous en retourner au camp.

— Tout seul ! interrompit vivement Nice ; oh ! pour cela, non... non, mille fois non ; je ne marche plus sans guide... Pour un rien, je me ferais tenir en laisse... Ce soir, je m'attache un grelot, une cloche au cou ! Deux nuits pareilles, c'est assez dans la vie d'un homme.

— Un des grooms vous accompagnera, dit le colonel, qui ne put s'empêcher de sourire aux terreurs que sa proposition, mal comprise, avait fait naître dans le cœur de son ami.

Cet arrangement accepté, les *hounds* continuèrent leur route, et bientôt les cris des vétérans de la bande annoncèrent qu'ils étaient arrivés en présence de l'ennemi. Nous n'accompagnerons pas les chasseurs à la poursuite du chacal, nous craindrions d'abuser de la patience du lecteur que la contagion du sport a peut-être respecté. Nous nous contenterons de dire qu'après une fort belle chasse de trois quarts d'heure, le *pack* mit bas un chacal, dont le colonel eut la gloire de saisir le premier la *brush*, et nous irons retrouver toute la compagnie en train de déjeuner sur la plate-forme de l'un des rochers les plus élevés de la côte.

Les chasseurs, assis autour d'une table bien dressée, venaient de commencer le déjeuner en attaquant des huîtres qu'un pêcheur hottentot apportait incessamment d'un banc voisin, et qui, dans leurs écailles biscornues, contenaient une chair fraîche et savoureuse digne d'avoir reçu le jour sur le célèbre rocher de Cancale. C'était en vérité un

pittoresque coup d'œil que celui de ce déjeuner à ciel ouvert, au point le plus extrême de ce terrible Cap des Tempêtes, et bien étonnée dut être l'ombre du géant Adamastor à la vue de ces brillants cristaux, de cette brillante argenterie, de ces recherches du luxe et de la civilisation, qui, pour la première fois sans doute, venaient égayer ses sauvages demeures. Comme si la nature eût voulu, elle aussi, célébrer la bienvenue du colonel et de ses hôtes, un épais brouillard, dont l'atmosphère était chargée, se dissipa comme par enchantement, et le grand Océan se déroula dans toute sa splendeur aux yeux des convives. Devons-nous dire que les chasseurs, gent peu poétique de sa nature, surtout lorsqu'elle se trouve en face d'une table bien servie, après plusieurs heures de rudes fatigues, n'accordèrent aucune attention au merveilleux panorama de l'azur des flots? Il n'en fut pas ainsi toutefois des domestiques qui desservaient la table : le rideau de nuages était à peine tombé, que chacun d'eux, la serviette au bras, l'assiette à la main, demeura à sa place comme ébahi, attachant de curieux regards sur l'Océan.

— Mais servez du champagne, John, dit le colonel, impatienté de voir tous les verres vides; à quoi pensez-vous donc?

— Colonel, voici un navire, reprit le serviteur.

— Un navire? répéta le colonel; et tous les regards se tournèrent immédiatement vers la baie.

On apercevait en effet distinctement, à quelques milles en mer, la coquille d'un bâtiment privé de mâts, qui, poussé par une brise favorable, s'avançait lentement vers le rivage.

— Mais c'est un naufrage! s'écria le colonel après quelques instants de contemplation; ce malheureux navire est rasé, je n'y vois pas même apparence de mât de fortune. — Gontrey, ajouta-t-il, je laisse Kate sous votre protec-

tion ; elle est trop fatiguée, et les chevaux aussi, pour revenir au camp immédiatement. Quant à moi, je vais m'occuper sans délai d'envoyer quelques secours à ces malheureux; tout me fait craindre qu'il n'y ait là quelque horrible désastre.

Et le colonel, avec une agitation juvénile, fit seller un cheval qu'il enfourcha bientôt et mit au grand galop dans la direction du camp.

La galanterie française est trop avantageusement connue dans ce monde et dans l'autre pour que nous ayons à nous préoccuper de la manière dont Gontrey accomplit sa mission de protecteur envers miss Kate. A leur retour dans le salon de la grande tente, les deux jeunes gens apprirent que le navire naufragé n'était autre que *le Wellesley*. Le colonel s'était rendu à bord avec quelques hommes; mais l'on n'y avait trouvé d'autres créatures vivantes qu'un perroquet. A son retour, brisé par les fatigues de la journée, le colonel s'était retiré sous sa tente pour prendre quelque repos.

Pendant la journée, les émotions de la chasse, l'agitation d'un va-et-vient continuel, avaient assoupi dans le cœur de Gontrey la douleur des tristes nouvelles que lui avait apportées sa correspondance parisienne. Lorsqu'il se retrouva seul sous la tente, en compagnie de miss Kate, le souvenir du bon et sincère ami qu'il avait perdu se dressa vivant dans sa pensée; il appuya mélancoliquement le front sur sa main, et demeura les yeux fixés vers la terre dans une pose pleine d'accablement. Cette muette douleur n'échappa point à miss Kate, qui feuilletait sur la grande table un album. Après quelque hésitation, elle s'approcha du jeune homme, et, lui prenant la main avec une chaste tendresse : — Vous souffrez, monsieur Henri? dit-elle.

— Non, vraiment, reprit Gontrey en relevant la tête.

— Vous souffrez, répéta Kate, vous souffrez au cœur. Je

viens de voir de grosses larmes rouler le long de vos joues... Oh ! si vos chagrins sont de ceux que l'amitié peut consoler ou partager, dites... dites-les-moi, je vous en supplie.

— Eh bien ! oui, dit Gontrey vaincu par ce tendre appel, j'ai reçu hier une nouvelle qui me brise le cœur, j'ai appris la mort d'un ami qui était presque pour moi un frère, et aujourd'hui j'éprouve un malaise que je ne saurais définir. Pour la première fois, je sens les atteintes du mal du pays... Je sens que je suis seul au bout du monde, loin de toute amitié, loin de toute affection.

— Ah ! monsieur Henri, reprit la jeune fille les larmes aux yeux, pouvez-vous parler ainsi, lorsque mon père, ma sœur et moi-même nous sommes près de vous ?... Nous croyez-vous donc aveugles ou ingrats, insensibles à vos bonnes qualités, à votre amitié ?... Et cependant peut-être avez-vous raison pour ce qui me concerne : dans toute cette journée, cette longue journée, je n'ai pas trouvé un instant pour vous remercier de votre dévouement à mon bien-aimé père. Hier, il me l'a dit les larmes aux yeux en vous appelant son fils, vous n'hésitiez pas à exposer votre vie pour sauver ses jours... Croyez que mon cœur sait reconnaître dignement l'amitié capable de tant d'héroïsme... et ne dites plus, ne dites plus, je vous en supplie, quand je suis près de vous, que vous vous trouvez loin de toute affection.

Ces paroles, pleines de sympathie, étaient prononcées par une belle jeune fille au doux visage. Sa voix émue, ses yeux brillants, la pourpre de ses joues, trahissaient les premières émotions d'un cœur de dix-huit ans, et Gontrey pouvait se croire, sans trop de fatuité, le Pygmalion qui avait animé cette charmante statue. Devons-nous ajouter qu'il oublia, comme par enchantement, ses tristes pensées, et, tout entier au bonheur présent, reprit avec une douce gravité : — Miss Kate, l'amitié d'une belle jeune fille

comme vous est une amitié trop douce et trop dangereuse pour qu'un homme qui sait la vie, qui n'a plus vingt ans, puisse l'accepter sans mûres réflexions.

— Sommes-nous donc si dangereuses, nous autres pauvres jeunes filles, que l'on ne puisse, comme vous dites, accepter notre amitié sans mûres réflexions? reprit Kate, s'efforçant de dissimuler son trouble sous un air de raillerie.

— Pardonnez-moi, interrompit Gontrey, je suis sincère avant tout : c'est un grand défaut, mais je suis trop vieux pour m'en corriger, et je m'autoriserai de cette amitié que vous m'accordez pour vous dire où conduit l'amitié de jeune fille à homme qui a à peine trente ans... Kate, celui qui vous parle a bien des fois, dans des rêves d'avenir, bercé des espérances que vous seule pouvez un jour réaliser, et c'est au nom de ces espérances qu'il vous demande de lui permettre de s'exprimer avec franchise...

La franchise de Gontrey menaçait de devenir embarrassante pour miss Kate, quand le colonel entra sous la tente. Il semblait vivement préoccupé, et le trouble que les deux jeunes gens manifestèrent à son arrivée lui échappa complétement.

— J'ai mille excuses à vous faire, Gontrey, dit le colonel; mais j'étais si exténué en revenant de ce malheureux navire, que je suis allé prendre quelque repos dans ma chambre. Vous savez déjà les détails de notre visite. Ce navire naufragé est le pauvre *Wellesley;* il coule bas d'eau, et a été abandonné de tout son équipage : que seront devenus tous ces malheureux!

En cet instant, la plus jeune fille du colonel parut, un journal à la main, et cria avec une joie turbulente : — Grande nouvelle! bonne nouvelle!

— Quoi donc, mon enfant? dit le père.

L'enfant lut à haute voix : « Nous sommes heureux

d'apprendre à nos lecteurs que le navire *l'Ariel*, entré hier en rade, a recueilli en mer l'équipage et les passagers du *Wellesley*, que l'on avait toute raison de croire perdus. Outre l'équipage, composé de dix-huit hommes, capitaine et matelots compris, les passagers suivants du *Wellesley* ont été débarqués à Table-Baie : lieutenant Robinson, Watson esquire, mistress Johnson et deux enfants, mistress Hellen Death. »

— Mistress Death ! murmurèrent à la fois le colonel et Gontrey, et si profonde fut l'émotion qu'ils éprouvèrent tous deux, que ni l'un ni l'autre ne remarqua le trouble de son ami.

— Miss Kate sera-t-elle assez aimable pour me jouer ce soir l'air nouveau, la polka? dit galamment Esquire Nice, qui, repassé à l'état d'homme civilisé, parut en ce moment au seuil de la tente. Je ne vois que dans ces mélodieux accents l'explication raisonnable de ma venue en cette sauvagerie.

Kate se rendit immédiatement au désir de Nice; mais seul il prêta l'attention convenable à la brillante exécution de la jeune fille. Le colonel Daw et Gontrey, enfouis dans des fauteuils, la tête dans les mains, semblaient en proie aux plus solennelles méditations.

Ce ne fut qu'à une heure déjà assez avancée que Gontrey se décida à prendre congé de ses amis, et il n'arriva qu'à la pointe du jour au Hope. Lorsqu'il descendit de cheval, Antoine lui apprit qu'une dame vêtue de noir, paraissant fort malade, était venue demander l'hospitalité, et qu'elle occupait en ce moment la chambre d'honneur de la ferme.

XIV

FRAGMENTS DU JOURNAL D'UNE NAUFRAGÉE

A son retour du navire naufragé, le colonel Daw était rentré au camp en proie à une visible agitation. Une fois seul sous sa tente, il déposa sur la table un petit coffret qu'il avait trouvé à bord et emporté avec lui, refusant de le confier à aucun de ses domestiques : c'était un petit coffret de marqueterie de l'Inde, que les accidents du naufrage n'avaient pas respecté, car il ruisselait d'eau de mer, et les plaques d'écaille et d'argent qui l'ornaient primitivement avaient disparu en partie. Cependant un écusson, représentant une tête d'aigle avec le mot *Faithfully,* se trouvait encore intact à la partie supérieure. Longtemps le colonel resta en contemplation devant ce coffret, sans que ses yeux pussent s'en détacher ; enfin, dominé par un invincible sentiment de curiosité, il appuya le doigt sur un bouton rouillé, et le coffret s'ouvrit immédiatement. Il ne contenait rien d'autre que quelques mèches de cheveux, une lettre et un livre vert fermé par une agrafe d'argent. Le colonel ouvrit ce livre d'un geste nerveux :

16

c'était un journal manuscrit, dont la plus grande partie avait disparu sous l'action de l'eau salée ; cependant quelques fragments restaient encore intacts, et le colonel les parcourut avec une ardeur fiévreuse.

Surrey's Lodge, 22 octobre 1835.

Après déjeuner, lady Sarah m'a priée de passer dans son parloir. Je me suis rendue à cette invitation quotidienne avec une profonde anxiété de cœur : il est de ces pressentiments qui ne trompent point... et d'ailleurs j'étais trop heureuse ! Lady Sarah m'a fait asseoir sur une causeuse près d'elle, m'a pris familièrement la main, et m'a dit de sa voix douce et grave : — Ma chère petite, j'ai une profonde et sincère tendresse pour vous ; depuis votre enfance, je vous tiens lieu de mère. Je connais, je chéris toutes vos précieuses qualités ; permettez-moi donc de vous parler à cœur ouvert, comme une mère peut parler à sa fille.

Ce début n'avait rien de bien effrayant, et cependant je ne sais pourquoi il m'a bouleversée. J'ai jeté les yeux sur lady Sarah, et l'expression profondément triste de son visage n'a fait qu'accroître les douloureuses impressions de mon cœur. Elle continua : — Il est des secrets qui ne peuvent échapper à l'œil d'une mère : mon fils vous aime, il est aimé de vous.

J'eusse essayé en vain de démentir cette assertion : la rougeur de mon front, le trouble visible de mon visage, la justifiaient pleinement.

— Je ne vous fais pas un reproche de cet amour, reprit-elle ; je suis trop fière de mon fils pour ne pas vous comprendre ; j'estime trop vos vertus, mon enfant, pour ne pas l'excuser. La faute en est seule à mon imprudence, qui vous a laissés tous deux vous apprécier, vous aimer,

sans penser aux obstacles insurmontables qui s'opposent à votre union. Cette faute, croyez-le, amie, je voudrais la racheter au prix de mon sang.

J'avais prévu ces tristes paroles, et quoiqu'elles tombassent sur mon cœur comme du plomb fondu, je ne répondis ni par un soupir ni par une larme; il est de ces douleurs qui ne font pas pleurer.

Lady Sarah poursuivit : — J'ai enfoncé le poignard au plus vif de la plaie, je vous fais souffrir des douleurs mortelles, mon enfant, mais, pardonnez-moi, je souffre bien aussi! Le ciel m'est témoin que je ne suis pas de ces mères dénaturées qui foulent aux pieds sans pitié, par orgueil ou par ambition, les sentiments de leurs enfants. Si vous pouviez lire au fond de mon cœur, vous y verriez que, fussé-je maîtresse de choisir celle qui partagera le sort de mon fils, bonne et aimante comme je vous sais, c'est à vous que je confierais le soin de son bonheur. Malheureusement des obstacles qui ne dépendent point de ma volonté s'opposent à cette union : écoutez et jugez. A la mort de sir George, je restai sans autre fortune que ma pension de veuve d'un major-général; mais sir George laissait un frère, un des plus riches banquiers de la Cité, qui vint immédiatement en aide à son neveu. Depuis lors mon fils a vécu de la libéralité de son oncle, la caisse de la riche maison Jones a été ouverte sans limites à son caprice; cependant à toutes ses bontés mon beau-frère a toujours mis une condition. Vous le connaissez, vous savez ses nobles qualités, ses défauts : une droiture, une libéralité sans égales, un culte exagéré peut-être pour les idées aristocratiques. Le désir de toute sa vie est d'obtenir pour mon fils quelque haute alliance, la main d'une jeune fille appartenant à quelque illustre famille.

En entendant ces paroles, qui brisaient le rêve de mon cœur, un tremblement mortel me saisit, et, presque dé-

faillante, je laissai tomber ma tête sur le coussin de la causeuse. Lady Sarah s'approcha de moi et me fit respirer des sels en disant : — Du courage... du courage... Elle reprit après une pause : — Mon enfant, vous n'avez pas de titre à offrir à votre époux... un bon cœur, des vertus, tout ce qui peut faire la joie d'un honnête homme, mais rien autre chose. Que ce que je vous dis là ne vous blesse point, amie : pour moi, vous avez été, vous serez toujours la fille de mon frère; mais ce titre, vous ne l'avez point aux yeux du monde, et, tout me le dit malheureusement, à votre union avec mon fils, son oncle opposera une volonté inflexible; plutôt que d'y consentir, il le déshéritera. Je vous connais assez pour savoir que vous pourriez supporter la pauvreté avec une noble résignation, que les joies du foyer domestique suffiraient à votre cœur... En est-il de même de mon fils ? Élevé, grâce aux libéralités de son oncle, dans le luxe le plus extravagant, entouré d'amis riches et titrés, croyez-vous qu'il puisse supporter longtemps une existence obscure, presque besoigneuse? Croyez-vous qu'un jour il ne déplorerait pas d'avoir sacrifié à une passion de jeunesse une immense fortune, ces plaisirs de l'opulence dont depuis sa plus tendre enfance il a pris l'habitude? — Dieu sait, mon ami, combien je vous aime ! Dieu sait que votre amour est mon bien le plus cher, et cependant, devant cette question empreinte d'une froide réalité, je doutai de vous et ne répondis pas.

— Vous ne répondez pas, ma fille? reprit lady Sarah; mes craintes ont trouvé un écho dans votre cœur... Eh bien ! je vous en conjure, il en est temps encore, sauvez... sauvez mon fils... Je vous le demande au nom de mon amour, au nom des soins dont j'ai entouré votre enfance...

Le reste de la journée, je l'ai passé seule, avec le bouquet qu'il m'a donné en partant pour Oxford. . . . .

Calcutta, 25 mai 1836.

Le bal du gouverneur-général était en vérité splendide! Cette variété d'uniformes, ces brillantes toilettes, ces costumes si pittoresques de l'Inde offraient un coup d'œil digne d'être comparé au lever de la reine, ou à Almack dans ses plus beaux jours. Et cependant nous sommes au fond de l'Asie, au bout du monde! Mais ton souvenir est là, vivant dans tous les cœurs, chère vieille Angleterre. Quel tonnerre de hurrahs, quelle loyauté brillait sur toutes ces martiales figures, quand, à la fin du souper, le gouverneur-général s'est levé et a proposé la santé de sa très-gracieuse majesté la reine! Ah! oui, forte et glorieuse, digne d'être forte et glorieuse, la nation qui sait entourer de tant d'amour et de respect le nom de sa souveraine!

Pendant toute la durée du bal, il me semblait être le jouet d'un rêve, et la toilette de cette bonne lady Bomfield me ramenait seule à la réalité. C'est bien mal, en vérité, d'user de si peu d'indulgence envers une bonne et excellente femme qui, me connaissant à peine, me traite comme sa fille; mais aussi l'on ne porte pas une robe de crêpe de chine noir semée de roses pompon, qui sont plutôt de jeunes melons roses que des roses pompon. Cela sent par trop sa *nababesse*. Et puis n'est-il pas incroyable qu'à moi, qui arrive en droite ligne de Londres, lady Bomfield veuille donner des leçons de toilette! A l'en croire, elle, qui n'a pas vu notre vieille Angleterre depuis la régence, sait mieux que personne comment l'on s'y habille. Il m'a fallu une résistance plus qu'énergique pour ne pas ajouter à ma simple robe blanche des agréments d'argent et de soie verte que lady Bomfield avait la prétention de me faire porter. La prétention était trop forte, aussi j'ai résisté, et j'ai pu, grâce à ma fermeté, arriver au bal

vêtue en jeune fille comme il faut, et non pas en princesse de Golconde, ainsi que le voulait mon digne chaperon. Ce qui m'a été présenté de cornettes et d'enseignes, de masters Thomson, Robinson et Smith est incalculable. Parmi tous ces nouveaux visages, un seul m'a frappé : c'est celui d'un homme de quarante-cinq ans environ, d'une figure singulièrement digne et sympathique ; j'oublie son nom en ce moment, mais il est, je crois, major du 17e régiment *native infantry*. Mon succès, au reste, a été complet, et ce matin lady Bomfield m'a annoncé triomphalement que je comptais déjà trois prétendants sérieux, trois *civilians!* Trois *civilians!* quel victorieux début! Combien je dois être fière, heureuse, oui, heureuse! *But I am for sale on Calcutta's Market!!!* . . . .

Sur le journal, au bas de la page, était collé un petit fragment de la gazette le *Friend of India* ainsi conçu : « Passagers du *London* débarqués à Table-Baie le 13 mars : J. Searight, esq. ; le chevalier Dupras ; M. Téru ; sir Anthony Bradshaw baronet, capitaine aux grenadiers de la garde, aide-de-camp de son excellence le gouverneur. »

Lucknow, 14 octobre 1838.

Lady Bomfield était en visite chez moi, quand l'on a annoncé le capitaine Reidel. Après son audacieuse lettre d'hier soir, oser se présenter à ma vue était une impudence inqualifiable, digne d'un terrible châtiment. Ce châtiment, je me résolus immédiatement à le lui infliger. Peut-être ai-je eu tort. Lady Bomfield n'a pas manqué, comme à son ordinaire, de faire tomber la conversation sur les mille et une notes qu'elle avait écrites ou reçues dans la matinée : invitations à dîner ou à prendre le thé,

demande ou envoi de la dernière *Revue*, et autres correspondances intéressantes.

— Ma chère lady Bomfield, lui dis-je quand elle eut fini son énumération, j'oserais parier, — et cela dans les plus fortes proportions que l'on ait jamais risquées pour un favori de course, — que vous n'avez pas reçu un billet semblable à celui que j'ai reçu hier soir.

Sans doute le capitaine Reidel comprit mon projet, car il attacha sur moi des regards suppliants; mais ma détermination était prise, et je parus ne pas comprendre le langage de ses yeux.

— Qu'est-ce que cela peut être? dit lady Bomfield assez intriguée.

— Avant de l'apprendre, poursuivis-je, il faut que vous, lady Bomfield, et vous aussi, capitaine Reidel, vous me promettiez le secret, car ce billet n'est ni plus ni moins qu'une belle et bonne déclaration. Pour rien au monde, je ne voudrais qu'une aussi ridicule plaisanterie, dont je ris de grand cœur, fût connue du colonel. Il pourrait être moins indulgent que moi, et prendre au sérieux un acte de folie qui ne mérite, s'il mérite quelque chose, que de la pitié.

Le capitaine répondit en balbutiant qu'il ne connaissait personne d'assez mal élevé dans la station pour oser manquer de respect à une femme qui avait su se concilier l'estime et l'admiration de tous.

Je saluai avec un sourire moqueur le galant parleur et me levai pour aller chercher la lettre dans mon buvard. Le capitaine reconnut sans doute le papier de sa missive, car une rougeur foncée couvrit son front, et il se leva en disant qu'il se croyait de trop dans l'entretien.

— Non, non, repris-je, vous êtes trop de mes amis pour que je vous prive du plaisir d'entendre cette candide épître.

— Que vous êtes peu curieux pour un homme! dit lady Bomfield avec une candeur bien embarrassante pour le capitaine.

Je lus à haute voix : « Madame, vous êtes donc sans pitié! Rien ne saurait toucher votre cœur, ni l'amour le plus pur, ni le dévouement le plus respectueux! Ah! vous ne savez pas combien je souffre, de quels traits acérés votre froideur, votre mépris, me percent l'âme! Votre mépris, et qu'ai-je fait, grand Dieu! pour le mériter?... Du premier jour, suivant vos ordres, n'ai-je pas combattu un amour que vous ne partagiez point? ne me suis-je pas abstenu de vous parler, même de vous voir? Aujourd'hui, ce supplice a trop duré, il dépasse mes forces; c'est dans l'agonie du désespoir que je me *tourne* vers vous, Madame, pour implorer non-pas un mot, mais un regard de pitié. »

— Oh! *shocking! shocking!...* dit lady Bomfield horrifiée de cette lecture.

— Le style de ce billet est commun, les pensées en sont plus que vulgaires; c'est en somme un roman assez plat, reprit le capitaine Reidel avec le plus impertinent sang-froid.

— Assez plat, interrompis-je sévèrement, pour que je ne me soucie pas d'en recevoir le second volume. Aujourd'hui, par respect pour la tranquillité des miens, je tais encore le nom de l'insensé qui m'a prise pour but de ses persécutions; mais je ne pardonnerai pas une seconde lettre, et l'auteur de toutes ces belles phrases serait livré par moi à la risée de la station. Dînez-vous ce soir chez le *chief justice*, lady Bomfield? ajoutai-je. . . . .

Le capitaine Reidel venait de sortir quand le colonel est entré.

— Ma chère amie, m'a-t-il dit, faites-moi le plaisir d'écrire à Reidel pour l'engager à dîner demain. J'ai reçu il

y a quelques jours un nouveau claret sur lequel je serais bien aise d'avoir son avis. Je ne sais pourquoi nous ne voyons jamais Reidel; c'est un parfait gentleman et un excellent juge en fait de vins de France...

En rentrant ce soir, on m'a remis le billet suivant :

« Madame, la réputation d'une femme, quelque vertueuse qu'elle soit, est toujours entre les mains d'un homme qui ne craint pas d'affronter une balle de pistolet. Je me vengerai ! »

Lucknow, 3 janvier 1839.

Le colonel est parti ce matin pour remplir une importante mission diplomatique auprès du khan de Boukhara. Sa santé, altérée depuis quelque temps, aurait dû l'engager à refuser cette mission qui l'oblige à un voyage long, difficile, dangereux peut-être; mais le colonel est un de ces nobles cœurs qui ne tiennent jamais compte de leurs intérêts, de leur vie même, lorsqu'il s'agit de l'intérêt de la cause publique. J'aurais cherché vainement à le détourner d'obéir aux ordres du conseil; je le connaissais trop pour espérer ébranler sa résolution. Je ne pouvais, comme je l'ai fait, que lui demander de me permettre de l'accompagner. J'ai encore présentes à la mémoire les raisons sans réplique qu'il a opposées à mes prières. « Ma chère amie, m'a-t-il dit, je sais tout votre désir de m'accompagner, et je le partage bien vivement; aussi croyez que, si la chose me semblait possible, je me rendrais de bien grand cœur à vos prières. Vous êtes de ces bonnes et excellentes femmes qui ne redoutent aucune privation, aucune fatigue, aucun danger, lorsqu'il s'agit d'accomplir un devoir, je le sais depuis longtemps, et chaque jour je bénis le ciel qui m'a donné le modèle des épouses; mais aujourd'hui il est de mon devoir de mari, de père, de ré-

sister à vos supplications. Le voyage que je vais entreprendre est, je ne peux me le dissimuler, long et difficile; votre présence me le rendrait plus long et plus difficile encore. Je vous sais si préoccupée de l'avenir de votre enfant, que je vous parlerai des dépenses énormes que votre présence entraînerait avec elle. Vous m'avez appris la valeur de l'argent, à moi vieux nabab prodigue, et vous ne m'en voudrez pas, chère amie, de montrer que vos leçons m'ont profité. Croyez donc que c'est avec une peine bien vive que je résiste à vos sollicitations, et que jamais la cause publique ne m'imposa un plus rude sacrifice qu'en me séparant de mon enfant, de la femme adorée qui fait le bonheur de ma vie... »

Ces paroles, je les relirai bien des fois, je veux les savoir par cœur; elles m'encourageront à jamais dans l'accomplissement de mes devoirs... Et vous, honnête et excellent homme qui les avez prononcées, que je consacre ici la tendre vénération que vous m'inspirez. Non, jamais fille aimante n'éprouva pour un père chéri plus de respect que je n'en ai pour vous. Eh! peut-on connaître sans l'apprécier ce cœur ouvert à tous les nobles instincts, cette bonté infinie qui ne se dément devant aucune infortune? Oui, d'aujourd'hui, en vous quittant, lorsque dans l'amer désespoir de ma solitude j'ai embrassé mes deux filles, car Kate aussi est ma fille, j'ai senti tout ce que vous étiez pour moi! J'ai interrogé ma vie; je me suis demandé si ma conduite envers vous était bien sans reproche, si bien des fois ma froideur n'avait pu vous faire douter de la tendresse que mon cœur vous porte... Que voulez-vous, ami, il n'y a qu'un seul amour dans le cœur d'une femme; lui mort, l'estime, la tendresse, peuvent être profondes, mais les illusions du cœur une fois flétries ne sauraient refleurir sur l'arbre desséché... C'eût été vous mentir que de simuler des ardeurs que mon cœur n'éprouvait pas, mensonge in-

digne de vous, indigne de moi... Toute l'affection, tout le respect d'une tendre fille pour le meilleur des pères, toujours mon cœur vous les a donnés... Ami, ne méritiez-vous pas mieux ?

Lucknow, 5 avril 1839.

Depuis deux mois, je suis sans lettres du colonel. Pour moi qui connais sa ponctualité à me donner de ses nouvelles, ce silence est en vérité effrayant. Je viens de relire sa dernière lettre, datée de Lahore : que de bons sentiments ! quel cœur d'or elle révèle ! Sa femme, son enfant, l'intérêt de son pays, voilà les seules pensées qui le préoccupent. Pas un mot de lui, pas un mot des dangers qu'il va courir. Les fatigues, les privations du voyage ont remis sa santé. Jamais, m'écrit-il, il ne s'est mieux porté ; mais en deux mois, sous ces climats incléments, l'homme le plus fort est exposé à tant d'atteintes... Que n'ai-je point à craindre, mon Dieu ! J'aurais dû l'accompagner ; il n'aurait pas résisté à mes prières, à mes larmes, et aux jours mauvais il m'eût trouvée à son chevet. Ah ! je me reproche ma faiblesse... Et puis il y a un je ne sais quoi de sombre dans l'air, les mauvaises nouvelles semblent voler de toutes parts. Le dernier numéro du *Moffusilite* annonçait une insurrection dans l'Afganistan : cette nouvelle est annoncée, il est vrai, comme un on-dit qui mérite confirmation ; mais, si elle se trouvait malheureusement vraie, de combien de dangers la route du colonel ne serait-elle pas hérissée ! Je le connais, je sais sa bravoure, sa témérité juvéniles qui ne redoutent aucun péril ; sans doute pour accélérer son voyage, confiant dans le respect qu'inspire le nom anglais, il aura refusé de s'adjoindre une escorte, même une suite un peu nombreuse, et cela au milieu de peuplades féroces et ennemies. Oui, mon cœur gros d'an-

goisses me dit qu'à chaque pas dans ce terrible voyage il peut rencontrer la mort, ou une captivité plus horrible que la mort peut-être ! Et je ne peux rien pour le salut de cette vie si chère, rien que pleurer, vous implorer, mon Dieu ! Ayez pitié de mes angoisses ! ayez pitié de lui, veillez sur lui !

Une scène qui s'est passée après dîner hier soir chez lady Bomfield m'a vivement et tristement impressionnée. Nous venions de quitter la table, quand l'on a apporté le courrier de Calcutta. Sans lettres moi-même, je regardais machinalement les derniers numéros du *Punch*, ne prêtant qu'une oreille inattentive au bon major Wood, qui lisait haut, à mon intention, les mariages de toutes les miss Smith avec les masters Johnson des trois royaumes. Tout à coup le journal est tombé des mains du vieux major, et il s'est laissé aller dans le fauteuil comme si toutes les forces de son corps eussent été brisées à la fois. Cette émotion ne dura que quelques secondes ; il reprit immédiatement le journal, et ses yeux remplis de larmes restèrent fixés au haut de la page, à l'endroit même qu'il venait d'abandonner. Peu après le major s'est levé et a quitté le salon sans mot dire. L'anxiété visible de mon vieil ami piqua ma curiosité, et je jetai un coup d'œil sur le passage qui lui avait causé une si vive émotion. Hélas ! je ne pouvais me méprendre en lisant les lignes suivantes : « Morte du choléra à Bengalore, le 15 mars, Jane Wood, femme regrettée de Charles Amstrong. — *Madras, civil service.* » Le malheureux père venait d'apprendre la nouvelle de la mort de sa fille unique. Étrange existence que la nôtre ! Chaîne dorée, mais bien pesante, que nous supportons tous, nous autres exilés de l'Inde ! Nos enfants connaissent à peine leurs parents : pour leur santé, pour leur éducation, dès leur plus jeune âge, nous devons nous séparer d'eux, et ils grandissent loin de nous, conservant à peine une idée

confuse du père et de la mère relégués dans l'est..... Une mort prompte comme la foudre, qui frappe sans pitié le jeune et le vieux, le fort et le faible, est suspendue sur nos têtes, et ce n'est qu'en tremblant que nous pouvons ouvrir les pages d'un journal qui va nous annoncer peut-être la perte d'un parent ou d'un ami. Gros traitements de l'Inde, au prix de combien de sacrifices et d'angoisses mortelles on vous achète! Je ne sais pourquoi, mais les plus tristes pressentiments m'agitent. J'ai comme un crêpe funèbre autour du cœur, autour des yeux; je pense, je vois tout en noir. La poste de l'intérieur arrive demain : faites que je reçoive des nouvelles, mon Dieu!

Rade de Table-Baie, 3 septembre 1839.

Vue de la baie, cette ville est en vérité étrange. Cette haute montagne qui domine Cape-Town de sa masse colossale a un cachet de grandeur infinie, presque effrayant, lorsqu'elle se couvre d'un sombre panache de nuages. La ville aux rues larges, aux maisons blanches et bien alignées, est d'un ensemble qui ravit les yeux habitués aux sauvageries de l'est. L'on se croirait dans quelque petite ville de la chère Angleterre, si l'on ne rencontrait à chaque pas d'énormes chariots attelés souvent de quatorze paires de bœufs, véhicules primitifs qui révèlent le voisinage des vastes steppes africaines. L'on ne m'avait pas trop vanté les environs de la ville du Cap. Rondebosch, Winberg, New-Land présentent des sites enchanteurs. L'habitation de Constance est un petit paradis, et je ne connais rien de comparable à ce jardin où fleurissent comme par enchantement les arbres, les fleurs de tous les pays. Peut-être aussi suis-je sous le charme de la cordialité avec laquelle m'a accueillie le bon M. Colyn; avec quelle bonhomie il fait les honneurs de sa délicieuse résidence et de ses vins

renommés! Hélas! dans ce charmant endroit, je devais retrouver de douloureux souvenirs. En feuilletant l'album où les visiteurs qui viennent à Constance sont priés d'inscrire leurs noms, j'ai rencontré celui du colonel. Pauvre homme! il m'avait entretenue bien souvent du Cap, des bons amis qu'il y avait, et, dans nos plans d'avenir, bien des fois nous nous étions promis de venir les visiter en retournant en Angleterre. Je reviens aujourd'hui, mais seule avec mes deux filles.

Nous devons mettre à la voile dans deux heures, l'on n'attend plus qu'un passager, un officier mourant, auquel, en désespoir de cause, les médecins ont conseillé l'épreuve d'un voyage sur mer. Puisse-t-il, plus heureux que d'autres, revoir la mère, la sœur, la femme peut-être qui l'attend en Angleterre! Veuve de soldat, mes soins lui sont acquis comme à un frère; faites, mon Dieu, qu'ils soient couronnés de succès!

En vue de l'île Sainte-Hélène.

Le médecin du bord est content, très-content; les forces commencent à lui revenir : une promenade d'une demi-heure qu'il a faite sur le pont, appuyé sur mon bras, ne l'a pas trop fatigué. Il vivra, il vivra, et je suis libre! Oh! que ce mot est doux et odieux.

Yvry, 22 septembre 1842.

Mon fils va bien, très-bien; sa santé, qui aux premiers jours pouvait donner quelque inquiétude, a victorieusement pris le dessus, et tout annonce en lui une force peu commune pour son âge. Que le ciel protége cette chère et innocente créature, qu'elle ne sache jamais ce qu'elle a coûté de larmes et d'angoisses à sa mère! Depuis quelques

jours, tout m'inquiète ; il me semble que nous sommes surveillés, que des hommes guettent nuit et jour pour surprendre le secret de notre vie, et je suis fortifiée dans ces craintes par les rapports de notre gouvernante. La digne femme ne sort pas une seule fois pour faire les acquisitions du ménage sans revenir me dire que deux ou trois personnes l'ont vivement questionnée sur ses maîtres mystérieux que l'on ne voit jamais. Les angoisses si vives que j'ai éprouvées il y a quinze jours seraient-elles justifiées en tous points?... Ne me serais-je point trompée, comme je l'espérais, quand j'ai cru reconnaître à la fenêtre d'un petit café, au coin de la rue, la figure de cet odieux capitaine Heidel? Cet homme est de ceux qui ne pardonnent point ; son amour-propre humilié a juré de se venger de moi, et si le mystère de notre existence lui était connu, la vengeance lui serait si facile et si terrible, qu'à cette seule pensée ma tête s'égare... Il faut... il faut absolument quitter cette demeure, chercher une retraite impénétrable où nous puissions vivre ignorés de tous...

Il est revenu ce soir accablé de tristesse ; malgré tous ses efforts, j'ai lu dans son cœur une douleur infinie. Je sais combien le bon Henri lui est cher, je sais combien il lui en coûte de se séparer d'un ami d'enfance qui est pour lui un frère. L'amertume de cette séparation, je la partage vivement, car Henri aussi a une bien large part dans mon amitié. Et cependant sa douleur sombre, ses yeux rougis de larmes récentes trahissent des chagrins, des angoisses que le départ de notre ami ne saurait expliquer. Qui peut le préoccuper ainsi, mon Dieu ?

La Retraite, 24 août 1844.

Cette vie de solitude lui pèse cruellement ; malgré les soins dont son amour m'entoure, je ne saurais me dissi-

muler qu'il souffre de l'oisiveté à laquelle il se voit condamné. Son noble caractère, sa fortune l'appelaient à briller au premier rang en Angleterre; il devait une vie laborieuse, utile à son pays, au nom qu'il porte, aux talents qu'il a reçus de la nature, et un sort fatal l'oblige à vivre isolé, obscur, en dehors de toute vie active, de toutes idées ambitieuses... Oh! oui, plus que jamais, je sens que je lui dois pour prix de tant de sacrifices les joies de l'intérieur, un foyer domestique calme et heureux..... heureux! Et cependant n'est-il pas au dessus des forces humaines d'offrir un visage serein, une humeur égale, lorsque le cœur est bourrelé de remords incessants?... Son souvenir à lui, à celui que j'ai lâchement trahi, est là vivant, impitoyable, toujours présent à ma pensée... Et cette chère petite fille, à qui aussi je devais le tribut de mes soins et de mon amour, que devient-elle?... Élevée par des mains étrangères, à peine sans doute si elle conserve un vague souvenir de la mère coupable qui l'a abandonnée sans pitié... Justes châtiments de mes fautes, plaies saignantes d'une âme criminelle, échappez à son regard; que le spectacle de mes remords n'empoisonne point cette vie si amère qu'une passion coupable lui a faite, car lui aussi c'est un noble cœur, et il méritait d'être heureux.....

Le passage suivant, sans date, était tracé d'une écriture tremblante, presque illisible.

...... Je reste seule à souffrir. Mon Dieu, je m'incline sous les coups de votre colère vengeresse.....

Paris, 4 avril 1845.

Depuis un mois, je suis à Paris, et mes faibles ressources s'épuisent de jour en jour; je suis seule dans cette grande ville, je n'y connais personne : il n'est pas un

cœur ami que je puisse implorer !... Je n'ai pas même un nom à confier; mon fatal secret doit mourir avec moi... Les maîtres de cette triste auberge ont deviné ma misère, et leur défiante avarice m'oblige à payer d'avance le loyer de ce misérable grabat. J'ai fait engager ce matin, pour suffire à leurs exigences, ce bracelet, premier gage d'amour qui ne m'avait jamais quitté. On m'a rapporté une dizaine de louis : c'est du pain pour quinze jours; mais après... après... Non, je ne veux, je ne dois pas mourir avant de les avoir revus!... J'aurai la force de supporter des misères infinies, la pauvreté, la faim, toutes les tortures du corps et de l'âme, dans l'espoir de me prosterner un jour à ses genoux, de les inonder de mes larmes et d'entendre sortir de sa bouche des paroles de pitié, sinon de pardon... Une lueur d'espoir est venue hier briller à mes yeux. J'ai reconnu dans la rue, en quittant l'église, l'excellente femme qui m'a servie avec tant de dévouement à Ivry. Je l'ai suivie jusqu'à sa demeure, hésitant à l'aborder, mais je n'ai pas osé... Plus j'y songe, plus je vois que tout me commande de surmonter cette faiblesse : cette femme a un bon et noble cœur, tout me le dit; je lui confesserai ma vie entière, j'implorerai sa pitié... Elle est mère, je le sais; elle comprendra mes angoisses, mes remords...

20 août, à bord du *Wellesley*.

Nous serons au Cap dans trois jours, si les vents contraires ne viennent pas s'opposer à notre marche. Ils sont là, là, tous deux : quelques lieues de mer me séparent à peine du père et de l'enfant; à cette seule pensée, je sens mon cœur battre dans ma poitrine comme s'il allait se briser... Cette émotion, je dois la dominer, réserver toutes les larmes de mes yeux pour en inonder ses mains... Mon

plan de conduite est tout tracé : aussitôt débarquée, je ferai appel à l'amitié du bon Gontrey; son noble cœur ne fera pas défaut à celle qui fut l'amie de son enfance : il ne reculera pas devant la triste mission d'aller implorer de l'époux outragé le pardon d'une mourante, car la maladie qui me mine est de celles que l'on ne guérit pas. Qu'il me soit permis de revoir ma fille, ne fût-ce qu'une minute, de me prosterner à ses genoux, de les inonder de mes pleurs, et mes dernières paroles seront pour bénir la miséricorde du ciel... »

Le colonel acheva la lecture de ce journal tout d'un trait, mais à plusieurs reprises il fut obligé d'essuyer du revers de sa main ses yeux obscurcis de larmes. Après une pause, il se leva et vint examiner curieusement les objets qui se trouvaient dans le coffret de marqueterie. Il ne contenait rien d'autre, comme nous l'avons dit, outre le livre vert, qu'un médaillon de cristal renfermant une mèche de cheveux blonds, une mèche de cheveux gris entrelacés, et une lettre. Cette lettre, qui annonçait, dans les formes les plus respectueuses, l'envoi d'une assez forte somme d'argent, était signée Noël, et portait pour adresse : *Madame Hellen Death, hôtel de Londres, rue de la Pépinière.*

XV

LA MÈRE COUPABLE

Huit jours s'étaient écoulés depuis les événements que nous venons de retracer; il se faisait dix heures du matin, quand Gontrey, pour la dixième fois au moins, sortit de la ferme une longue-vue à la main, et vint se poster sur une élévation de terrain, en dehors de la cour, d'où l'on commandait la plaine. A la vue d'un cavalier qui se dirigeait vers l'habitation, l'expression d'anxiété empreinte sur les traits du jeune homme se dissipa, et, fermant sa longue-vue, il attendit de pied ferme l'arrivant. La faction ne fut pas de longue durée; le cavalier s'avançait au galop, et, au bout de quelques instants, entrait dans la cour de la ferme, où Gontrey courut le recevoir. Le colonel Daw, car c'était lui, était singulièrement pâle; il jeta la bride de son cheval aux mains d'un domestique, serra sans mot dire, mais avec un tremblement nerveux, la main de Gontrey, et tous deux entrèrent dans l'habitation.

— Ah ! colonel, dit Gontrey quand ils furent seuls, avec quelle impatience je vous attendais ! La malheureuse Hel-

len, depuis hier soir que je lui ai annoncé votre venue, est dans un état d'anxiété qui fait mal à voir.

— Gontrey, dit le colonel d'une voix gutturale qui révélait de poignantes émotions, cette entrevue était inévitable : la volonté de Dieu l'ordonnait, et je ne me fais pas un mérite près de vous de m'être rendu à vos prières ; mais ce que j'éprouve là, dit le colonel en frappant sa poitrine, je ne l'ai jamais éprouvé de ma vie, ni à ma première bataille, ni aux jours les plus terribles de ma captivité. A l'idée de cette entrevue, mon cœur se tord... Accordez-moi quelques instants de répit, car je me sens presque défaillir.

Gontrey serra la main de son ami avec une tendre sympathie, et les deux hommes restèrent debout, dans un sombre silence.

— Où est-elle? dit après une pause le colonel, qui, par un effort suprême, rassembla toutes les forces de son cœur.

— Ici. — Et Gontrey, mettant à profit cette résolution désespérée, entraîna du bras son ami jusqu'à la porte de la chambre voisine. Le colonel en franchit le seuil; mais l'altération mortelle de ses traits disait assez les cruelles émotions de son cœur.

Le spectacle qui s'offrit à ses yeux n'était pas fait pour les calmer : une femme vêtue de grand deuil était assise sur une chaise longue : ce n'était plus, hélas! que l'ombre de cette Hellen qu'il avait connue si belle et si admirée. Une maigreur effrayante, des yeux illuminés d'un éclat fébrile, des pommettes pourprées, une respiration inégale, sifflante, trahissaient la dernière période d'une incurable maladie de poitrine. Et, non moins cruelle dans ses ravages que l'implacable maladie, une vie de remords et de misère avait blanchi ses cheveux avant l'âge, sillonné de rides profondes ce front jadis si pur.

A l'entrée du colonel, la malheureuse femme, par un effort convulsif, se leva droite et immobile comme un spectre, puis, s'affaissant sur elle-même, tomba sur les genoux et demeura prosternée, les yeux fermés, les mains jointes, sans une parole, sans un soupir, sans une larme. Il y avait dans cette douleur muette quelque chose de si navrant, que le colonel porta la main à sa poitrine comme pour comprimer les battements tumultueux de son cœur; puis, s'avançant près de la malade agenouillée, il l'éleva doucement entre ses bras, et la replaça sur le fauteuil; mais Hellen ne put lire les sentiments de pitié divine qui rayonnaient au front du mari outragé, car, n'osant affronter les regards de son juge, elle s'était voilé la face de ses mains amaigries.

— Madame, dit le colonel, pour moi, pour vous, pour vous surtout, que je vois si faible, modérez, je vous en supplie, les transports d'une douleur qui nous briserait le cœur à tous deux. Vous avez désiré me voir : je n'ai pu résister aux prières de mon meilleur ami, je n'ai pu opposer un refus sacrilége à la volonté du ciel, qui, après tant d'épreuves, vous a conduite ici; mais, je vous en supplie, que cette entrevue soit calme, calme autant qu'elle peut l'être, que je n'aie point à me reprocher d'avoir, par l'émotion de ma présence, avivé les douleurs de la maladie dont vous souffrez.

— Je serai calme, Monsieur, dit Hellen en étouffant sous ses mains jointes de douloureux sanglots; la coupable créature que votre pitié daigne visiter est une tremblante esclave qui, jusqu'au dernier soupir, acceptera vos ordres sans une plainte, sans un murmure. Et cependant, en cette suprême entrevue, celle qui n'ose vous regarder en face, celle qui, sur un mot, sur un signe de vous, donnerait sans hésiter tout le sang qui lui reste dans les veines, vous demande... vous supplie de lui permettre de vous dire

les douleurs de sa vie... Depuis des années, j'ai vécu sous le poids de remords impitoyables... croyez-le!... Oh! c'est vrai ce que je vous dis là!... Pas une heure, pas une minute de mon existence qui n'ait été empoisonnée par le souvenir de mon crime. Ces cheveux blanchis avant l'âge, ces traits flétris, cette vie brisée dans sa fleur, disent aux yeux bien des douleurs, mais ils ne disent pas la centième partie de ce que j'ai souffert. Comment ai-je récompensé ce tendre cœur, cet amour sincère, cette vie tout entière vouée au soin de mon bonheur?... Par le parjure et la trahison!... Oh! ne pouvoir regarder au fond de son cœur, sans se maudire, sans se faire horreur à soi-même, c'est là un supplice dont les angoisses dépassent les tortures que souffrent les damnés!...

— Malheureuse, quelle destinée vous vous êtes faite! interrompit le colonel avec une émotion qu'il ne put dissimuler.

Hellen continua avec une agitation croissante ; — La misère et l'abandon ont été mon partage. J'ai vécu seule, sans un ami, sans un nom même! J'ai vu la mort sous son plus terrible aspect... dans l'agonie d'un naufrage; mais toutes ces épreuves ont glissé sur mon cœur comme sur un marbre... il n'a d'angoisses et de larmes que pour le souvenir de l'époux que j'ai trahi, de l'enfant que j'ai abandonné... Oh! ne me maudissez pas! Voyez ce que j'ai souffert, ce que je souffre en ce moment, où je n'ose vous regarder en face... Devant vous, je tremble de tout mon être, comme devant mon juge suprême; chancelante, je m'abîme à vos pieds. Ne me maudissez pas... ajouta l'épouse coupable dans un paroxysme effrayant de douleur.

— Pauvre femme! dit le colonel, serais-je venu près de vous, si j'avais dû vous apporter d'autres paroles que des paroles de pardon?

— Oh! si c'est un rêve, faites, mon Dieu, que je meure au réveil! reprit Hellen d'une voix haletante, en levant pour la première fois sur son interlocuteur des yeux étincelants.

— Madame, dit après une pause le colonel, le pardon que mon cœur vous donne est sincère, complet, sans arrière-pensée aucune; mais je serais coupable d'encourager des illusions sans espoir. Il faut donc le dire, quoi qu'il m'en coûte, cette entrevue est la dernière que nous puissions avoir en ce monde. D'aujourd'hui une barrière infranchissable doit nous séparer à jamais. Loin de vous cependant, je me réserve le droit de veiller sur vos besoins... Celle qui a porté mon nom, celle que j'ai tant aimée a droit à une vie indépendante. Quand vous aurez choisi le lieu où vous voulez vous retirer, je prendrai des dispositions pour qu'il vous soit payé chaque année une pension honorable, qui vous permette de recevoir les soins que votre état réclame, car vous êtes malade, Hellen, bien malade...

— Oh! oui, bien malade! répéta la pauvre femme; mais la mort... oh! je ne la crains plus. Mon rôle est fini sur cette terre. Je me suis prosternée à vos pieds, j'ai entendu des paroles de pardon sortir de votre bouche; la mort peut venir!... Non, non, je ne la crains plus.

— La mort à vous si jeune... oh! bannissez ces funèbres pensées. A votre âge, l'art et la nature trouvent de merveilleuses ressources, interrompit vivement le col

Hellen ouvrit avec un triste sourire le
à plusieurs reprises elle avait essu
écume sanglante en rougissait la
time si jeune, si résignée, le vie
timent de pitié mêlé de terreu
inspiré le spectacle des plus
des larmes muettes coulèrent

— Vous pleurez... oh! ces larmes m'encouragent. Miséricordieux comme vous l'êtes, peut-être exaucerez-vous le dernier vœu d'une mourante. La mort est là, je sens sa main de fer qui m'étreint, qui m'étouffe; oh! que votre pardon soit complet... Laissez-moi... laissez-moi voir ma fille! Que la mère coupable inonde une dernière fois de ses larmes les pieds de son enfant.

— Hellen, dit le colonel, je ne me dissimule pas les tristes impressions que cette entrevue doit laisser dans le cœur de ma fille, mais je n'ai pas le courage de combattre ce vœu de la nature : demain l'on vous amènera Mary. Et maintenant, avez-vous encore quelque chose à me demander? ajouta-t-il d'une voix éteinte, comme si cette scène douloureuse avait brisé ses forces.

— Votre main, dit Hellen.

Le colonel étendit sa main droite, qu'Hellen pressa sur ses lèvres desséchées avec une convulsive énergie.

Le colonel Daw allait ouvrir la porte de la chambre, quand il s'arrêta brusquement. En proie à une émotion qu'il ne put maîtriser, il revint d'un pas précipité vers la malade : — Hellen! s'écria-t-il en ouvrant les bras, ma malheureuse fille, que je te presse une dernière fois sur mon cœur!

Ce fut un long et douloureux embrassement entremêlé de sanglots et de larmes; mais cette scène cruelle avait ...isé les forces d'Hellen : elle demeura sans connaissance
vous ...as de son mari. Le colonel, après l'avoir dépo-
tout mon ê... ...re soin sur la chaise longue, profita de
celante, je m'a... ...our quitter la chambre, et lorsqu'il
ajouta l'épouse cou... à la malade, il s'assit sur une
douleur. ...ne, et demeura brisé, anéanti,
— Pauvre femme! ...ment, pendant plus d'un quart
de vous, si j'avais dû
des paroles de pardon? demanda à Gontrey, qui veillait

près de la malade avec une tendresse fraternelle, une plume et du papier, et elle traça d'une main convulsive les mots suivants : « Que Dieu vous récompense, le meilleur des hommes, des consolations dont vous avez béni mes derniers moments! Votre généreuse clémence me dicte mes devoirs; je saurai me montrer digne de votre pardon : je ne reverrai pas ma fille. Je veux qu'elle puisse toujours honorer, respecter la mémoire de sa mère : je ne la reverrai pas. Adieu pour la dernière fois, noble cœur que j'ai brisé. A Mary, fille aimante et respectueuse, je lègue le soin de vous donner tout le bonheur que vous devait sa malheureuse mère. »

Hellen, après avoir tracé cette lettre, la tendit à Gontrey. Lorsque le jeune homme tendit la main pour recevoir le papier, elle la lui serra tendrement entre les siennes en disant : — Et vous aussi, mon bon Henri, puissiez-vous être heureux! . . . .

Un navire qui arriva d'Angleterre quelques jours après apporta au colonel Daw la nouvelle de la mort d'une parente éloignée, et il prit le grand deuil, ainsi que ses deux filles. . . . .

XVI

ÉPILOGUE

(La scène se passe dans les premiers jours du mois de mars 1846. Il est neuf heures et demie. La deuxième pièce vient de finir au théâtre des Variétés. Sampigny et Méquinet se carrent dans deux stalles au premier rang de l'orchestre : élégant demi-deuil; fort luxe de bijouterie à la cravate, au gilet, en pomme de canne; genre faux anglais le plus parfait. Derrière eux, le commandant Durcœur. Pendant la pièce, Ricourt s'est montré successivement au balcon, aux deux portes de l'orchestre, et a disparu au moment où la toile s'est baissée.

MÉQUINET, *se retournant.*

Ah! carabinier, charmé de vous voir : depuis quand à Paris?

DURCŒUR.

Depuis ce matin, et je n'ai pas perdu de temps, vous le voyez, pour reprendre les vieilles habitudes : fidèle comme toujours à la bonne littérature. L'assemblée est nombreuse, la petite fait toujours recette... Et son Russe?

MÉQUINET.

C'est toujours le boyard le plus couru, le plus adoré des quatre parties du monde; l'autocrate doit en être fier, il fait honneur à son pays. Il a constitué à Bijou dix bonnes mille livres de rentes, bien établies sur une maison de la rue Vivienne. Aussi on assure que la police a déjà déjoué plus de dix tentatives de rapt dirigées par ces demoiselles contre ce précieux étranger, et qu'il y a une brigade de sûreté attachée à sa personne. Ricourt prétend qu'il reçoit trois kilos de déclarations par jour, et qu'il va faire insérer dans les journaux l'avis d'affranchir; mais où diable est donc Ricourt?

DURCŒUR.

Il était là il n'y a qu'un instant, dans le couloir de l'orchestre.

MÉQUINET.

Je crois bien qu'il était là, car il n'en manque pas une. Il commence à radoter, le vieux Ricourt, avec son Bijou.

SAMPIGNY.

Jolie femme, *by God*, jolie femme!

DURCŒUR.

Où cela donc?

SAMPIGNY.

Dans l'avant-scène de droite, une dame en noir. Regardez maintenant.

MÉQUINET ET DURCŒUR, *ensemble*.

Ravissante!

SAMPIGNY.

Qui diable cela peut-il être? Pas une Parisienne bien sûr. Cette fraicheur-là ne pousse pas sur le terrain de la grande ville. Ah! deux hommes dans la loge, un habit bleu et un habit noir; mais je connais cette figure brune.

MÉQUINET.

Qui donc?

DURCŒUR.

Je ne connais pas.

SAMPIGNY.

J'y suis maintenant... Ne trouvez-vous pas que l'habit noir, ce monsieur brun un peu gros, à côté de la dame en question, ne trouvez-vous pas qu'il a un faux air de Gontrey?

MÉQUINET.

Ce Sampigny rêve toujours des ressemblances biscornues : où diable va-t-il chercher ce pauvre Gontrey, qui a été pendu?

DURCŒUR, *vivement.*

Gontrey pendu!

MÉQUINET, *avec un magnifique sang-froid.*

Ah! mon Dieu, oui, pendu! très-pendu! comme négrier, à la haute vergue du *steamer* de sa majesté britannique *le Castor*. Je tiens la chose d'un de mes cousins qui revient de l'escadre du Sénégal. L'histoire de l'oncle d'Amérique n'était qu'un vaste puff, dont au reste je n'ai pas été un seul instant la dupe, j'en prends Sampigny à témoin. Ce pauvre Gontrey a quitté Paris ruiné pour tenter la fortune du bois d'ébène sur la côte de Guinée, car c'était un garçon d'énergie; mais au lieu de l'inconstante déesse, c'est la camarde qu'il a rencontrée sur la côte d'Afrique, et au bout d'une corde encore!

SAMPIGNY.

Ah! par exemple, Méquinet, si j'ai des ressemblances biscornues, tes histoires ne le sont guère moins. Gontrey est tout simplement établi en planteur dans le Maryland, et l'un des plus riches capitalistes des États-Unis. Il fonde des villes, exploite des houillères, a des flottes de *steamers*, fait, en un mot, de l'industrie en grand. Je tiens la chose d'un voyageur qui a passé quinze jours à Gontrey-Town, sur l'Ohio, dix-huit mille âmes, rien que cela! .. Ah! j'en

étais sûr, l'habit bleu n'est autre que cet affreux Ricourt... (*Après réflexion.*) Décidément je suis intrigué. Je connais l'habit noir; j'ai vu cette figure-là quelque part : je l'ai dit, je le maintiens. Ah! nous allons connaître le mot de l'énigme. (*A Ricourt, qui vient de paraître à la porte de l'orchestre :*) Ricourt, deux mots.

RICOURT, *à cet appel vient échanger des poignées de main avec les trois spectateurs.*

Eh bien! milords, qu'en dites-vous? Comme l'enfant a joué! Quel charme! quel naturel! quelle sensibilité exquise! un organe à la Mars! Il n'y a pas de critique qui tienne. Comme elle a joué aujourd'hui!

MÉQUINET.

Elle a joué comme elle joue tous les jours... on appelle cela du talent, de l'art, je le veux bien : ce qui est certain, c'est qu'elle avait l'esprit à toute autre chose qu'à son rôle, et n'a cessé de regarder dans la loge d'avant-scène d'où vous sortez.

RICOURT, *s'animant.*

Comment, Béotien! vous n'avez pas eu des larmes dans les yeux quand elle a dit au second acte : « Henri..... Henri, c'est donc toi que je revois! » Il y avait toute son âme dans ces paroles!

CHAMPIGNY, *avec câlinerie.*

Voyons, ami Ricourt, je vais dire comme vous : jamais Bijou n'a mieux joué; c'est de la quintessence d'art; quand je serai ministre, je l'engagerai à cent mille francs au Théâtre-Français. Êtes-vous content? Eh bien! en récompense, dites-moi quelles sont les personnes qui se trouvent dans la loge d'où vous sortez. Voici Méquinet qui s'est moqué de moi tout à l'heure, quand j'ai cru reconnaître dans l'homme près de la dame en noir un faux air de Gontrey... Il a quelque ressemblance avec notre ami, je maintiens mon opinion.

RICOURT, *souriant.*

Oui... un peu... dans le nez; mais, à propos de Gontrey, j'ai reçu de ses nouvelles; il s'est marié au Cap de Bonne-Espérance, et il revient.

MÉQUINET.

Mais c'est le juif errant que ce garçon! il parcourt comme un sylphe l'Amérique, l'Afrique! C'est là au reste une belle plaisanterie, que d'aller se marier au Cap de Bonne-Espérance; nous allons donc avoir une comtesse hottentote pour faire suite à la Vénus du même nom! La verra-t-on en foire?

DURCŒUR.

Pauvre Gontrey! quelle fin! comme je le plains!

RICOURT.

C'est qu'il n'est pas à plaindre du tout, ayant épousé une jeune fille riche, jolie, bien élevée, charmante: une perle, et richement montée.

MÉQUINET.

Vous la connaissez donc pour en parler si savamment?

DURCŒUR, *avec une vive émotion.*

Mon cher Ricourt, ne me faites pas languir plus longtemps. Gontrey est, comme vous le savez, un de mes meilleurs amis; dites-moi, dites bien vite les bonheurs qui lui sont arrivés.

RICOURT.

Eh! aveugles, qui avez des yeux pour ne point voir, vous ne reconnaissez pas un vieil ami dans l'avant-scène, avec sa jeune et ravissante femme!

DURCŒUR.

Parbleu! c'est ce cher Gontrey; au diable les convenances! je vais lui serrer la main. (*Il se lève et sort brusquement.*)

MÉQUINET.

Tout cela devient fabuleux, je ne m'y reconnais plus

du tout : venez à mon aide, ô vous, Ricourt, qui savez tout comme le *solitaire*, dites-moi le dernier mot de ce fameux oncle d'Amériqne, dont l'héritage ne me paraît pas jouer grand rôle dans tout ceci.

RICOURT, *avec solennité.*

Mes poneys, que cela vous serve d'exemple et de leçon; la vérité est qu'il n'y avait pas un mot de vrai dans l'oncle d'Amérique. Le pauvre Gontrey nous a quittés, il y a trois ans, ruiné, ruiné à plat, sans un rouge liard de ses dix mille livres de rente de patrimoine, et cela peut s'ébruiter maintenant qu'il revient avec une jolie femme et une grande fortune, qu'il a conduit victorieusement, en grand capitaine, en vrai Xénophon sa retraite des dix mille.

La conversation s'arrêta là, car les trois coups sacramentels venaient d'être frappés sur la scène, et l'orchestre entamait l'ouverture de la pièce finale.

FIN DE LA RETRAITE DES DIX MILLE.

LA

VEILLÉE AU CHATEAU

NOCTURNE A TROIS VOIX

La scène se passe dans le Bas Poitou.

PERSONNAGES

CHARLES.
EMMELINE, sa femme.
UN DOMESTIQUE.

(Le théâtre représente un élégant salon de campagne. Au milieu une table chargée de keepsakes et de statues : au fond, étendu sur un canapé, Charles dort d'un profond sommeil. A gauche un piano sur lequel Emmeline exécute avec une conscience digne d'un auditoire plus attentif, une mélodie de Schubert. La toilette de Charles accuse un gentilhomme campagnard plein de mépris pour les vanités du costume. Longues guêtres de cuir crottées, culotte et veste de velours,

cheveux ras, barbe longue. Emmeline en demi-toilette du soir. La toile se lève après que l'orchestre a exécuté à plusieurs reprises l'air : *Dormez, mes chères amours.*)

LE DOMESTIQUE, *entrant, un bouquet à la main.*

Lapierre, le cocher de M. le baron de Rozières, vient d'apporter ce bouquet pour Madame, de la part de son maître.

EMMELINE.

Faites rafraîchir Lapierre à l'office, et recommandez-lui bien de remercier M. de Rozières de son aimable attention. (*Le domestique sort après avoir déposé les fleurs sur le piano. Emmeline prenant le bouquet à la main :*) Mais voyez donc, Charles, comme les nuances des fleurs sont assorties avec goût, Madame Prévot ne ferait pas mieux... et puis que de véritables raretés : un splendide cactus, des violettes de Parme, des jasmins du Cap, des fleurs qui sentent leur monde civilisé!... (*Avec un ton de légère impatience, après une pause.*) Mais répondez-moi donc Charles, savez-vous bien que vous n'êtes pas du tout galant ce soir? (*La respiration du dormeur est devenue depuis quelques instants de plus en plus lourde, et, en ce moment, il commence une série de ronflements des mieux articulés.*) Ah! le profane... (*Avec une horreur comique.*) Il dort du sommeil de la Belle au bois dormant!... voilà qui est flatteur pour moi, pour mon talent sur le piano, et pour M. Herz, mon professeur!... Que l'on vienne me faire des compliments, maintenant, je sais à quoi m'en tenir... Les flatteurs, s'il s'en trouve, n'auront pas beau jeu... j'ai entendu les accents de la vérité, qui s'y tromperait?... Les voilà nus et sans fard, sortant de la bouche de monsieur mon mari, sinon du puits! (*Se levant avec une indignation de bonne humeur, elle s'approche du sopha sur lequel Charles repose.*) En vérité, c'est trop mal!... c'est une injure personnelle que

je ne dois pas tolérer plus longtemps!... (*Timidement.*) Charles... mon mari... il n'est pas neuf heures?... pauvre garçon il dort si bien qu'il y a, en vérité, conscience à le réveiller... et puis, il doit être si fatigué!... parti au bois dès l'aube du jour, il n'est rentré qu'à la nuit, pour dîner, avec l'appétit d'un loup, de deux loups, je lui dois cette justice, et maintenant... c'est égal, ce n'est pas aimable, on prend un peu sur soi, on n'abandonne pas sa pauvre femme à elle-même, pendant une longue et mortelle soirée d'hiver.... car que faire, mon Dieu! jusqu'à dix heures!... (*Elle revient au milieu du salon, s'arrête près de la table ronde, et reprend d'une voix pensive:*) J'ai là mon piano, un Walter-Scott, un Molière; ma broderie est du plus joli dessin, autrefois... autrefois que d'heures charmantes j'eusse passées avec ces vieux amis... aujourd'hui leur compagnie ne me suffit pas, j'ai des papillons noirs... en un mot j'ai perdu la belle, la franche gaieté de la jeunesse, je ne suis plus jeune, je vieillis... Vieillir, surtout avant l'âge, l'affreux mot, l'affreuse idée!... voir tomber une à une les grâces, les illusions de la jeunesse!... une journée et une soirée comme celles-ci, c'est que l'on a des rides et des cheveux blancs à moins!... (*Prenant un miroir de main qui se trouve sur la table, et se regardant avec attention.*) Grâce au ciel, ni rides, ni cheveux blancs ne sont encore venus... le front est toujours lisse, la chevelure sans mélange... mes vingt-deux ans ont sonné le mois dernier... me donnerait-on bien davantage?... Mon miroir me dit que non, mais est-ce là un conseiller fidèle, un ami sincère qui juge mon visage avec la même franchise, que mon mari mon talent sur le piano? (*Les ronflements recommencent ici avec une nouvelle énergie.*) Ah! mon œuvre est complète, mes paroles et mes chants n'y peuvent rien, il dormira jusqu'au chant du coq... Il faut en prendre son parti... m'occuper... penser. Pensons donc : au passé, il était trop plein d'illusions; au

présent, il n'en a pas assez ; à l'avenir, cette ressource de tous les ennuis. Je veux le faire beau, le parer de ses plus séduisantes couleurs... Nous voici à dimanche, le salon resplendit de l'éclat de ses quatre lustres, plus de housses aux meubles, des fleurs partout! mon mari, bien éveillé, fleurit sous son habit noir, et moi, moi, je trône au milieu de la société d'élite du Bas Poitou. Que de plaisirs! c'est à en avoir le cauchemar!... Voici M. de Barbassans qui prosterne à mes pieds sa vieille galanterie française, ses joues rubicondes, et les pointes menaçantes de son faux col. (*De la voix bredouillante d'un homme édenté.*) Belle Madame, recevez l'hommage de mon respect... (*De sa voix naturelle.*) D'autant plus charmé de vous voir, mon cher voisin, que j'ai à vous complimenter de vos succès au *Comice agricole* de Moustier. (*Même jeu.*) Il est vrai, qu'amour propre d'électeur à part, je dois être satisfait. Mon succès a été triomphant, éclatant! Il fallait voir les élèves de Danicourt près des miens!... des gaillards à longue hure, à flancs étriqués, à jambes de cerf, tandis qu'Apollon, c'est son nom, et c'en est un dans son genre, blanc, appétissant à voir, rond comme une boule de neige, attirait de toute part des regards pleins de gourmandise. Aussi, M. le préfet qui est un homme de beaucoup d'esprit, a-t-il dit en désignant le lot de Danicourt : voici pour la course ; voilà pour la table, a-t-il ajouté avec un grand à-propos, en montrant du doigt mes élèves. Depuis ce temps Danicourt est furieux, à peine me salue-t-il quand il me rencontre, et répand le bruit, cela je le sais de bonne source, que je suis rallié au gouvernement... (*Avec un rire ironique et sonore.*) Ah!... ah!... ah!... ah!... (*Après une pause et de sa voix naturelle.*) Est-ce gai... est-ce assez gai comme cela, l'avenir!...

CHARLES, *se frottant les yeux.*

Je crois que j'ai dormi un peu.

EMMELINE.

Ne nous refusons rien, rêves sur rêves de bonheur. Entrée de la marquise Dupintois, déguisée en arc-en-ciel. (*D'une voix nasillarde.*) Chère petite belle, que je suis charmée de vous voir ces belles couleurs, cette fraîche apparence de santé; l'on m'avait vraiment effrayée avec votre dernière migraine. (*Reprenant sa voix naturelle.*) Mille fois bonne, ce n'était qu'une légère indisposition.

CHARLES, *qui a écouté sans bouger avec une profonde attention.*

Ah çà! est-ce que ma femme serait somnambule, sans que je m'en sois jamais douté?

EMMELINE, *d'une voix factice, et avec une grande volubilité.*

Ah! il ne faut jamais rien négliger, les petites maladies font les grandes, comme les ruisseaux les rivières. Aussi, j'ai fait mettre dans ma voiture, à votre intention, une bouteille de mon eau sédative, c'est parfait et universel : vous pouvez l'employer intérieurement et extérieurement pour la migraine, les maux de dents, les rhumes de cerveau et les foulures, rien ne lui résiste! Deux cuillères à café le matin, des frictions à midi, et sept gouttes sur un morceau de sucre le soir... Je ne vous tiens pas quitte à moins...

CHARLES, *toujours immobile.*

C'est parfait, elle compose! J'ai une femme de lettres!

EMMELINE.

Et ce sont là les vrais civilisés, la fleur des pois d'alentour... est-ce brillant! Et doit-on s'étonner qu'au contact de ces barbares, mon respectable époux, le beau, l'élégant, le romanesque Charles, soit devenu ce bon monsieur barbu que voici; (*Désignant Charles du doigt d'un geste plein de dédain.*) et qui dort. Ah! j'en ai fait mon deuil! oui, mon Dieu! la métamorphose est complète; dix-huit mois de

Bas Poitou ont fait plus de ravages sur mon prince charmant, que n'aurait pu faire la baguette de la fée la plus bossue et la plus malfaisante. Autrefois la meilleure coupe de Chevreuil nous satisfaisait à peine; que de peines pour chausser ce petit pied dont nous étions si fier!... que de parfums pour notre chevelure!... C'était peut-être trop pour un homme, mais je ne m'en plaignais pas, car tous ces soins de soi-même, on les prenait pour me plaire... Et ces aimables prévenances, ces délicieuses tendresses, ces charmants tête-à-tête de mari à femme. Ah! l'affreuse fée Bas Poitou n'a rien respecté, et ils sont allés rejoindre les élégances de la toilette. Exemple : on ne s'est pas vu de la journée, il est six heures, et monsieur rentre.

CHARLES, *qui a suivi ce monologue avec intérêt.*

Voici mon paquet, il sera bon.

EMMELINE, *d'une voix rauque de chasseur éreinté de fatigue.*

Bonjour, chère amie, vous avez bien passé la journée? (*De sa voix naturelle.*) Parfaitement... Et votre chasse a été heureuse? (*Même jeu.*) Assez... mais je suis abîmé, éreinté, rompu, je meurs littéralement de faim!... Allons-nous bientôt dîner? — A l'heure ordinaire, dans une demi-heure environ. — Eh bien! si vous m'aimiez, si vous m'aimiez véritablement, vous consentiriez à faire raccourcir cette demi-heure le plus possible. J'ai mes petits boyaux qui crient misère. — Ordonnez de servir quand le dîner sera prêt. — On n'est pas plus aimable; et votre bonté m'enhardit à vous demander une faveur : permettez-moi de dîner sans changer de costume. — A votre aise, et à vos aises. — Si cela vous déplaît j'irai me mettre en noir, cravate blanche, bas de soie, tenue d'ambassadeur d'Autriche; mais je vous jure qu'il y aurait conscience à me soumettre à cette épreuve, car je suis littéralement rendu! Je suis debout depuis trois heures du

matin, jugez. Tout le monde est claqué, Lafutaie lui-même, qui a des jambes de sept lieues comme vous le savez, m'assurait, en rentrant, n'avoir jamais fait une chasse plus rude. Le diable s'en était mêlé au début : dès les premières battues, les chiens du voisin Désormaux, ses *setters*, ses *pointers* comme il les appelle, qu'il fait venir de Londres où il les paye au poids de l'or, s'étaient mis à courir dans les taillis, et je croyais la journée perdue ; si bien que j'étais furieux et ne le lui ai pas mâché, ah! ma foi non : Désormaux, lui ai-je dit, faites des tapis de vos caniches, ils ne sont bons qu'à cela. Mais, Dieu merci, Lafutaie est parvenu à saisir ces deux démons, et notre chasse a été fort bonne : sept lièvres, soixante-deux lapins, sept bécasses. Ma chère amie, j'en ai tué quatre pour ma part, ce dont je ne suis pas médiocrement fier, de la dernière surtout. Nous étions manche à manche, Désormaux et moi, trois à, et voilà qu'il lui passe un oiseau magnifique, à dix pas, par une éclaircie de bois... j'en avais la chair de poule... Pan... pan... en avant les tromblons anglais, et l'oiseau m'arrive sain comme l'œil. Je vous le montrerai, et vous le mangerez ; c'est une curiosité, une bécasse rare ! Aussi Désormaux était-il tellement exaspéré qu'il a quitté la chasse sans me dire adieu. Ah ! c'est là une moustache qu'il ne me pardonnera de longtemps... Mais voici le dîner, vous offrirai-je mon bras ? (*De sa voix naturelle.*) Puis, l'on mange comme deux, l'on boit comme quatre... (*Désignant son mari du doigt.*) Et voilà !

CHARLES.

Mon portrait n'est pas flatté au moins !

EMMELINE, *avec mutinerie.*

Aussi, de cette vie de solitude et d'ennui j'en ai assez ; je veux ma part des plaisirs de ce monde et la réclamerai les armes à la main, dussé-je même faire, pour obtenir justice, des barricades conjugales ! Ah ! pour cela non, les

autres coûtent trop cher ! Aussi, loin de suivre les avis de la colère, une mauvaise conseillère, adressons-nous plutôt à son cœur qui est bon, et disons-lui... Voyons, que lui dirions-nous?... (*Avec un exquis sentiment de tendresse.*) Mon petit homme, seule dans la journée, seule le soir, la vie que je mène est en vérité d'une affreuse tristesse... ayez pitié de mes ennuis... vous avez tué assez de lièvres et de perdreaux depuis le 1[er] septembre. Le ciel vous a donné une aimable et bonne petite femme, je peux dire cela, n'en abusez pas, ne la privez pas entièrement des plaisirs si chers à la jeunesse... l'âge, les soucis viendront assez tôt, profitons, profitons de cette part si belle de la vie que le bon Dieu nous a faite... Quand, oui, quand pourrai-je mieux jouir d'une loge aux Italiens, d'un brillant équipage, des plaisirs de Paris, qu'aujourd'hui que je suis dans la fleur de mon âge et de ma beauté ?... Je puis encore dire cela. Mais est-ce un bonheur égoïste que je vous demande? N'aurez-vous pas votre large part dans tous ces plaisirs?... Tenez, nous sommes au bal, la salle resplendit de l'éclat des bougies et des diamants, une musique délicieuse fait retentir les échos : vous me portez avec orgueil à votre bras, et vous entendez dire autour de vous : la charmante toilette ! que de graces, de beauté ! madame une telle : elle est encore embellie ! cela n'est pas possible ! Et vous, heureux mari, penser que toilette, beauté, cœur, tout cela est à vous et pour vous ! Dites-moi, dites-moi, Charles, si dans un tel moment, dans de telles pensées, il n'y a pas quelque chose qui vaille mieux qu'une Saint-Barthélemy quotidienne de lièvres et de perdreaux, ou le sommeil de juste exténué qui pèse en ce moment sur vous ? (*Elle s'assied sur le sopha près de la table, ayant à la main le bouquet qu'elle respire machinalement.*) Rêves de bonheur, votre durée sera moins longue que la vie de ces pauvres fleurs, aussi je ne veux plus vous caresser plus longtemps ; il est trop dur de

tomber de votre charmante poésie à la prosaïque réalité, aux plaisirs de la vie des champs, des travaux à l'aiguille, d'un duo de sommeil conjugal... Il y a en vérité dans l'air quelque chose de soporifique, malgré moi mes paupières se ferment... (*Se retournant vers Charles, à qui elle envoie un baiser de la main.*) Bonsoir!

CHARLES, *reste immobile quelques instants pour bien s'assurer que sa femme est endormie ; puis il s'approche du canapé où elle repose et la contemple avec tendresse.*

C'est qu'elle a raison, la pauvre enfant, et que la vie que mon égoïsme de chasseur lui fait est par trop monotone : personne à voir dans la journée que des gens parfaitement ennuyeux, et au soir, l'agréable compagnie d'un mari fatigué et repu, qui digère et dort! (*D'un ton de bonté paternelle.*) Aussi je te le promets, ma chère petite, mais cela une promesse sérieuse, tes rêves seront réalisés, nous irons à Paris après les chasses... en mars... auparavant c'est impossible; j'ai des engagements sacrés : mon déplacement avec Danicourt en décembre ; deux portées de louveteaux à détruire dans le bois d'Assise, cela, c'est un devoir public; je suis louvetier, ce qui n'est pas une sinécure : en février, j'ai promis à Barbassans de lui donner quinze jours, cela n'est pas amusant, mais j'ai promis... Nous voilà donc tenus absolument jusqu'en mars! Ah ! alors, ma foi, je rentre définitivement dans la vie civilisée et m'en fais d'avance un véritable plaisir, car, d'honneur, je tourne au sauvage ! (*Il s'approche de la glace suspendue au dessus de la cheminée et se regarde quelques instants.*) Je suis gentil! un joli teint brûlé, hâlé, tanné, ni plus ni moins que Lafutaie lui-même ! (*Il jette les yeux sur son costume.*) Et puis bien vêtu! Il faut en vérité que j'aie conscience des vertus de cette excellente petite femme pour lui présenter un mari fagoté de la sorte, un costume de Cooper !... Aussi, bien certainement, est-ce la dernière

fois que je viens à table en trappeur! Tous les jours, j'en fais le serment, j'endosserai, quoi qu'il m'en coûte, l'habit noir, le vernis, même la fleur à la boutonnière. Ah! en voici de charmantes! (*Il ramasse le bouquet qu'Emmeline, en dormant, vient de laisser échapper de ses mains.*) De qui cette galanterie?... (*Il respire le parfum du bouquet à plusieurs reprises, et aperçoit sous les fleurs le coin blanc d'une lettre.*) Un serpent sous l'herbe!... (*Il arrache vivement le billet de son asile parfumé et reprend avec une colère sourde :*) D'où cela vient-il? qui peut se permettre d'écrire des déclarations, c'en est une, à ma femme?... Il y a là des violettes de Parme, des jasmins du Cap, des fleurs qui révèlent un homme du monde... Cela vient de Rozières, je n'en doute plus, c'est clair comme le jour... Rozières est un gaillard qui ne respecte rien; je sais de lui des histoires!... (*Avec emportement.*) Ah çà, mon bon ami, si vous croyez que je sois d'humeur à jouer le rôle du chasseur de la chanson, c'est que vous vous trompez du tout au tout... Eh! parbleu! la chose n'ira pas plus loin... Demain je m'explique avec lui, et s'il ne tient pas à ses oreilles, eh bien! je les mettrai dans ma poche .. (*Après réflexion.*) Oh! non... non... mille fois non! je ne ferai pas à cette bonne, oui, bonne petite femme, l'injure de mêler son nom à une querelle... J'ai vu dans le fond de son cœur, il est pur comme la vertu! aussi, monsieur l'amoureux, ménagez votre prose et votre papier, voici le cas que l'on en fait. (*Il s'approche de la lampe, allume le billet et le jette à terre avec violence.*) C'est égal, de pareilles impertinences mériteraient une correction, ne fût-ce que pour la mauvaise humeur qu'elles vous donnent... Rozières, un homme de quarante-cinq ans, avec deux fausses dents et des cheveux teints, on n'a pas idée de cela... Le vieux fat!... Vrai, je suis honteux de prendre ce troubadour en réforme au sérieux, mais on n'est pas maître de cela : chassons ces

stupides pensées!... (*Il saisit un livre sur la table, s'assied sur une chaise en face de sa femme. Sa lecture est de courte durée, car bientôt ses regards se portent sur Emmeline, qu'il contemple d'un regard plein d'amour. Avec bonhomie :*) Elle prend sa revanche, au moins!

EMMELINE, *se réveillant en sursaut.*

Continuez donc je vous en prie.

CHARLES, *après une pause, avec moquerie.*

Non cela vous fatigue : malgré vous vos yeux se ferment.

EMMELINE.

Je vous assure que non : ce livre est si bien écrit! et puis vous lisez ce soir avec un feu, une âme, qui va au cœur.

CHARLES, *à part.*

Oh! les femmes! et c'est la meilleure!! (*A Emmeline.*) Puisque vous le voulez absolument, je continue : (*Les yeux sur le livre et paraissant lire à haute voix.*) Le mari : Ma chère petite femme, cette vie monotone que vous menez seule dans la journée, seule le soir, est en vérité trop triste : j'ai assez tué de lièvres et de perdreaux depuis le 1er septembre, et il est juste que vous jouissiez de cette part si belle de la vie que le bon Dieu vous a faite.

EMMELINE, *naïvement et sans bien ramener le fil de ses idées.*

Comme cela est bien dit!!

CHARLES, *d'un ton de reproche.*

Vous m'interrompez... Où en étais-je? (*Avec une certaine hésitation, continuant à feindre de lire...*) Le ciel, et je l'en remercie chaque jour, m'a donné une jolie, aimable, bonne petite femme, et je ne veux pas abuser de sa résignation, et la priver par égoïsme des plaisirs de son âge.... ni l'un ni l'autre nous ne sommes assez vieux pour thésauriser... A elle donc les plaisirs de la jeunesse, un

brillant équipage, une loge à l'Opéra, de ravissantes toilettes, des bals chaque soir.

EMMELINE, *qui commence à comprendre la supercherie de son mari.*

Mais ce proverbe est, en vérité, un petit chef-d'œuvre.

CHARLES, *d'un ton de dépit.*

Vous me coupez mes meilleurs effets, il n'y a pas moyen de lire ainsi : j'y renonce!

EMMELINE, *tendrement.*

Je serais trop punie!

CHARLES.

Vous serez sage.

EMMELINE.

Muette.

CHARLES, *reprenant.*

A elle donc les plaisirs de la jeunesse : un brillant équipage, une loge à l'Opéra, de ravissantes toilettes, des bals chaque soir... (*Tendrement.*) Nous y voici, je m'y vois d'avance; la salle resplendit de l'éclat des bougies et des diamants, une musique délicieuse fait retentir les échos, vous êtes à mon bras, Emmeline (*mouvement d'Emmeline*), et j'entends dire autour de moi : La charmante toilette! que de grâces, de beauté! Madame une telle : elle est encore embellie! Cela n'est pas possible! Et moi, heureux mari, je pense que toilette, beauté, cœur, tout cela est à moi, et pour moi, et vois dans un tel moment, dans de telles pensées, un bonheur que les plaisirs des champs, une Saint-Barthélemy quotidienne de lièvres et de perdreaux ne sauraient m'offrir... Aussi faites vos préparatifs, Madame, car nous partons demain pour Paris.

EMMELINE *se lève, vient s'accouder sur l'épaule de son mari et jette les yeux sur le livre qu'il tient à la main.*

Et qui a écrit toutes ces charmantes choses? — Shakespeare. (*D'un ton de reproche.*) Ah! monsieur Charles, que

c'est donc mal d'abuser ainsi de la crédulité de votre pauvre femme!

CHARLES.

Non, un autre très-grand poëte... ton mari!

EMMELINE, *vivement.*

Et nous le jouons.

CHARLES, *tombant à ses genoux et lui baisant la main.*

Demain. (*La toile tombe.*)

FIN.

1

